Tome XIV. N° 10 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Aout 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

« Tu es Petrus »

Il n'en faut plus douter : l'éternité de Rome n'est pas due à Rome elle-même, mais à une puissance étrangère venue se fixer, à l'insu de Rome d'abord, et plus tard, malgré elle, dans les murs de la cité maîtresse.

La Rome qui vit maintenant, que nous voyons et que nous aimons, n'est donc pas la ville des Gracques, de César et de Marc-Aurèle. Celle-là est sous terre depuis longtemps. Elle est ensevelie, qu'on le veuille ou non, aussi profondément que l'Athènes de Périclès ou la Carthage d'Annibal. Elle a disparu tout entière avec ses derniers et lamentables empereurs. Le « coup de massue des barbares », dont parle Taine, l'a bien enfoncée pour toujours ; et elle n'a jamais reparu, sous aucune forme nouvelle, quoi que puissent concevoir les païens littéraires. Il n'en reste que des colonnes brisées, des arches bâillant sur le vide, des temples aux portiques dévastés et des amphithéâtres qui, après avoir été transformés en forteresses par les peuples tumultueux du moyen âge, ne servent plus, aujourd'hui, qu'à la curiosité des touristes ébahis et aux polémiques des archéologues inoffensifs.

Or, il reste à peu près la même chose, d'une manière plus ou moins éparse, dans des villes comme Arles, Syracuse, Agrigente ou même la très banale Pompéi. Si les ruines de

Rome excitent davantage notre émotion, comme je le disais plus haut, c'est d'abord parce que Rome continue à vivre et à rayonner, c'est ensuite que notre imagination, suggestionnée par l'Histoire, projette autour des pierres mortes tout un halo de rêves et de souvenirs. Quand celui qui rêve s'appelle Gœthe ou Pétrarque, ou même Léopardi, le rêve est beau sans doute, mais ce n'est quand même que vapeur et fumée. C'est notre imagination entretenue par plusieurs siècles de littérature classique qui a créé dans les cervelles humaines ce préjugé que l'antique Rome n'était pas complètement disparue. Et ce fut jadis cette même imagination, transmise et accrue de siècle en siècle, qui fit naître, chez quelques fous de génie ou d'orgueil, le projet insensé de ressusciter la Rome antique. Mais aucun n'y a pu réussir, même en apparence. Ils y ont tous échoué, les républicains et les impérialistes, ceux qui voulaient évoquer Cincinnatus ou Caton, ou ceux qui voulaient singer Sylla ou Auguste. Ils y ont brisé leurs pauvres vies, le chimérique Crescentius et l'équivoque Cola di Rienzo ; ils y ont jeté en vain leurs sceptres et leurs couronnes, Henri IV, Barberousse, Frédéric II, Charles-Quint et Napoléon ; et d'une ambition plus consciente peut-être que celle de tous les autres, le terrible César Borgia n'a réussi qu'à s'y acquérir une renommée de monstre délirant.

C'est, qu'en fait, dans la fondation de ce qui devait être vraiment « la Ville éternelle », il est entré quelque chose qui se différenciait totalement de ce qui avait été le fondement réel de la ville ancienne aux temps fabuleux de Romulus ou de ses semblables, quelque chose qui était même exactement tout le contraire, une « pierre » aussi indestructible que l'autre était périssable, car l'autre était la force et celle-ci était l'idée : « *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam...* »

C'est donc Simon dit Pierre, la pierre nouvelle où s'établit un édifice éternel. Voyons, tout d'abord, qui est Simon-Pierre, et nous comprendrons mieux ensuite tout l'édifice bâti par lui.

Rome, en effet, quelque glaive qu'aient jeté sur elle d'autres apôtres qui sont venus dans ses murs pour y mourir, est, avant tout, essentiellement la « Ville de Pierre ». On ne peut la connaître et la comprendre que si l'on connaît et comprend celui que, depuis bientôt vingt siècles, l'Église

revendique pour son fondateur. Quand une institution a duré deux mille ans, et qu'après deux mille ans, elle est aussi solide qu'au début, il est absurde ou fou de chicaner sur sa force. Elle est forte. Or, quand depuis deux mille ans cette institution ne cesse de rappeler le nom, les actes, les paroles, les pensées, voire les faiblesses de l'homme, dont elle se dit l'œuvre, on peut en conclure que l'âme de cet homme remplit toujours et vivifie son œuvre, et qu'il continue à vivre en elle, ne fût-ce que par la suggestion répétée sans cesse du même souvenir toujours évoqué. Croyant ou non-croyant, quiconque est d'esprit impartial et clair doit s'incliner devant ce fait indéniable ; Simon-Pierre a triomphé de César. Ou plutôt, pour être plus large et encore plus juste, l'esprit de Simon-Pierre a triomphé de l'esprit de César.

Car admettons un instant, pour pousser la discussion à l'absurde, que, selon les prétendues trouvailles de quelques rongeurs de bibliothèques, Simon-Pierre ne soit jamais venu à Rome ou qu'il n'ait même jamais existé, — ce qui est le comble de la folie négative — je répondrais, sans hésiter, pour le sujet qui m'intéresse : Peu importe !... Oui, peu importe, car ce qui crée la force d'une œuvre historique comme l'Église par exemple, ce n'est pas tant le fait lui-même que toute l'âme rayonnante et agissante dont ce fait est environné. Il suffit que depuis des siècles et des siècles, on ait fondé la puissance immatérielle de l'Église sur l'idéal que représente et symbolise ce nom de saint Pierre et sur le rayonnement de l'être qu'on évoque en citant ce nom, pour que cet idéal existe et que cet être soit vivant. Mais que cela soit dit, en passant, une fois pour toutes, afin de balayer les négations puériles des demi-savants, des chercheurs de tares et des hésitants. Car s'il est dans toute l'histoire chrétienne, et même dans l'histoire tout court, un être dont l'existence ne soit pas douteuse, un être qui soit vraiment un homme, et dont les pieds solides et larges s'appuient bien charnellement sur le sol, c'est sans conteste Simon de Galilée. Les négateurs les plus acharnés de l'Évangile eux-mêmes — je parle de ceux qui ont étudié — n'ont jamais tenté de mettre en doute l'existence de Simon-Pierre ; et le dernier en date d'entre eux, M. Guinebert, professeur à la Sorbonne, parle avec certitude de « la robuste confiance de Pierre » et de l'influence prépondérante qu'il exerça sur les autres disciples assemblés.

C'est qu'il est impossible de lire l'Évangile sans être frappé et touché par le souffle d'humanité et de simplicité qui s'en dégage, quand on voit évoluer dans leur atmosphère si naturelle les êtres dont il y est parlé. Mais il en est un surtout dont la figure se détache avec un relief et une couleur d'une vérité irrésistible, c'est le pêcheur Simon qui va devenir pêcheur d'hommes. Si un « type » pareil avait été inventé par l'imagination d'un homme ou de plusieurs hommes, il faudrait conclure, sans hésiter, que ces hommes sont des poètes et des psychologues infiniment supérieurs à Homère, Virgile, Dante, Cervantès, Shakespeare, Gœthe ou Balzac ; car depuis Nestor ou *Ulysse* jusqu'au *Père Goriot* ou au *Colonel Chabert*, en passant par *Don Quichotte* ou *Wilhelm Meister*, il n'y a pas de personne plus parfaitement et complètement mise en pied que Simon, fils de Jona. Si homme et si héros ! Oui, héros, tout simplement, mais d'une telle simplicité qu'on n'a pas toujours vu son héroïsme ; on a parfois même attribué quelques-uns de ses actes à un excès de prudence quand, au contraire, dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, la qualité typique de l'homme est l'élan, le dévouement et le courage. Mais si bon, avec cela, si brave, si « bonhomme » dans le sens le plus étymologique et le plus large du mot, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer pour lui-même, plus encore que pour sa haute mission.

J'ai si souvent lu et relu les passages de l'Évangile et des « Actes » où Simon-Pierre se meut si naturellement, que je ne veux rien plus savoir des commentateurs et des exégètes qui ont parlé de lui, fussent-ils les plus saints Pères de l'Église. C'est dans les témoignages directs de ceux qui l'ont vu et connu qu'il faut le chercher et le pénétrer ; et, pour ma part, je l'y ai cherché si affectueusement, si j'ose dire, que je l'y ai « vu » vraiment, que j'ai cru le regarder vivre et marcher devant moi, avec ses larges épaules de plébéien, ses pieds solides aux doigts écartés, ses mains rougies par l'eau et le soleil, sa ronde barbe éclairée par un sourire paternel, son front têtu, et surtout ses yeux tendres, ses bons yeux transparents qui rient dans les rides, comme on en voit aux marins de Saint-Malo ou des Saintes-Maries de la Mer, à ces pêcheurs qui vivent dans l'éternelle et quotidienne aventure, dont chaque pensée comme chaque geste est un mouvement dans l'idéal aussi bien que dans la vie.

Comme on comprend que Jésus l'ait aimé et l'ait « senti »

tout de suite et ait aimé de lui jusqu'à ses défauts apparents, plus sympathiques encore, si possible, que ses charmantes vertus ! Car il est bien évident que Jésus, qui s'amusait divinement à le gronder, ne lui a pas seulement pardonné ses quelques fautes ; il l'a aimé pour ses fautes mêmes, car il savait bien tout ce qu'il y avait de générosité sincère dans ce que, nous autres hommes, nous appelons ses faiblesses.

Je crois assister à la scène de la rencontre, au bord du lac de Tibériade, telle que nous la décrit si sobrement Matthieu. Évidemment Jésus est passé souvent dans ses promenades méditatives le long du lac. Il a parlé à des gens du peuple, à de pauvres femmes, à des enfants. Ses paroles qui cautérisaient les blessures devaient attirer autour de lui la surprise et la curiosité de la foule, et tous les hommes se sentaient attirés. Or, parmi ceux qui le regardaient à son passage et qui le suivaient d'un regard ému, Jésus a remarqué ces deux frères, Simon et André, qui laissaient leurs filets pour aller le voir et l'entendre. Et un jour, il s'approche d'eux et cause avec eux. Le narrateur Matthieu ne nous donne que les derniers mots de la causerie. Car nous savons depuis longtemps que les Évangiles sont en quelque sorte une synthèse de l'histoire du Christ, des conclusions suggestives plutôt que des narrations analytiques, ne relatant que ce qu'il est indispensable de savoir. Il nous est donc permis de supposer que Jésus a causé un peu longuement avec ces deux frères, dont il voit l'âme intérieure : il les a interrogés sur leur vie, leurs rêves, sur leurs désirs, et, finalement, il leur dit :

— Suivez-moi, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes...

Et eux, aussitôt, abandonnant leurs filets, le suivent. Quel beau geste de confiance et d'élan et, pour employer un mot aujourd'hui à la mode, quel touchant optimisme ! On voit Simon prenant le premier sa décision et André le suivre. Où vont-ils? Ils n'en savent rien : mais ils savent qu'ils vont quelque part où ce sera bien. Voilà ! Cet homme qui passe a quelque chose de divin. Ils l'aiment déjà. Il ne peut mentir. Et ils le suivent.

Et c'est justement cet élan muet, et cet optimisme même qui seront les vertus essentielles de Simon devenu Pierre, et c'est par là aussi qu'il péchera — par excès d'optimisme et d'élan.

En voici une preuve bien charmante dans le dix-neuvième chapitre de saint Matthieu :

C'est encore près du lac de Tibériade, après le miracle de la multiplication des pains. Tous se sont rassasiés. Jésus renvoie le peuple et ordonne à ses disciples de monter dans la barque et d'aller l'attendre à l'autre bord. Mais laissons la parole au témoin Matthieu :

Chap. XIX. — § 24. — Cependant la barque était fortement battue des flots, au milieu de la mer, parce que le vent était contraire.

§ 25. — Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux, marchant sur la mer.

§ 26. — Lorsqu'ils le virent marcher sur la mer, ils furent troublés, et ils disaient : C'est un fantôme ! et criaient de frayeur.

§ 27. — Aussitôt Jésus leur parle et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi, ne craignez point.

§ 28. — Pierre, prenant la parole, lui dit : Seigneur, si c'est vous, commandez que je marche avec vous sur les eaux.

§ 29. — Et Jésus lui dit : Venez. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus.

§ 30. — Mais sentant un grand vent, il eut peur, et commençant d'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi.

§ 31. — Et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?

§ 32. — Et étant montés dans la barque le vent cessa.

§ 33. — Alors ceux qui étaient dans cette barque, s'approchant de lui, l'adorèrent en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

N'est-ce pas qu'elle est touchante et amusante aussi, et d'une gaieté en quelque sorte divine, cette scène si pittoresque où Jésus, sûr de lui, se divertit à éprouver le courage de ce disciple qu'il apprécie entre tous, et sait capable des bondissements les plus spontanés, suivis d'inquiétudes subites, mais si humaines ! Car enfin, sans réfléchir, Simon s'est jeté sur les flots pour aller vers lui. Le courage, ce n'est pas de ne pas avoir peur, c'est de s'exposer à avoir peur.

Et loin d'être diminuée, l'estime de Jésus pour Simon ne pouvait qu'en être augmentée. Je n'en veux pour preuve que ce dialogue magistral et capital dans lequel le Maître remet au disciple aimé les clefs de son Église. Il est dans toutes les mémoires et je me contente de le rappeler :

Jésus. — Et vous, qui dites-vous que je suis?

Simon. — Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.

Ici, nous touchons au sublime du caractère de Simon. Ce bel élan naturel qui le fait partir du lac sans regarder en arrière ; cet élan téméraire qui le fait sauter de la barque au risque de s'enfoncer dans la mer, ici passe du corps à l'âme et à l'esprit, et ce pêcheur, par ce bondissement de foi et d'amour, s'élève au-dessus de tous les hommes et devient, du coup, le plus digne de fonder le monument éternel que le Maître est venu apporter aux hommes.

— Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre, etc...

L'amitié que Jésus a pour ce disciple au grand cœur, atteint ici le sommet du rayonnement divin. C'est vraiment le plus beau sacre qui soit dans toute l'histoire de l'humanité. Et comme il est simple ! Et comme on y voit l'amour réciproque qui unit à jamais le Messie et l'apôtre.

Mais la scène qui suit, dans le même chapitre, si elle n'est pas aussi sublime que la précédente, ce qui serait impossible, est bien émouvante aussi, dans son humanité :

Saint Matthieu, chap. xix. — § 21. — Dès lors, Jésus commença à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des sénateurs et des docteurs de la loi ; qu'il y fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour.

§ 22. — Et Pierre l'ayant tiré à part, commença de le reprendre en lui disant : Ah ! Seigneur, que cela soit loin de vous ! Il ne vo arrivera rien de tel !

§ 23. — Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : Retirez-vous de moi, Satan ; vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous ne goûtez point les choses de Dieu, mais celles des hommes.

Elle est délicieuse cette gronderie du Maître immédiatement après la sublimité du sacre. Et c'est là peut-être que se révèle, dans toute sa grâce ingénue, l'optimisme agissant de Pierre.

On vient de lui remettre les clefs de l'avenir. Ce que doit être l'émotion de cet homme sensible et enthousiaste, on le devine. Une joie céleste l'inonde. Tout lui paraît azur et or. Des larmes de tendresse montent à ses yeux. Il est tout prêt à faire de grandes choses. Or, voici que, presque aussitôt, Jésus révèle à ses apôtres préférés, tout bas, et à l'écart du troupeau des disciples, ce qui doit lui arriver dans sa Passion prédestinée...

Alors, on comprend l'émoi et la tristesse subite de Simon-

Pierre : mon Dieu ! est-ce possible? Ce Maître si bon, si doux si jeune, que j'aime tant, on va le prendre, le persécuter, le souffleter, le tuer... Non ! Non ! ce n'est pas possible ! Dieu ne le voudra pas...

— Ah ! Seigneur, que cela soit loin de vous ! Il ne vous arrivera rien de tel...

Car Simon-Pierre a tellement confiance, surtout un jour comme ce jour-là, que, pour employer un mot de notre époque, il est convaincu que tout s'arrangera.

Et Jésus lui répond avec un peu de rudesse. Il l'appelle Satan et le pauvre Simon doit rester tout penaud. Mais, en substance, Jésus qui lit dans son cœur, après l'avoir grondé, doit lui pardonner bien vite, car il a vu quel amour inspirait à la sensibilité de Simon ce cri de révolte contre l'inéluctable !...

C'est pourquoi, malgré ces gronderies de Jésus, que l'Évangile nous fait connaître, nous voyons que Simon-Pierre est toujours à la première place dans les rapports avec le Maître.

On sent, à travers les pages si serrées de l'Évangile, qu'une intimité s'est établie, de plus en plus confiante entre le Maître et celui qu'on peut déjà appeler le chef des disciples, car c'est lui qui toujours prend la parole, quand il s'agit de poser à Jésus quelque question délicate. Et même, parfois, on sent que les autres, plus timides ou moins en confiance, le poussent à parler pour eux. Et Simon-Pierre, toujours dévoué, se jette en avant pour les autres. Citons, par exemple, le passage de saint Matthieu, où Jésus parle des riches et des pauvres, et prononce la fameuse phrase : *Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre au royaume des cieux...* Les disciples sont « très étonnés », dit l'Évangéliste, et ils murmurent, un peu inquiets, sans doute : « Qui pourra donc être sauvé? » Mais le bon Simon-Pierre qui voit leur inquiétude, se rappelle que, pareils à lui, ils ont tout quitté pour suivre Jésus, et, s'avançant, il demande à son maître au nom de tous les autres :

— Voici que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi : quelle sera donc notre récompense?

Demande hardie, en vérité, car c'est vouloir connaître le secret de l'avenir. Et Simon-Pierre, sans doute, s'expose à être amicalement rabroué, comme il l'a déjà été. Mais cette fois, Jésus n'a pas la moindre gronderie. Il voit ce qui se passe dans l'âme de ces braves gens, qui ont tout quitté pour lui et qui, par un mouvement de curiosité bien humaine, voudraient bien savoir s'ils auront, plus tard, quelque bonheur. Et il répond, non pas seulement à Pierre qui a pris la parole, mais à tous ensemble, et il leur prédit la gloire à venir. *Jesus autem dixit illis...*

Aussi, Simon nous apparaît donc toujours semblable à lui-même, depuis son départ du lac jusqu'à la veille de la Passion. Un brave homme et un homme brave ; le cœur toujours prêt à bondir, l'esprit toujours prêt à s'élancer. Il est impossible de ne pas l'aimer et l'admirer en même temps. Or, comment se fait-il que, tout à coup, dans la circonstance la plus grave de la vie du Maître, cet homme de cœur et de courage va prendre une attitude telle, que pendant le reste de l'histoire, malgré sa haute destinée, ceux mêmes qui le vénèrent, l'accuseront de faiblesse, d'ingratitude et même de lâcheté ?

Oui, de lâcheté, disons-le nettement. L'opinion générale qu'on se fait du chef des disciples, c'est que dans la grande scène de la Passion où il s'est introduit dans le palais de Caïphe, il a été complètement sans courage et a renié son Maître, par simple peur.

On connaît les vers de Malherbe, dans *les Larmes de saint Pierre,* son premier poème, imité du poète italien Tansille :

De vaillant fait couard, de fidèle fait traître,
Aux portes de la peur abandonne son maître
Et jure impudemment qu'il ne le connaît pas...

Et plus loin, Malherbe, par une prosopopée hardie, traduisant en paroles le reproche que lit Pierre dans les yeux de Jésus, fait dire au Maître courroucé :

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Les mépris effrontés que ces hommes me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure,
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort, et se sont mis en fuite;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement.

Or, tout en tenant compte de ce qu'il peut y avoir d'exagération dans un développement poétique, il ne faut pas douter que cette opinion de Malherbe était déjà, depuis longtemps, celle de la chrétienté. Et chose étrange, depuis vingt siècles bientôt que tant de milliers et de milliers de lecteurs sont passés sur les Évangiles, personne n'a encore essayé d'expliquer les raisons de ce fameux « reniement »; sans songer même que si le fils de Jona avait été lâche, traître et déloyal autant que le chante le bon Malherbe et que l'admet la tradition des fidèles, il serait vraiment surprenant que Jésus lui ait donné d'abord, et lui ait laissé ensuite, les clefs de son Église !

Il doit y avoir là un immense malentendu qu'il faut bien dissiper tôt ou tard. J'avoue que, pour ma part, à mesure que je lisais et relisais les récits des quatre évangélistes, et que je voyais se dessiner peu à peu la figure si rayonnante et si sympathique du pêcheur Simon, j'ai été frappé, comme d'une erreur universelle, du jugement ou plutôt du préjugé dix-neuf fois séculaire dont est victime le premier des apôtres. Et moins encore par zèle chrétien que par esprit de justice humaine, je me suis juré que quand se présenterait l'occasion de le défendre publiquement, je n'hésiterais pas à remonter cet immense courant qui roule depuis bientôt vingt siècles.

Car, il n'est pas vrai que Simon-Pierre fut lâche ou déloyal, ni même simplement trop prudent. Il fut, au contraire, courageux et même téméraire, s'élançant en avant sans réfléchir au danger, comme il l'avait fait la nuit qu'il s'était risqué sur les flots. Et en disant cela, je ne vais nullement à l'encontre de l'Évangile ; c'est, au contraire, en me servant uniquement des paroles de l'Évangile que j'entends démontrer cette vérité.

Suivons donc, depuis le début, mot à mot, à travers l'Évangile même, le drame intime du « reniement ».

D'abord l'annonce, par Celui qui prévoit tout à l'avance.

C'est juste après la Cène, quand Jésus a révélé aux apôtres tous les secrets de son esprit et de son cœur. Ils sortent du cénacle et se dirigent vers le jardin des Oliviers.

Saint Jean. — Chap. xiii. — § 36. — Simon-Pierre lui dit : Seigneur, où allez-vous? Jésus répondit : Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais ; mais vous me suivrez plus tard.

§ 37. — Pierre lui dit : Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant? Je donnerai ma vie pour vous.

§ 38. — Jésus lui repartit : Vous donneriez votre vie pour moi? En vérité, je vous le dis : Le coq ne chantera point que vous ne me renonciez trois fois.

C'est donc toujours Simon-Pierre identique à lui-même. Il est toujours prêt à s'élancer en avant. Or, que lui répond son Maître? Il ne le gronde pas. Il ne se fâche même pas. Il se contente de le mettre en garde contre son zèle inutile et trop pétulant, lequel, par la force des choses, se retournera contre lui et mettra Simon lui-même dans la position ridicule de renier trois fois le Maître qu'il veut sauver. Jésus sait bien, en effet, que ce reniement ne sera pas de fond, mais de forme, et que la foi de Pierre ne sera pas atteinte.

— Mais j'ai prié pour vous en particulier, afin que votre foi ne défaille point. (Luc, xii, 32.)

Ce que Jésus ne veut pas, surtout, c'est que Simon-Pierre le suive et tente de s'opposer à ce qui doit être.

— Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais ; mais vous me suivrez plus tard.

Et Pierre, entêté dans son projet, ne veut pas se rendre et persiste à déclarer :

— Pourquoi ne puis-je pas vous suivre, maintenant?Je donnerai ma vie pour vous

C'est exactement la même situation, plus tragique, que celle que relate Matthieu au chapitre xvi de son Évangile, versets 21 à 23, et que j'ai rappelée plus haut quand Jésus prédit sa mort, et que Simon proteste, et que Jésus le gronde vivement en l'appelant Satan. Car l'optimisme courageux de Simon va s'obstiner jusqu'au bout ; et jusqu'au bout, il va croire que « ça peut encore s'arranger ». De là, sa faute —

et sa seule faute. Suivons, en effet, ce qui va se passer dans cette nuit où chaque minute vaut des siècles :

Les voici dans le jardin des Oliviers. Jésus prend avec lui ses trois disciples les mieux aimés, Jacques et Jean, ses cousins, et Simon-Pierre, ce même Pierre à qui naguère il prédisait son « reniement ». Preuve évidente que ce « reniement », pour le Maître, n'est pas une chose bien criminelle, puisqu'il continue à mettre le coupable au premier degré de sa confiance et de son amour !

Heures d'angoisses pour le Dieu fait homme et où toute son humanité s'agite en lui pour l'accabler de tristesse et presque de désespérance. Certes, à ce moment, Pierre et les deux autres ont, il faut l'avouer, un peu de faiblesse. Faiblesse bien humaine et purement physique. Ils ne peuvent résister au sommeil. Et pendant que le Maître médite, prie et souffre, eux, dans le silence de la nuit et sous le parfum des feuillages, ils se laissent tomber sur l'herbe douce.

N'oublions pas, avant de les condamner, que, si nous avons bien suivi cette journée dans le récit des Évangiles, elle a été particulièrement chargée. Depuis le matin, ils se sont affairés à la préparation de la Cène. Ils sont allés chercher la maison où devaient avoir lieu les Pâques. Ils n'ont pas eu une minute de repos. Puis, la Cène est venue, avec toutes ses émotions sublimes ou tragiques, l'annonce du grand drame prochain, la révélation du traître. Ce sont des hommes, tout à fait des hommes, ne l'oublions pas. La nuit venue, et laissés par le Maître qui s'écarte, seul, ils ont beau lutter, leurs yeux se ferment, *erant enim oculi eorum gravati.* Jésus les gourmande, soit, car comme nous l'avons vu, il a l'habitude de gronder ceux qu'il aime ; mais il ne leur en veut pas beaucoup, cependant, puisque quelques minutes après, il leur dit :

— *Dormite jam et requiescite!*

Or, voici justement qu'alors ils se réveillent, et de quel réveil, surtout pour Pierre !

C'est le moment où le traître arrive, suivi d'une grande troupe de gens, armés d'épées et de bâtons.

Or, Simon-Pierre, qui vient d'avoir la faiblesse de dormir, que fait-il, à peine éveillé devant « cette grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons »? Toujours obéissant à son élan, il tire une épée et se précipite sur eux et frappe ;

et il frappe si bien, même, que c'est tout juste s'il ne fend pas la tête à un des soldats du grand prêtre ; et, toutefois, il lui coupe l'oreille ! Arrêtons-nous sur cet acte si généreusement impulsif de Simon-Pierre. Il est un des traits les plus typiques de son caractère et l'explication de tout ce qui va suivre. Voilà donc un homme suivi seulement de dix compagnons qui ne sont pas armés, ou, plus exactement, dont un seul autre est armé, car nous avons appris par Luc qu'il n'y avait en tout que deux épées. Pierre sait à n'en pas douter que le Maître ne se défendra pas et ne veut même pas qu'on le défende. Mais son amour et son courage l'emportent, et, sans songer aux conséquences possibles, il charge seul contre la troupe de Caïphe. Quel roi Clovis, quel preux Roland, quel chevalier Bayard eût pu faire davantage? N'oublions pas que les soldats venaient au nom de l'autorité juive, qu'ils étaient la force et représentaient la loi. C'est donc bien à mourir que s'exposait Simon-Pierre, comme il l'avait dit quelques heures auparavant.

— Je donnerai ma vie pour vous !

Et, selon la loi des hommes, il vient d'accomplir un délit de rébellion, de coups et blessures contre un représentant de la loi. C'est au point que sur quatre évangélistes, il y en a trois qui n'osent pas nommer le coupable d'un pareil acte, et qui disent *un de ceux qui étaient avec Jésus*... comme s'ils voulaient partager sur les onze la responsabilité d'une telle imprudence ! Mais Jean, heureusement, n'hésite pas à nommer Simon-Pierre et à nous faire connaître aussi le nom de la victime, qui s'appelait Malchus. Et grâce à la certitude que c'est bien Simon-Pierre, le chevalier fougueux du Christ, nous allons mieux comprendre la suite des événements.

Tout d'abord, la fâcherie du Maître, qui, cette fois, fronce sérieusement le sourcil :

— Remettez votre épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée.

— Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges?

— Comment donc s'accompliront les Écritures qui déclarent qu'il faut que tout cela arrive ainsi?

Encore une fois, la même lutte entre la sérénité de Jésus, qui marche vers son destin, et l'optimisme inutile de Pierre

qui veut s'y opposer par amour pour le Maître. Mais Pierre reste incorrigible dans son courage. Il ne se corrigera que quand les larmes jailliront à ses yeux devant l'inéluctable vérité !

Les dix autres, en effet, ou plutôt neuf autres, s'en vont chez eux. Non par peur ni par abandon, mais parce qu'ils savent que tout doit arriver comme le Maître le leur a dit tant de fois, et comme il vient encore de le répéter tout à l'heure. Et puis, aussi, parce qu'ils sont de pauvres braves gens et qu'ils n'ont pas assez d'illusions ou de folies dans la tête pour s'imaginer que onze plébéiens sans armes, inconnus et méprisés, vont pouvoir résister aux forces de toute la ville !

Mais Simon-Pierre, lui, ces illusions et ces folies, il les garde encore, et malgré toutes les défenses et toutes les prédictions de Jésus, il persiste à le suivre, dans l'espoir évident de tenter encore quelque chose pour lui. Or, notez que si, parmi les onze, il en est un qui devrait se cacher et rentrer dans sa maison, ce serait bien lui, plus que tout autre. Son délit de rébellion armée n'est pas oublié ni absous. Les gardes peuvent le voir, le reconnaître, l'arrêter...

Il va quand même, accompagné d'un autre disciple, très probablement du jeune Jean qui, lui aussi, aime son Maître jusqu'à l'imprudence, et qui a tout au moins sa jeunesse pour excuse.

Suivons donc ce qui va se passer d'après le récit de Jean qui fut le probable témoin oculaire :

Chap. XVIII. — § 15. — Cependant Simon-Pierre suivait Jésus, comme aussi un autre disciple, qui, étant connu du grand prêtre, entra avec Jésus dans la cour du grand prêtre.

§ 16. — Mais Pierre demeura dehors à la porte ; alors cet autre disciple qui était connu du grand prêtre, sortit et parla à la portière qui fit entrer Pierre.

§ 17. — Cette servante donc qui gardait la porte dit à Pierre : N'êtes-vous pas aussi des disciples de cet homme-là? — Et il répondit : Je n'en suis point.

§ 18. — Or, les serviteurs et les officiers étaient auprès du feu, où ils se chauffaient parce qu'il faisait froid ; Pierre était aussi avec eux et il se chauffait.

. . . . . .

§ 25. — Cependant Simon-Pierre était là, et se chauffait. Quelques-

uns donc lui dirent : — N'êtes-vous pas aussi de ses disciples? Il le nia en disant : Je n'en suis point.

§ 26. — Alors un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait abattu l'oreille, lui dit : Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec cet homme-là?

§ 27. — Et Pierre le nia encore une fois et aussitôt le coq chanta.

Comme tout cela est simple et naturel, et humain, et se développe dans une ligne parfaite, conforme en tout au caractère de l'homme et à ses généreuses illusions !

Simon-Pierre suit, avec l'autre disciple, Jean probablement. C'est la nuit. Les gardes ne peuvent le reconnaître, il va donc hardiment jusqu'à la porte. Mais là, on lui ferme la porte sur le nez. « On n'entre pas ! » Pourtant l'autre disciple, qui a quelques relations personnelles, entre à la suite de Jésus et des soldats jusque dans la cour. Simon-Pierre reste à la porte, impatient, à attendre. S'il était vraiment peureux, quelle belle occasion de s'en aller, en murmurant : « Rien à faire. »

Mais non, il reste. Il veut aller jusqu'au bout. On verra bien !

Et l'autre disciple, qui a de bonnes relations, sort et parle à la portière. Tout cela ressemble à une scène équivalente de nos jours. « Monsieur est avec moi. » Et la portière, pleine de respect pour celui qui connaît le grand prêtre, laisse entrer l'inconnu qui se morfond à la porte. Mais voici le danger : la concierge, par profession, est méfiante. Elle voit entrer cet homme à l'air plébéien, qui doit avoir aussi, très marqués, le type et l'accent galiléens. Et, se rappelant qu'elle doit observer une consigne, elle lui demande :

— N'êtes-vous pas aussi des disciples de cet homme?

Quoi de plus naturel que cette demande et quoi de plus naturel aussi que la réponse de l'interrogé :

— Je n'en suis point.

Pouvait-il répondre : J'en suis? Mais alors, il était arrêté, ou tout au moins expulsé, et tous ses projets s'en allaient au vent. Le roi Clovis lui-même, le preux Roland, le chevalier Bayard auraient certainement répondu comme lui :

— Je n'en suis pas !...

Car c'était le seul moyen d'aller plus loin. Un mensonge, soit : mais dans l'espèce un mensonge héroïque !

Quel est le paladin le plus sans peur et sans reproche qui,

pénétrant dans une forteresse pour délivrer un prisonnier, va se rendre à la première sommation d'un garde quelconque, sans tenter d'aller plus avant?

Or, maintenant qu'il a menti une première fois, mais menti par nécessité ou, tout au moins, par élan chevaleresque, et pour pouvoir accomplir son désir de sauver son Maître, que doit-il faire? Persévérer, hélas! dans le même mensonge, et toujours dans le même but.

Il se mêle donc aux officiers et aux femmes qui se chauffent auprès du feu, car il a froid lui aussi. Et puis, c'est en entendant ce que disent ces êtres-là qu'il saura peut-être quelque chose, et qu'il verra ce qu'il est possible de tenter. Mais son air et son accent galiléens le trahissent encore, et quelqu'un lui demande :

— N'êtes-vous pas aussi de ses disciples?

Et par une logique inéluctable, il ne peut que répéter :

— Je n'en suis point!

Cependant, voici venir le coup le plus redoutable : un témoin du jardin, un témoin de sa tentative de meurtre. Et ce témoin, par surcroît de malchance, se trouve être un parent de Malchus à l'oreille coupée. Alors, cet homme pose à Simon-Pierre une question cette fois précise et circonstanciée, et lui dit :

— Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec cet homme-là?

En vérité, je le demande à tout critique de bonne foi, chrétien ou non : Que peut faire Pierre devant cette troisième question si particulière? Une première fois pour les raisons que nous avons vues, il a dit : « Je ne le suis point. » Une seconde fois, il l'a répété. Va-t-il donc, maintenant qu'il est dans la place, se faire arrêter, se laisser mettre ainsi dans l'impossibilité d'agir, alors que rien n'est encore engagé? Une troisième fois donc, et pour les mêmes motifs que les deux premières, il nie d'être cet homme que l'on recherche, et il le nie si bien que tout le monde s'écarte et qu'on n'insiste plus. Lui-même, assurément, « n'a pas la conscience qu'il a mal agi envers son Maître », puisque c'est dans une intention généreuse qu'il a agi ainsi. Mais à ce moment le coq chante. Pierre, tout à coup, se rappelle la prédiction

du Maître bien-aimé. Eh quoi ! c'est donc vrai? Il a menti. Il a renié son Maître? Il a, du moins, eu l'air de le renier? Alors dans un éclair de repentir, il voit toute la profondeur de sa désobéissance, il se rappelle les reproches de Jésus, le jour que le Maître annonçait sa Passion et que lui, Pierre, se refusait à le croire. Il se rappelle le mot de Jésus lui disant :

Là où je vais, vous ne pouvez pas me suivre ; mais vous me suivrez plus tard.

Il se rappelle la sévère réprimande du Maître lorsqu'il a frappé Malchus. Ainsi donc, il a désobéi par excès de zèle, et par entêtement, pour vouloir s'opposer au Destin, il n'a réussi qu'à une chose : à se voir forcé de renier son Maître, et tout cela — hélas — inutilement.

Et à ce moment, le Seigneur se retourna et regarda Pierre... (Luc, chap. XXII, 61.)

Et Pierre comprend tout ; les larmes lui montent aux yeux et il sort sans être inquiété par personne, s'en allant pleurer hors du palais sur l'inutilité de sa faute.

Voilà donc, sans rien omettre ni ajouter, à quoi se réduit le fameux « reniement » si grossi de siècle en siècle par la sensibilité populaire, jusqu'à s'exprimer seize siècles plus tard dans les célèbres vers de Malherbe que j'ai cités plus haut.

Et si seulement avaient ainsi parlé des profanes comme Malherbe, passe encore ! Mais Bossuet, le grand, le généreux Bossuet lui-même, n'hésite pas, lui aussi, à employer les gros mots de « reniement cruel », « perfidie criminelle », « infidélité insupportable », quand il dit :

...Qu'il est ferme ! qu'il est intrépide ! il veut mourir pour son Maître ; il n'est pas capable de l'abandonner. Il le suit au commencement ; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle ! Ah ! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contretemps et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable ! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes...

Arrêtons-nous là ! Où donc le grand Bossuet voit-il toutes ces horreurs? dans le récit si pur des quatre Évangélistes?

Où donc le crime de l'infidélité? Où donc le cœur de Jésus percé? En vérité, le bon Simon-Pierre a péché, soit, mais c'est par présomption et par excès de zèle, et ni par lâcheté, ni par perfidie. Il a eu tort de vouloir suivre Jésus qui ne voulait pas être suivi ; il a eu tort de croire qu'il pourrait faire quelque chose pour son maître qui ne demandait aucun service ; il a eu tort de mentir pour pénétrer dans le palais ; il a eu tort, en un mot, de désobéir, c'est entendu ; mais là encore, comme en d'autres circonstances, il a péché par excès d'élan et d'amour et non par faiblesse, lâcheté ou trahison. Et rien, dans les quatre Évangiles, ne laisse supposer que Jésus en fut profondément « percé au cœur ». Car lui qui voyait tout, voyait bien ce qui se passait au fond de l'âme de Pierre. Il se contente de se retourner et de regarder le pauvre disciple. *Et conversus Dominus, respexit Petrum*, dit saint Luc. C'est tout. Et l'on peut croire que dans ce regard de Jésus, il y avait un air de reproche doux et paternel, pareil au mot jeté naguère dans la scène dramatique de

— Remettez votre épée dans le fourreau !...

Et si vraiment Jésus avait jugé Pierre lâche et déloyal, lui aurait-il conservé cette affection jamais démentie qui se manifeste, plus tard, au bord du lac de Tibériade? Que Pierre lui-même ait gardé de cette nuit douloureuse un tel souvenir qu'il en a pleuré toute sa vie, c'est possible. Et cela est conforme à l'extrême sensibilité de cette belle âme de cristal. Mais ceux qui, comme je tente de le faire ici, chercheront, en dehors de toute vénération purement religieuse, à comprendre dans sa puissante humanité la psychologie de cet homme si vivant, ceux-là doivent reconnaître qu'il fut, dans cette scène fameuse de la Passion, absolument conforme à son caractère tout en élan spontané, en bonté désintéressée et en intrépide courage.

C'est ainsi, du reste, que nous le retrouvons trois jours plus tard, le matin de Pâques, quand Marie-Madeleine et les autres femmes viennent annoncer aux disciples que le sépulcre est vide.

...Mais ils regardèrent comme une rêverie ce qu'elles disaient, raconte saint Luc, et il s ne les crurent point... Néanmoins Pierre, se levant, courut au sépulcre...

Toujours le même élan qui le fait bondir vers l'action, tandis que les autres rient, doutent ou rêvent.

Et voici comme Jean raconte la scène avec plus de détails :

Chap. XVI. — § 3. — Pierre sortit aussitôt pour aller au sépulcre, et cet autre disciple avec lui.

§ 4. — Ils couraient tous deux ensemble, mais cet autre disciple devança Pierre et arriva le premier au sépulcre.

§ 5. — Et s'étant baissé, il vit les linceuls qui étaient à terre, mais il n'entra pas.

§ 6. — Simon-Pierre, qui le suivait, arriva et *entra dans le sépulcre.*

Nous le voyons : il n'hésite jamais. Pas davantage, il n'hésite quelques jours plus tard, en Galilée, quand Jésus apparaît aux disciples en train de pêcher le long du lac de Tibériade. Il y a dans le tableau dessiné par saint Jean un mélange exquis d'idéalisme merveilleux et d'humanité réaliste :

SAINT JEAN. — Chap. XXI. — § 2. — Simon-Pierre, et Thomas, surnommé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres disciples étaient ensemble.

§ 3. — Simon-Pierre leur dit : Je m'en vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ainsi ils y allèrent, et entrèrent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien.

§ 4. — Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage sans que ses disciples sussent que c'était lui.

§ 5. — Et Jésus donc leur dit : Enfants, n'avez-vous donc rien à manger? Ils répondirent : Non.

§ 6. — Il leur dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous en trouverez. Ils le jetèrent aussitôt, et ils ne pouvaient le tirer tant il était chargé de poissons.

§ 7. — Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ; et Simon-Pierre, ayant entendu que c'était le Seigneur, mit son habit (car il était nu) *et il se jeta à la mer.*

C'est donc toujours Simon-Pierre qui nous apparaît dans sa spontanéité bondissante. Et quelle bonhomie pleine de déférence dans ce geste :

Tunicâ succinxit se (erat enim nudus).

On eût pensé qu'il eût fait tout le contraire. Mais non, et là est l'exquisité de l'acte. Il veut bien être nu avec ses

compagnons. Mais devant le Maître, il met sa tunique. Ce sont là de ces traits de vérité qu'aucun poète n'invente. Et puis le bon Pierre se jette à l'eau, sans s'inquiéter de mouiller son unique vêtement ! Il s'y jette comme il s'est risqué sur les flots, la nuit de l'orage, comme il s'est jeté contre Malchus, au jardin des Oliviers, comme il s'est élancé à la suite de son Maître, malgré la défense, la nuit de la Passion... Ame fidèle et courageuse, vraiment brave et bonne, comme on comprend que le Maître ait en lui confiance entière, avec un je ne sais quoi d'affectueusement taquin dans la façon dont il l'oblige à répéter trois fois : « Je vous aime ! » La troisième fois, le pauvre Simon en est tout chaviré : *Contristatus est Petrus.* Il a toutes les peines du monde à se retenir pour ne pas s'emporter ; et toutefois, il dit à son Maître :

— Vous qui connaissez toute chose, vous le savez bien que je vous aime.

Et dans ce *tu omnia nosti*, il y a de la part du disciple ainsi éprouvé le rappel de la douloureuse nuit à jamais inoubliable pour lui où Jésus, qui voyait ce qui se passait dans son âme, avait bien vu que son « reniement » ne venait pas d'une infidélité !

La plupart des commentateurs assurent que Jésus, en faisant répéter trois fois à Pierre qu'il l'aimait, avait voulu faire expier au premier pape futur ses trois reniements successifs. C'est possible. Mais plutôt, en confirmant trois fois à son premier disciple l'ordre de paître ses troupeaux, n'aurait-il pas voulu le rehausser définitivement aux yeux des autres disciples et leur montrer que l'erreur de Pierre, répétée trois fois la nuit de la Passion, ne diminuait en rien le mérite et l'autorité du prince des apôtres?

Alors, pourquoi depuis tant de siècles, les chrétiens eux-mêmes et jusqu'aux plus hauts comme Bossuet, se montrent-ils plus sévères que le Maître? Comment s'est formée, au point d'être devenue populaire et universelle, cette stupide légende d'un Simon-Pierre bonhomme et sans énergie, plein d'intentions excellentes, mais prudent avec excès? Car, cette légende existe, il est inutile de le dissimuler. Aucune physionomie historique n'a été plus niaisement déformée par l'imagination et la sensiblerie populaires que celle du généreux pêcheur galiléen. On a fait de lui une sorte de pipelet céleste, placidement assis les clefs à la main, vieux bénisseur à la barbe touffue, se laissant

berner par le diable et ne demandant qu'à vivre en paix. Or, nous venons de le voir, il a été tout le contraire d'un homme placide. Plein de bonhomie, soit ; mais la bonhomie d'un être vivant et fort, dont le cœur est ardent et l'âme frémissante : la bonhomie de notre Henri IV, du chevalier Bayard ou de l'empereur Charlemagne ; une bonhomie qui est le sourire de la vaillance. Mais non pas une sorte de bonhomme Noël, comme on a fini par se le figurer.

Comment de siècle en siècle une pareille profanation a-t-elle pu se perpétuer contre cette belle et haute figure de chevalier évangélique? Car, tel il fut depuis son départ du lac de Tibériade jusqu'au jour de la Pentecôte ; et plus encore le fut-il après le sacre de la Pentecôte, quand il devint, le Maître étant parti, le chef des apôtres et l'animateur de l'Église nouvelle. Indomptable devant les forts, humble et doux avec les doux et les humbles, il suffit de le suivre à travers les Actes des Apôtres et ses propres lettres, pour voir que son caractère si humain et si courageux s'est développé dans le même sens où il s'est révélé à nous à travers les quatre Évangélistes. Je ne continue pas l'analyse ; elle serait trop longue et ne ferait que répéter les mêmes choses. Je veux m'arrêter toutefois sur une légende devenue universelle, et qui, tout autant que la fausse interprétation du « reniement », a contribué à répandre dans la foule, autour de la gloire de Simon-Pierre, ce petit nuage de malveillance et de moquerie, innocentes chez les uns, malignes chez les autres, d'après lesquelles le plus brave des hommes est accusé parfois de prudence excessive, et disons même de courage insuffisant. C'est l'histoire bien connue du *Quo vadis?* Je la reproduis telle qu'elle est contée dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine :

Or, Pierre, cédant enfin aux supplications de ses frères, résolut de s'éloigner de Rome ; mais comme il arrivait à une des portes de la ville, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église Sainte-Marie ad Passus, il rencontra le Christ qui venait au-devant de lui, et il lui dit : « Seigneur, où vas-tu? » Et le Seigneur répondit : « Je vais à Rome, afin d'y être de nouveau crucifié ! » Et Pierre dit : « Alors, Seigneur, je vais retourner à Rome pour être crucifié avec toi ! » Sur quoi le Seigneur remonta au ciel, laissant Pierre tout en larmes. Et celui-ci, comprenant que l'heure de son martyre était venue, revint à Rome, où il fut saisi par les ministres de Néron et conduit devant le préfet

Agrippa ; et l'on rapporte que son vieux visage rayonnait de joie.

Cette histoire appartient à la série des bavardages populaires et non contrôlés, recueillis par le très honnête, mais très ingénu compilateur de la *Légende dorée*. Il faut bien se garder de considérer ce livre puéril et charmant comme un autre Évangile. Et aucun texte digne de foi ne permet de croire à la véracité de cette fuite de Simon-Pierre. On sent dans ce récit la création en quelque sorte sporadique faite lentement par la sentimentalité populaire, laquelle de siècle en siècle se cristallise en légende et finit par être adoptée de la foule. Le souvenir mal compris du « reniement » semblait autoriser de pareilles fables. Remarquons, du reste, que les mots typiques de ce récit apocryphe : *Quo vadis, Domine?* se trouvent exactement les mêmes dans l'Évangile de saint Jean, alors que Simon-Pierre, déjà inquiet de ce qui doit se passer, demande à son maître où il va. On a donc le droit de ne pas se fier à ce récit, lequel a passé pendant plusieurs siècles à travers la déformation de la foule. Que Pierre ait pu avoir une minute d'hésitation au moment où ses disciples lui conseillaient de partir, c'est possible. Il était homme et non tout d'une pièce comme les figurants de théâtre. Mais qu'il ait tenté la fuite et qu'il ne se soit arrêté au seuil de la ville que sur une sorte de rappel à l'ordre venu de là-haut, c'est ce qu'il nous est difficile d'accepter. Ou il faut admettre qu'il n'est pas venu à Rome, comme le font les négateurs du christianisme, ou bien, si l'on reconnaît qu'il y est venu, peut-on supposer que, dans un geste de faiblesse et de peur, cet homme toujours si brave ait trahi, précisément, l'objet mûr de sa mission, qui était de fonder l'Église sur une base immuable? *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Une feuille peut s'en aller au vent ; pas une pierre.

JEAN CARRÈRE.

La jolie amitié de Joubert et de Mme de Beaumont

(LETTRES INÉDITES)

Le 23 novembre 1794, Joubert écrivait à Fontanes : « J'aime le papier blanc plus que jamais, et je ne veux plus me donner la peine d'exprimer avec soin que des choses dignes d'être écrites sur de la soye ou sur l'airain... Vous verrés que quelque beau jour, j'expirerai au milieu d'une belle phraze et plein d'une belle pensée... Pour me juger en beau, je ne suis propre qu'à la perfection. Du moins, elle me dédommage, lorsque je puis y parvenir ; et d'ailleurs elle me repose, en m'interdisant une foule d'entreprises, car peu d'ouvrages et de matières sont susceptibles de l'admettre. La perfection m'est analogue, car elle exige la lenteur autant que la vivacité... Je veux, vous dis-je, être parfait. Il n'y a que cela qui me seye et qui puisse me contenter... » Joubert, évidemment, badine. Mais le badinage de Joubert est de la vérité souriante ; elle sourit et n'en est pas moins la vérité. Il dit qu'il veut être parfait : c'est à vrai dire.

Après la mort de Mme de Beaumont, dix ans plus tard, Joubert écrit à Molé : « Nous nous étions liés dans un temps où elle et moi étions bien prêts d'être parfaits, de sorte qu'il se mêloit à notre amitié par le souvenir quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance : je veux dire le souvenir de l'innocence... » L'époque où se lièrent Joubert et Mme de Beaumont, c'est précisément cette fin

de l'année 1794, où il écrit à Fontanes qu'il veut être parfait, et dont il se souvint dix ans plus tard comme d'un temps où il approcha de sa perfection. Voilà comme était Joubert quand il rencontra Pauline de Beaumont.

Il avait, depuis le printemps, quarante ans. Il s'était marié la précédente année. Il habitait Villeneuve-sur-Yonne, auprès de Sens, et y demeurait dans une tranquille retraite.

Elle, à vingt-six ans depuis l'été, avait subi tous les malheurs : son père, l'une des victimes de Septembre ; sa mère et son frère, guillotinés peu de semaines avant Thermidor ; sa sœur morte en prison. Pourquoi n'avait-elle pas été arrêtée, jugée, condamnée, guillotinée comme le reste de sa famille? On n'en sait rien ; elle-même ne le sait pas : ce fut un bon hasard dans le désordre et le tumulte. Elle habitait le château de Passy, non loin de Villeneuve, lors des arrestations. Quelque temps après le supplice de sa mère et de son frère, elle se réfugia dans une cabane où lui offrit asile un paysan.

Ce paysan, Paqueraut, Dominique au baptême : un excellent homme, de cinquante-huit ans. Il avait sa maison à peu de distance du château. Il possédait un peu de vigne. Il comptait parmi les notables et fut procureur de la commune en 1792. La maison où il recueillit Mme de Beaumont, démolie en 1895, était sise au lieu dit des Groseilliers. Il n'en reste qu'un vieux puits. Ce serait la troisième maison à droite en venant de Villeneuve par le chemin le plus court. Les gens du pays se souviennent de cette maison, qui était « une vraie cabane », à les entendre. Le cabane de Paqueraut fut, pour Mme de Beaumont, l'asile du désespoir, la solitude et l'abandonnement où l'on veut être quand on n'a plus aucune attache à l'existence.

Joubert avait appris qu'elle était là, chez Paqueraut le vigneron. Il savait tous ses malheurs. Il était allé la voir ; il revenait la voir de temps en temps. Le premier témoignage de leur connaissance est une lettre de lui à elle, du 26 décembre 1794.

L'amitié de Joubert et de Mme de Beaumont fait tout un roman du cœur sensible, que leur correspondance révèle.

Cette correspondance a été publiée, tant bien que mal et, il faut l'avouer, plutôt mal, d'une manière très incomplète aussi. Je suppose qu'on l'aura lue et j'en citerai, de préférence, les parties encore inédites.

Le 26 décembre, Joubert se désole de savoir Mme de Beaumont sur le point de partir et d'aller à Paris, ville dangereuse. Il est enrhumé ; cela l'empêche de sortir. Mais il la supplie d'être sage et de ne pas bouger. Paris? « Je doute que les gens les plus dignes de vous y recevoir pussent vous pardonner d'y arriver par ces grands froids. Ayez un peu pitié de vous, madame, et attendez 95. Desprez — » c'était un habitant de Villeneuve, ami de Joubert et très obligeant pour Mme de Beaumont — « Desprez me scaura un gré infini, si je puis me vanter à lui de vous avoir détournée de quitter si mal à propos la retraite et le coin du feu. Ce Paris n'a que des rues impraticables dans un moment comme celui-cy. Je fairai, dans cette occasion, pour obliger Desprez et pour mon propre honneur, tout ce qui me sera possible et, dès cet instant, je commence par prévenir votre belle âme que je serai désespéré si ce pays vous perd mardi. Laissez ces lourdes diligences aller et venir sans vous, tant qu'elles pourront s'embourber. Votre goût pour la solitude ne doit vous quitter qu'au beau temps. Puisse votre résignation, qui se soumet à tant de choses, céder aussi aux éléments ! Ils vous deffendent de partir et me font plaisir, je l'avoue, s'il m'est permis de l'avouer. » Que c'est gentil ! que c'est enjoué joliment ! et, sous la cérémonie, comme il y a de la tendresse qui est discrète et qui pourtant se montre !

Trois jours plus tard, le lundi 29, à deux heures, Mme de Beaumont partait, malgré les conseils de Joubert. Avant de partir, elle lui écrivait : « Je pars, monsieur, triste de ne pas vous dire adieu, le cœur serré de quitter ma chaumière, et effrayée de revoir cette ville teinte du sang de ce que j'avais de plus cher au monde... Adieu, monsieur ; dans peu j'aurai, je l'espère, le plaisir de me féliciter d'avoir fait connaissance avec vous. J'ai les mains si froides que je ne puis tenir ma plume : c'est une mauvaise disposition pour mon voyage. » Cette petite lettre si frémissante est écrite sur une petite feuille à tranches rouges, pliée en quatre. Mme de Beaumont part ; et Joubert, à cause de son rhume, n'a pu venir lui dire adieu. Nous les avons à peine entrevus l'un et l'autre ensemble.

Comme Joubert était extrêmement frileux, il réunissait sous le vocable du froid toutes ses craintes, puis les regrets de son amitié alarmée. Le 6 janvier, n'ayant pas reçu de nouvelles de la voyageuse, il lui écrit, n'avoue pas toute son

inquiétude, et voile ou orne un peu son véritable sentiment : « Si vous faites jamais une petite fortune, je vous prie, madame, de bâtir une petite maison sur les rivages de la Seine, entre Paris et votre Passy, en face du soleil couchant, et à la pointe d'un coteau. J'irai, quand je serai grand, habiter votre voisinage, et placé à portée de cultiver votre bonté, je choisirai quelque instant favorable pour vous remercier, comme je le désire, du petit billet que vous avez pris la peine de m'écrire au moment de votre départ... » Il aimait beaucoup à dire « quand je serai grand » ; non seulement à le dire, mais à penser qu'il était encore à l'âge où l'esprit se développe avec innocence ; il badinait ainsi autour de ses quarante ans, de sa haute taille et de la lenteur qu'il mettait à se composer sa doctrine... Ce billet lui avait été remis le lendemain, « au retour d'une promenade où je n'avois été occupé que du regret de n'avoir pu vous voir la veille. Je fus consolé à propos. Mon frère aura l'honneur de vous remettre cette lettre. C'est lui qu'il faudroit consoler, s'il avoit le malheur de vous être inutile. Nous en serions bien affligés. Votre cabane est toujours couverte de neige. Je ne suis plus si désolé que vous l'ayez quittée en grelottant. Vous auriez grelotté bien davantage, s'il vous avoit fallu partir huit jours plus tard. Je n'ai pu que depuis une heure, depuis le premier jour de l'an, parvenir à dégeler mon écritoire sans l'exposer à des éclats qui l'auroient toute fracassée. Notre hyver est de sept cent neuf. Si j'ose vous entretenir de la neige et de la gelée, ce n'est très certainement pas par besoin, madame, et, comme on dit, *faute de mieux*. Mais je ne veux pas vous occuper des lieux où vous êtes et je ne scais trop que penser de ceux que vous avez quittés. Quoique extrêmement sensible à l'espérance de vous y revoir, je sens trop que j'aurois peu à me féliciter de l'honneur de vous y avoir vuë, si le bonheur de votre vie continuoit à vous inspirer une indifférence qui n'est possible qu'à vous seule parmi tout ce qui vous connoît. Pardonnez-moi la rature que je me permets ici et agréez, madame, les assurances de mon respectueux dévouement. » Mme de Beaumont, dans son chagrin, dédaignait l'avenir autant qu'elle avait à ne point aimer le présent. Joubert l'eût voulu persuader de n'être pas au désespoir ; et l'on aperçoit ici la trace de leurs premières causeries.

La lettre de Joubert ne fut pas remise à Mme de Beaumont sans retard. Il l'avait confiée à son frère Arnaud, qui

était venu passer à Villeneuve les fêtes du nouvel an ; mais, quand Arnaud Joubert fut de retour à Paris, Mme de Beaumont faisait un petit séjour aux environs.

Elle revint à Passy le 14 mars ; et Joubert dut en être content. Mais il était, à cette fin d'un rude hiver, très mal portant. Des rhumes et des maux d'oreilles l'avaient éprouvé. Il exagérait, d'ailleurs, le péril où le mettait la maladie et, le 14 février, notait, parmi de subtiles remarques de philosophie : « La paralysie voltige autour de moi ; elle m'effleure, mais ne s'accroche pas à moi... Un jour, elle s'accrochera. » Cependant, il allait parfois à la promenade. Il est au Vallon, le 24 février, regarde les arbres, médite et aperçoit cette analogie : « Chaque année, il se fait en nous un nœud comme dans les arbres ; quelque branche d'intelligence se développe ou se couronne et se durcit. » A l'arrivée de Mme de Beaumont, quelle disgrâce ! ses douleurs d'oreilles l'ont repris. Et il écrit, avec un regret qu'il égaye gentiment : « Je vis, madame, depuis dix-sept jours sous l'empire de la médecine. Elle m'a défendu de jetter mon bonnet de nuit par dessus les maisons. Je me trouve invinciblement porté à pratiquer cette partie de ses ordonnances, avec d'autant plus d'exactitude que le tempéramment dont il a plu au ciel de me douër me deffend de son côté de faire usage d'aucun autre de ses remèdes. Ceppendant le costume ridicule qui m'est prescrit, en m'affublant les deux oreilles, ne me permet pas de les consacrer à vous entendre. Je perds à cette servitude tout ce que vous auriez bien voulu me dire et tout ce que vous m'auriez fait penser. Il y a, madame, de quoi se désoler dans une perte si fâcheuse, lorsque l'on a le sens commun. Je le scais ; et je me désole... » Son frère lui a fait tant d'éloges de Mme de Sérilly, la cousine de Mme de Beaumont et qui se trouvait auprès d'elle à Passy, que son regret de ne pas la connaître augmente ses humeurs : « Les miennes sont tellement aigries que, si on veut encore m'obliger longtemps à tenir mon bonnet près de ma tête, je me sentirai la tête près du bonnet et me décoëfferai de rage. Pardonnez, madame, à l'emportement de ces expressions dont la violence est du moins adoucie par un calembourg. L'impatience qui me tourmente, et dont je ne puis pas prévoir la fin, a sa source indestructible dans les sentimens, dignes de votre mérite, dont je suis pénétré pour vous. » Il put néanmoins aller à Passy, revit Mme de Beaumont, vit Mme de Sérilly.

Seulement, à peine arrivée, Mme de Beaumont ne tardait pas d'annoncer qu'elle partirait. Elle n'allait pas bien ; et l'on ne parvenait pas à la soigner. Joubert lui prêchait, comme une vertu, la volonté de guérir. Voilà ce qu'elle n'avait pas. Elle avouait sa fantaisie de « mourir, en courant la poste, dans quelque auberge de village ». Mais il avait encore mal aux oreilles : dont il enrageait, disant qu'il se les couperait ; détestables oreilles, qui l'empêchaient d'aller à Passy recommander à Mme de Beaumont l'amour de la vie !

Le 27 mars, un vendredi, Mme de Beaumont lui envoie son page, — un vieux serviteur qu'on affuble de ce titre galant — qui lui annonce qu'elle partira lundi. Précisément, il comptait l'aller voir ce lundi, ayant calculé que ses oreilles lui en donneraient la permission. Quel chagrin ! « Dans l'extrémité où me réduit mon mécompte, je vais prendre un parti désespéré. J'ai des sabots et un bonnet bleu : je vais, si la raison ne me revient pas dans un quart d'heure, me coëffer de l'un, chausser les autres et vous apparoître à Passy avec la mine du vicomte de Jodelet quand il sortit de maladie. Si la raison me vient, je n'irai que demain... » La raison ne lui vient pas du tout : « Bon ! je vais partir sur le champ. Un peu de honte ne doit pas l'emporter sur tant d'autres considérations importantes ; pardonnez-moi, vous et Mme de Sérilly, l'irrégularité et la bizarrerie de mon costume, je me pardonnerai ce soir même... » Et le voici, par les rues de Villeneuve, par les routes et les chemins, en bonnet bleu et en sabots, un peu gêné, puis un peu amusé de son équipage, inquiet de son imprudence et fervent de vraie amitié, tout prêt d'ailleurs à être charmant et à mêler les sentiments et les idées dans sa causerie.

Mme de Beaumont devant partir le 30, il lui écrit la veille : « J'accepte votre absence comme une occasion que le ciel m'envoye de redevenir innocent. Je puis vous assurer que je n'aurai bientôt plus à me reprocher aucune distraction envers le mérite que vous laissez derrière vous. C'est par esprit de pénitence, je crois, que je cède assés facilement à quelques légers obstacles qui ne me permettent pas d'aller vous offrir les vœux que je fais pour votre voyage. Puisse-t-il, madame, être aussi heureux et aussi décisif que je le désire !... » A Paris, elle tâcherait d'arranger ses affaires, très compliquées. Joubert se propose de voir Mme de Sérilly, quand Mme de Beaumont sera partie. Après les hommages, il ajoute que,

certainement, il mourra quelque jour « de l'envie de [lui] dire ce qu'[il] pense ». Il ne le dit pas encore. Et veuille Mme de Beaumont lui donner bientôt le plaisir de la revoir.

Toute l'année 1795, Joubert a été mal portant. Il n'a pas beaucoup vu Mme de Beaumont, qui n'a séjourné à Passy qu'un peu de temps. Il a médité ; il a noté quelques points de la philosophie morale et sociale que le spectacle de la Révolution lui inspire, et qui est une philosophie du repos. Il juge les événements, les institutions et les systèmes dans leur rapport avec l'utilité générale et comme facteurs de la tranquillité ou de la folie.

Au mois de mars de l'année suivante, on lui annonce que Mme de Beaumont vient à Passy. Arnaud Joubert, qui vient aussi, sera le compagnon de son voyage. Cet Arnaud se vante d'être, à cause de cela, le plus heureux des hommes : « Je l'en défie ! écrit Joubert à Mme de Beaumont ; je serai plus heureux que lui quand j'aurai l'honneur de vous voir. J'ai l'imprudente hardiesse de vous attendre sans rien craindre et, malgré le silence opiniâtre dont vous avez eu la bonté de vous apercevoir, je me livre en toute sécurité aux délices d'une espérance qu'aucune honte ne corrompt. C'est, madame, que mes sentimens me rassurent, quand mes procédés me dénoncent. Mes torts sont une affaire de pure méchanique. Mes nerfs ont été coupables, mon cœur fut toujours innocent. Toute la morale est pour moi. Je vous prierai d'employer quelques minutes à aprendre deux ou trois règles d'anatomie. Elles me suffiront pour vous démontrer sans réplique que pendant un an entier il m'a été également impossible de vous écrire une seule fois et de vous oublier un seul instant. Je vous ai écrit plus de deux cents fois dans ma tête creuse et rêveuse ; et, si la navigation que vous allez entreprendre — Mme de Beaumont venait par le coche d'eau — étoit celle de l'Inde et que le sort m'embarquât sur le même vaisseau, j'aurois de quoi vous assourdir pendant toute la traversée, seulement à vous raconter ce qui reste dans mon souvenir de toutes ces lettres secrettes. Mon silence n'est que le crime de ma main, et non celui de ma pensée... » Ces lettres de Joubert, « originales d'un bout à l'autre », étonnaient et enchantaient Mme de Sérilly : elles sont aussi toutes pleines de bonne foi. Joubert ne dit que la vérité, mais il a une manière à lui de la dire. Sa manière est une élégance ornée d'un sourire.

Il allait à Passy quelquefois et y voyait François de Pange qui venait d'épouser sa cousine Mme de Sérilly. Joubert le trouvait un homme des plus distingués, d'un esprit sérieux et fort : il ne se sentait point à l'aise auprès de lui.

Mais, le 19 avril, arrivait Mme de Beaumont. Désormais, le parc de Passy fut un enchantement pour Joubert. Les deux cousines l'accueillaient comme il fallait pour qu'il eût confiance et qu'il se crût parfaitement heureux. Puis, au mois de juillet, mourut François de Pange : un grand deuil, au château de Passy.

Les deux cousines allèrent à Paris et ne furent de retour à la campagne que vers la fin de cette année 1796. Joubert était alors trop souffrant pour « gravir la haute montagne », comme il disait, les jours de lassitude. Les deux cousines lui annoncèrent l'intention d'aller le voir. Il avait son médecin Beauchesne auprès de lui, quand on lui remit leur lettre. Il répondit à Mme de Beaumont : « Beauchesne est à côté de moi au moment où j'ai l'honneur de vous répondre, madame, et quand je le vois je ne scais plus comment je me porte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis près de deux mois je n'ai pas pu exposer ma tête à l'air extérieur et que, pendant tout ce temps-là, j'ai constamment pensé que je me portois mal quand Beauchesne étoit reparti. Je me croirai probablement en bonne santé lorsque j'aurai le plaisir de vous recevoir... » Mais ce plaisir se trouve retardé par une absence de Desprez, à la voiture de qui l'on avait recours en pareil cas... « Je me console du retardement... par une petite toux fort incommode, qui passera bientôt, mais qui me permettroit peu, en ce moment, de jouïr du plaisir de vous entretenir. Vous viendrez, madame, dans une maison bien attristée... » C'est que la vieille Mme Moreau, mère de Mme Joubert, ne quitte plus sa chambre et « ne paroît plus y être vivante que par intervalles. Vous êtes cependant si bonne que je n'hésite pas à vous prier de venir dès que Desprez pourra vous élever au-dessus des boues de la terre » ; il a plu, les chemins sont mauvais... « Je n'oserois prendre le titre d'ami de Mme de Pange ; mais j'ai la prétention de le mériter et je le mérite. C'est la seule réponse que je puisse faire en ce moment aux lignes très agréables pour moi qu'elle a eu la bonté d'ajouter à votre billet. Ma femme me gronde de ce que j'écris si longtemps, mais elle avouë que vous êtes la personne du monde à qui elle me permettroit le plus de sacrifier même

ma santé. Desprez entre en ce moment. Il repart demain pour revenir incessamment et vous mènera bien volontiers toutes ses voitures et tous ses chevaux... » Encore un mot : « Je vous remercie de Mme de Staël. J'aime mieux m'occuper de votre retour que de son livre — c'est le livre des *Passions*, qui vient de paraître à Lausanne — et je ne puis avoir deux pensées dans le même jour, dans l'état où je suis. Mes sentiments pour vous, madame, sont à l'abri de toutes les vicissitudes possibles. Daignez me croire et m'aimer toujours un peu. » Il arriva que la visite promise fut retardée.

Mme de Beaumont, le 1er janvier 1797, envoie de Passy un « petit garçon » porter à Mme Joubert un billet qui, à la fin, demande qu'on lui veuille bien donner de la saponaire : c'est une plante dont les feuilles bouillies, dans l'eau, font une infusion qui sert à nettoyer les étoffes de laine. Mme Joubert s'occupait de Mme Moreau et allait la faire dîner, de sorte qu'elle ne lut que les premières lignes. En lisant tout le billet, le soir, Joubert aperçut « l'article de la saponaire » et fut désespéré de n'avoir pas de « courriers de nuit » pour réparer l'involontaire négligence de sa femme : enfin, voici la saponaire. Sa santé? Elle varie à chaque heure et chaque minute ; elle n'est jamais bonne. Est-ce que vraiment les cousines voudront faire visite à l' « infirmerie » des Joubert? Il est vrai que Mme Joubert ne connaît pas Mme de Pange et qu'elle est singulièrement sauvage. En outre, elle ne pourra se consacrer toute aux cousines, à cause de sa mère. Les cousines l'excuseront ; et Joubert se promet un grand plaisir de les voir.

Les cousines sont venues. Cette visite, une merveille ! Mme Joubert, si farouche, avoue qu'en voyant ces deux jeunes femmes elle regrette (dit Joubert) « d'avoir renoncé au monde et au désir de plaire à qui que ce fût sur la terre excepté à son fils et à moi, qui voudrois bien qu'elle vous plût ». Le petit Victor de deux ans et demi a retenu le nom de Mme de Pange et le répète fort souvent. « Voilà les seuls grands événements de la maison. Quant à moi, votre apparition m'a ranimé. » Il prie les cousines de revenir le prochain lundi, c'est dans trois jours, et de bonne heure : « Je voudrois pouvoir passer auprès de vous tous les momens de cette journée qui sera désignée dans mon almanach par la marque des quatre étoiles. Ce que j'ai l'honneur de vous dire, madame, — il écrit à Mme de Pange, — je le dis à Mme de

Beaumont. Je voudrois que vous fussiez inséparables et je ne vous sépare point. » La vérité est que Joubert aime d'abord Mme de Beaumont ; mais il aime aussi Mme de Pange, et il les aime le mieux toutes les deux ensemble.

L'attente où il fallait que l'on fût d'un prochain trépas de Mme Moreau apportait, dans la vie tranquillement installée de Joubert, beaucoup de tribulation. Or, il était environ sept heures un quart, le 19 janvier ; Joubert écrivait à Mme de Pange, on le vint avertir que Mme Moreau était morte. Il dut interrompre sa lettre et la reprit sur les dix heures du soir : « Ma belle-mère, madame, vient de mourir. J'ai à consoler sa fille et son petit-fils, qui se désole des larmes de sa mère. La première, malgré la fermeté de son caractère, est toujours restée dans la timidité de l'enfance à l'égard de la durée de ses parents et son esprit n'avoit jamais osé scavoir qu'ils étoient mortels... » Les frères de Mme Joubert sont « de bonnes gens assés peu sensibles ». En les regardant, elle a dit à Joubert : « Il faut bien que je me désole ; sans moi, qui pleureroit ma pauvre mère? » Joubert lui répondit : « Les pauvres. » En effet, dit-il, « cette excellente femme avoit, sous une écorce de rudesse très remarquable, le cœur le plus compatissant et les mains les plus libérales, avec l'air le plus négatif ». En peu de mots, voilà un portrait.

Les deux cousines devaient venir le prochain lundi : la mort de Mme Moreau va déranger ces projets. Alors Joubert, si les cousines ne venaient pas, les irait voir. Il faut d'abord qu'il se repose : le trépas de sa belle-mère le fatigue déjà.

Le chagrin de Mme Joubert était grand, car elle ajoutait à son chagrin personnel celui que ses deux frères auraient dû éprouver et dont elle se chargeait. Un jour que les cousines devaient venir à Villeneuve, Joubert écrit à Mme de Beaumont : « Je vous prie de ne pas venir ; vous feriez encore pleurer ma femme. Votre visite, à laquelle nous attacherons toujours le plus haut prix, ne sera sans inconvéniens pour nous que lorsque nous pourrons nous persuader que vous ne pensez point du tout à la circonstance... » Le 2 février, l'apaisement commence ; et Joubert invite les cousines à dîner, le surlendemain par exemple. C'est qu'il a reçu de son Périgord une dinde aux truffes qui veut être mangée par Mme du Pange et Mme de Beaumont. Les cousines allèrent probablement dîner à Villeneuve. Quelques semaines plus tard, elles invitèrent à leur tour les Joubert : Mme Jou-

bert, si retirée, consentit à cette frivolité ; Joubert en fut émerveillé, comme d'un miracle. Et lui? « Vos dîners me font un peu de mal, mais votre demeure me fait du bien... Ce temps mouillé m'a nui. S'il se sèche, le Poussif et moi irons mettre à vos pieds tout ce qui nous reste de forces ; mais nous ne dînerons plus hors de notre écurie... » M. Joubert avait son cœur qui le jetait à l'aventure, et son estomac qui le retenait à la maison.

A la fin de mars, je crois que Mme de Pange était retournée à Paris, pour le soin de ses affaires. Mme de Beaumont, dès le départ de sa cousine, avait quitté Passy pour s'établir à Theil, où elle habita un joli château que les Sérilly avaient restauré. Elle écrit à Joubert, un dimanche soir, au commencement d'avril : « Je profite d'un petit voyage de M. Perron à Passy pour vous demander de vos nouvelles. Il n'est pas possible, à quatre lieues, d'être aussi loin. Je franchirai cependant bientôt cet espace immense, car je m'ennuye de ne pas vous voir, de ne rien savoir de vous. Je regrette jusqu'au petit bonhomme qui, bien ou mal, disait quelque chose de votre santé et du rhume de Mme Joubert. Ici à qui parler de vous? Il faut se contenter d'y penser et j'y pense beaucoup. Je ne puis pardonner à Theil d'être aussi éloigné de votre habitation. Toute mon indulgence échoue contre ce tort si réel... Je serais bien heureuse ici, si j'étais moins éloignée de vous, si vous pouviez venir vous promener avec moi, ouvrir, feuilleter mes livres, quand ce serait même pour gronder mon cher ami Condillac... » Elle est philosophe... « Je désire passionnément vous voir ici, parce que j'y jouis d'un bien-être qui m'est inconnu partout ailleurs... » Mais elle va se jeter dans le tourbillon. Mme de Staël est à Paris ; on lui reproche déjà de ne pas l'être allée voir. A Theil, elle songe doucement à M. de Pange et aux amis qu'elle a perdus ; c'est une douce mélancolie, aussi éloignée du désespoir que de la gaieté. Elle espère aller bientôt voir les Joubert ; mais ce sera pour un adieu.

Elle offrit à Joubert de passer à Villeneuve le dimanche de Pâques ; elle y coucherait et partirait le lendemain pour Paris. Certes !... « Nous serons ravis de passer le saint jour de Pâques avec vous : votre séjour le rendra véritablement pour nous un jour de fête. Ma femme se faira un grand plaisir de circuler autour de vous. Alexandrine (c'est une nièce de Mme Joubert) est prête à relever ses manches

pour vous préparer de la crème. Moi, je m'enfoncerai plus que jamais dans mon fauteuil quand il sera établi en face du vôtre. Il semble que, machinalement et par pur instinct, je fairai effort pour me planter et prendre racine auprès de vous. Quand vous voudrez vous envoler, je vous fairai présent de mon frère Élie. C'est un fort brave enfant, un bon chirurgien tout uni, qui ne scait pas parler, mais qui scait agir. Il taillera, coupera, rognera et fendra l'air et tous les obstacles devant vos pas et ne vous quittera qu'à Paris. Je vous l'ai gardé pour escorte. Beauchesne ne m'a remis votre lettre qu'avant-hier. Vous me trouverez rentré dans un de ces néants où je tombe de temps en temps ; mais je n'y suis pas jusqu'aux yeux. Ma vivacité m'avoit quitté la veille précisément du jour où je reçus votre première lettre ; depuis je ne l'ai pas revuë, mais j'ai scu fort bien m'en passer. Le reste de la maison ne va pas mal. Nous avons depuis quatre ou cinq jours mon pauvre beau-frère l'ex-notaire, mille fois plus malingre et plus anéanti que moi. Il lui reste cependant encore assés de forces pour mettre le petit cheval à la raison et, si vous ne dédaignez pas trop le gris, vous pourrez faire ici tant de promenades que vous voudrez sans avoir ni mal ni peur. Vous aurez justement, pour vous inspirer l'envie de courir, une petite chambre assés proprette où l'on étouffe. La grande, dont j'avois flatté votre ambition, a été donnée au malade pour lui tenir lieu de salle d'hôpital. La petite est une cellule. Mais, en dédommagement, vous aurez la facilité de vous y croire religieuse, et cela a son agrément... Venez me faire compagnie, car je ne suis bon qu'à vous voir. » Elle vint, et puis s'en alla.

Pendant l'été 1797, les Joubert s'établirent à Sens : il s'agissait d' « inoculer » (c'est vacciner) le petit garçon Victor. Mme de Beaumont était de retour à Theil, qui n'est pas très loin de Sens. Malgré les vents, Joubert ne manqua point d'aller voir Mme de Beaumont. Et il écrivit à Mme de Pange, après cela, non point à Mme de Beaumont, parce que... « Dites-lui, je vous prie, que, depuis qu'il m'est arrivé d'être immodéré avec elle en épanchemens, j'ai de grandes précautions à prendre avec moi-même, toutes les fois que j'aurai à lui parler de quoi que ce soit. Il s'est fait de moi à elle comme une pente, comme un vrai saut de moulin, où les pensées affluent avec trop d'abbondance toutes les fois qu'elle est au bas ; et, pour ne pas me mettre à sec et la noyer, il faut

nécessairement que j'attende que le temps ait aplani ce terrain où d'ici là je ne laisserai rien couler. » Il avoue que sa comparaison peut sembler bizarre. Ce qu'il dit n'était pas très facile à dire et n'est pas exactement clair : Mme de Pange, informée, le devait mieux entendre que nous. Il est probable que Joubert, causant avec Mme de Beaumont, ne s'est pas tenu tout le temps sur la réserve : elle l'a gentiment averti de n'être point un fol.

Du reste, il n'y eut pas de brouillerie. A la fin de juillet, Joubert était rentré à Villeneuve : le 23 août, Mme de Beaumont lui écrit. Elle a su qu'il était mécontent de sa santé. Elle s'en attriste : « N'est-ce pas un chagrin poignant de penser qu'on ne peut ôter à ses amis la plus légère douleur, même en consentant à en être accablée et à fléchir sous le poids? Je suis sûre au moins que vous avez du courage... Moi, je vous ferais pitié. J'ai retrouvé ma solitude avec humeur, je m'occupe avec dégoût, je me promène sans plaisir, je rêve sans charme et je ne puis trouver une idée consolante. Je sais bien que cet état ne peut durer long-tems ; mais la jeunesse se passe, les ressources s'usent et il ne reste que des regrets... » Ces mots sont bien significatifs et montrent la mélancolie de Mme de Beaumont, mélancolie qui parfois allait jusqu'au désespoir, et qui pourtant laissait à cette jeune femme une ardeur singulière. Cette ardeur ne lui donnait pas la force physique et morale dont elle aurait eu besoin, mais lui donnait l'ennui de ne pas vivre à son gré. « Ayez le repos en amour, en vénération, lui répondait Joubert ; je vous en supplie à mains jointes. C'est, je vous assure, en ce moment, le seul moyen de ne faire que peu de fautes, de n'adopter que peu d'erreurs, de ne souffrir que peu de maux... » Seulement, elle avait l'âme la plus alarmée qu'il y eût.

Cette alarme lui durait depuis les débuts de la Révolution ; et la Révolution n'était point apaisée. Les circonstances, à l'automne 1797, semblaient redoutables. « Tout le monde est dans l'incertitude (écrivait Mme de Beaumont), se préparant à faire son paquet et courbé sous le joug de la déportation, comme autrefois sous le joug de la guillotine. J'attends ma destinée avec assez de sérénité, peut-être uniquement parce que je me crois invulnérable pour avoir échappé à un sort qui paraissait inévitable. Cependant, si je ne me fais pas illusion, je suis assez bien préparée pour tous les voyages et celui dont on ne revient pas n'est pas celui

que je ferais avec le moins de plaisir. Si j'en avais le courage, je n'attendrais pas qu'on m'y forçât... » Voilà le point de désespoir où elle arrive, à ce que le suicide la tente.

Ce n'est pas à Passy que Joubert et elle devaient prochainement se revoir, mais à Paris, où va se rendre Joubert. Il écrit à Mme de Pange, le 4 novembre : « Je perds patience et je prends mon parti, madame ; résolument, je vais vous voir. » Mais, à Paris, il y aura la politique. Elle sera inévitable. Comment la supportera-t-il? Malaisément. Il faut Mme de Beaumont, pour qu'il affronte cet ennui.

Le 18 novembre, il arriva. Il s'établit dans la maison que les Moreau possédaient rue Saint-Honoré, qui n'est pas loin de la rue de Chabanais, où demeuraient Mmes de Pange et de Beaumont. Et il dut très souvent les voir, cet hiver-là.

Au printemps, Mme de Beaumont partit pour Theil ; Joubert, lui, restait à Paris. Elle lui écrit, le 14 avril : « J'ai retrouvé ici d'anciennes lettres de vous qui me recommandent l'art du repos et de la solitude. Vous aviez raison, je le savais ; mais j'étais alors indigne de la solitude et incapable du repos. Il n'en est pas de même aujourd'hui. La vie que je mène est celle qui me convient le mieux, et je sens tout le mérite du repos, sans en excepter celui qui est voisin de l'anéantissement. Il me semble que je végète assez bien, quoique beaucoup moins agréablement que les plantes qui m'environnent... » Elle attendait Joubert en Bourgogne. Il ne devait pas y arriver de sitôt. Il répond le 15 mai seulement. Ce n'est pas négligence ; il cherchait, pour son amie, les livres les plus dignes de la rendre attentive et d'être placés, non dans sa bibliothèque, dans son alcôve : « Si je parviens jamais à me les procurer, il me semblera que je n'ai plus rien à faire au monde. » Charmant plaisir, de diriger la lecture de cette jeune femme et de voir fleurir en elle maintes idées qu'il avait choisies déjà pour siennes !

De retour à Villeneuve, Joubert écrit à son amie, le 14 septembre : « Je vous préviens qu'à l'avenir nous ne voudrons de vous que lorsque vous serez insupportable. Vous avez donc eu tort de prendre votre médecine. Une autre fois, gardez votre ippecacuanha pour les gens qui ne sont pas dignes de vous aimer triste et maussade. Réservez-leur tous vos rayons et portez-nous tous vos nuages... Venez quand il vous plaira. Vous trouverez nos bras, nos cœurs et nos portes ouvertes. J'arrive avec la pluye : je vous écris avant le débotté :

j'en aurai plus de plaisir à me sécher, quand je vous aurai dit qu'en aucun temps et en aucune circonstance nous ne recevrons jamais personne avec autant de plaisir que vous. » Et le post-scriptum, qui est l'usage de Joubert : « Si je scavois quand, comment et à quelle heure vous viendrez, il seroit possible que je me misse en frais pour aller au devant de vous. J'ai retrouvé mon ancien cheval de la poste et, par l'amitié grande que je lui porte et dont il a renouvellé en moi le sentiment, j'aime presque autant le monter que d'aller à pied. Or, en le montant, je puis aller plus loin qu'à pied... » Il pourrait aller prendre Mme de Beaumont, tout près de Theil, au sortir de ses bois.

Au mois de septembre de cette année 1798, Mme de Pange se remaria ; elle épousa M. de Montesquiou. Mais, le 30 décembre, M. de Montesquiou, après une courte maladie, mourut. Mme de Beaumont, ce même jour, avait reçu de sa cousine une lettre inquiétante. Quatre jours plus tard, aucune nouvelle ne lui était parvenue ; elle l'écrit à Joubert, qu'elle devait aller voir à Villeneuve : « Si la communication entre Villeneuve et Theil était plus prompte et plus facile, je remettrais au courrier prochain de vous écrire, parce qu'alors je pourrais vous dire plus positivement si j'aurais ou non le plaisir de vous voir le 6. Depuis dimanche je n'ai point reçu de nouvelles de ma cousine... Il m'est impossible de n'être pas extrêmement inquiette. Peut-être n'est-ce qu'une lettre mise trop tard à la poste ; je le désire. Mais si, le courrier prochain, je n'en reçois pas, il faut absolument que je parte. Ce ne sera pas sans vous en avertir. Si je ne vous écris pas et si je n'arrive pas, c'est que je serai encore dans l'incertitude de la marche de ma cousine et de la mienne, ou totalement engourdie par le froid, ce qui n'est pas sans vraisemblance... » Sa lettre finie, elle ajoute au dernier moment : « Beauchêne me mande que M. de Montesquiou est mort de la maladie noire... Il est extrêmement regretté de toute sa famille. Adieu. Je vois qu'il est difficile de vous quitter, même lorsqu'on ne peut vous entretenir que d'objets lugubres. » Mme de Montesquiou mourut le 17 avril. Elle avait soigné son mari de la variole noire : ce fut la maladie qui l'emporta. Mme de Beaumont n'était plus à Theil, mais à Paris, où elle assista de son mieux sa cousine.

Le mercredi 12 juin 1799, Joubert est à Paris où il ne restera qu'une semaine. Il s'en va de Paris le 21. Où donc va-

t-il? En Périgord, où sa mère vieillit ; et il projette ce voyage depuis deux ans. Il arriva le 2 juillet à Montignac. « Je n'ai quitté Paris ni par goût ni par nécessité, écrivait-il à son amie, mais par devoir. Cette réflexion ferme la porte au repentir, à quelque titre qu'il se présente et votre position même (mon cœur scait si je m'en occupe) ne me faira point désirer de n'être pas venu. Je voudrois seulement qu'il me fût permis de m'en retourner pour revenir, car tant que ma présence sera nécessaire au bonheur de ma mère je n'aurai point d'autre séjour habituel que la maison où je suis né... »

A l'occasion du nouvel an, Joubert souhaite à Mme de Beaumont de nouveaux destins. A Theil, dans les appartements déserts, elle gèle. Joubert lui souhaite de n'avoir pas froid, cette année nouvelle. Puis : « Je désire que nous nous revoyions un peu longuement en 1800. Si vous allez au Mondor et que je sois encore ici, dans le temps de votre voyage, il faudra, je vous assure, que vous veniez nous prendre au beau milieu de nos rochers pour nous emmener avec vous. En quelque pays que cela arrive, je me sentirai tout à l'aise lorsque nous nous rencontrerons. Car, depuis que nous nous sommes quittés, je n'ai pas trouvé sur mon passage un seul homme, une seule femme qui me donnât envie de lui parler du fond du cœur et de la pensée. Portez-vous bien, portez-vous mieux. Ce sont les seuls changemens que je désire en vous. Soyez d'ailleurs toujours la même... » Hélas ! le temps approche où elle ne sera plus tout à fait la même à l'égard de Joubert.

A Theil, dans la solitude et la rêverie, elle s'attriste. Elle dit que « le guignon la poursuit », car elle n'habitera plus Theil, quand Joubert reviendra. Où sera-t-elle? « Si vous ne me promettés pas que je serai l'hyver prochain à portée de vous, j'aimerais autant le passer dans (un) désert que partout ailleurs... Vous voyez bien que j'ai raison de m'interdire les projets, puisque les plus raisonnables et les moins dénués de vraisemblance échouent et qu'il en coûte toujours pour y renoncer... » A Montignac, Joubert travaille et, auprès de sa vieille maman, goûte les tremblantes joies d'une tendresse qui n'est pas sûre de ses lendemains. Il note, le 16 février : « Je ne fais pas tout ce que je dois ni tout ce qu'elle mérite. » Un pareil scrupule est un raffinement de la tendresse et, en la tourmentant, la rend plus délicieuse à la fois et plus alarmée.

Une lettre de son amie le vint émouvoir. Elle divorçait ; et, bien qu'il fût ennemi du divorce, il le souhaitait pour elle. C'est que les principes les mieux catégoriques négligent les particularités si précieuses auxquelles vous rend l'amitié très attentif. M. de Beaumont n'avait pas une bonne conduite ; et il y eut, je crois, du scandale. Une demoiselle Simon, « terrible personne », se donna le droit de le rosser, un « combat » se livra chez une autre demoiselle. Joubert s'en réjouit et conclut gaiement que « saint Roch est un grand saint » : je ne sais pas ce que saint Roch fait là dedans ; Saint-Roch était la paroisse des Beaumont, voilà tout ce que je sais. Joubert se demande si cette histoire est décisive et le scandale suffisant, ce qui permet de supposer que l'initiative du divorce venait de Mme de Beaumont et contre le gré de l'époux. La lettre de Joubert est la plus inquiète et la plus tendre qui soit, presque jalouse.

Et puis : « Je ne vous ai pas encore parlé de ma bonne et chère maman. Il faudroit de trop longues lettres pour vous dire tout ce que notre réunion me fait éprouver de triste et de doux. Je vous en parlerai pendant tout le temps que nous nous reverrons, car je serai occupé d'elle tout le temps que pourra durer ma vie... L'âge et une de mes sœurs me l'ont gâtée. Mais je la retrouve la même en la cherchant et je la révère toujours au fond de mon cœur comme en mes premières années. Elle vous aime beaucoup, parce que je vous aime... » Il ne parle pas de revenir bientôt. Mais, pour le prochain hiver, il veut le passer à Villeneuve, si Mme de Beaumont promet d'y venir ; ou, si elle passe l'hiver à Paris, c'est à Paris qu'il le passera.

Au mois de mai, Mme de Beaumont s'est installée à Paris. Joubert lui écrit : « Le printemps m'a fort bien traité. L'étude m'a fait peu de mal. J'ai constamment eu plus de force que l'an passé ; mais je n'ai pas plus de santé. Beauchesne diroit que j'amasse : mais, dans le fond, je n'en crois rien... » Et le divorce? « M. de B... est bigame, cela est clair ; et ne m'ôtez pas cette idée, car elle m'amuse beaucoup. » Je ne sais pas ce qu'il est arrivé à M. de Beaumont : quelque chose d'assez plaisant, car Joubert lui chante de loin la chanson de Pourceaugnac, *La polygamie est un cas, est un cas pendable.*

ANDRÉ BEAUNIER.

(A suivre.)

Le français langue vivante

M. André Gide, dans un de ses entretiens sur Dostoïevsky, plaisante agréablement le cas et l'usage exagérés que ses compatriotes font des formules frappantes pour étiqueter et simplifier toute la pensée, toute l'œuvre des grands hommes. Il est certain que notre culte des idées claires nous y donne une remarquable propension... si tant est que le « culte des idées claires » ne soit pas lui-même une formule caricaturale de l'esprit français. Le désir de classer une fois pour toutes, de conserver la réalité sous verre, bien épinglée, n'est pas en soi si condamnable. Il représente une tendance spécialement humaine. On n'en pourrait dire autant de la superstition que certaines gens nourrissent de la complexité des choses, ni de la volupté qu'ils sentent à se noyer dans la confusion naturelle.

Puis, les grands esprits ne sont pas toujours victimes des simplifications tant aimées par la foule. Elles les servent au moins autant qu'elles les trahissent. C'est pourquoi il n'y a pas d'œuvre sans titre, ni de titre sans trahison. La grande majorité des potaches croit que *les Fleurs du mal*, cela recouvre un livre libidineux ; la foule aussi, je pense. C'est tant pis. Mais cela fait lire *les Fleurs du mal*, et l'on y trouve autre chose. La meilleure inspiration que puisse avoir un auteur, c'est donc de trouver une formule, de pincer une guitare, de lancer un bateau. Entendons-nous : de

faire tout cela lui-même. Sans quoi la postérité s'en charge et une légende se crée, aussi forte que s'il l'avait créée à dessein.

Mais les formules frappantes se ramènent à deux types, les banalités ou les paradoxes. Il faut infiniment préférer le premier au second. Je connais un auteur qui, sans fierté particulière, lança cette formule : *le français langue morte.* C'était un imprudent pavillon ; et l'inventeur méritait bien ce qui lui arriva, d'être condamné à ramer sur sa propre galère. Mais le douloureux était pour lui de paraître arborer les couleurs noires, et de répandre dans les âmes simples une idée funèbre et défaitiste. Toutes proportions gardées pour sa modestie, le *français langue morte* lui donna dans certaines gazettes de province une espèce de triste gloire, comme celle que conféra à M. Hervé le « drapeau dans le fumier » ou à Remy de Gourmont, le « petit doigt de la main gauche » qu'il ne voulait point sacrifier à sa patrie. Comme on le voit, les formules n'oppriment pas seulement les grands hommes.

Celle dont nous osons reparler ici ne rencontra du reste une telle résistance et ne souleva de tels scandales que parce qu'on s'intéresse dans ce pays très communément aux querelles de langage. Et aussi parce qu'on y professe assez généralement le culte de la vie. La vie, ce n'est pas ce que j'appelle une idée claire ; mais enfin les descendants de Voltaire en ont fait une déesse, et se contentent fort bien de cette idée-là. Ils la défendent, comme si elle était menacée, comme si des gens risquaient de prendre la mort pour idole ! La vie est une déesse plus complaisante que nulle autre : on n'a jamais l'impression de lui désobéir. Aussi bien elle n'existe pas... elle se confond avec le temps ; et la superstition du temps avec celle du progrès. Elle se confond aussi avec la nature, qui est, en matière de choses humaines, le moindre effort et la moindre résistance possibles. Quand on se croit moderne (ce qui est toujours vrai par définition), quand on se vante d'obéir à la nature (ce qui est aisé, sans y penser), on n'aime guère entendre parler réactions, ni conservations, ni artifices en général : ces mots mêmes revêtent à vos yeux un aspect insolent. Pour récente que soit en somme cette prévention, elle est si bien établie de nos jours que j'ai cru devoir la rappeler d'abord. Elle est reine, mais sourcilleuse et jalouse. Elle n'aime pas les paradoxes : ils ne sont pas naturels. Elle n'aime point, fût-ce

en métaphore, les termes de mort ni de passé : ils font injure au temps présent.

Justement, il s'est élevé, ces derniers mois, une espèce de polémique sur la langue française, où le modernisme rompit des lances le premier. On ne pouvait donc présenter plus à propos, ni plus contrairement à la mode, notre idiome comme un langage dominé et enchaîné par son passé. Car telle était, en gros, la thèse du *français langue morte*. M. Pierre Mac Orlan, dans une entrevue avec un journaliste, prétendit que dans l'art littéraire, la langue n'aurait désormais qu'une médiocre importance... que c'en était fait du livre bien écrit, et qu'il importait surtout à l'écrivain d'être au confluent de tous les grands courants modernes, de servir de réceptacle à toutes les sensibilités qu'on dit nouvelles. Victor Hugo appelait cela tenir le rôle de « cristal sonore ». M. Mac Orlan préfère le terme de *Central téléphonique*. Voilà ce que doit être l'écrivain. C'est bien singulier. Quel rapport entre un esprit réceptif et un esprit créateur? Descartes, dans le silence de son poêle, aura donc un rôle moins humain, laissera moins de traces dans la vie, qu'une demoiselle du Bureau central, abasourdie sous son casque? Et le français traditionnel est donc inhabile à traduire cette âme moderne, purement passive, incohérente et enfantine? Voilà ce que signifie cette image, moderne, elle aussi. La modernité exige même, paraît-il, que les arts changent de condition. Mieux encore, ils changeront de définition. Par exemple la peinture sera jouée, la musique sculptée ; puisque aussi bien l'art littéraire se passera de mots, et la littérature française du langage français. Jusqu'ici l'art, était l'agencement, la mise en forme d'une matière. Il n'existe pas, même dans l'empyrée, de cuisine sans aliments, de langage sans paroles, d'œuvres littéraires sans écrivains. Puisque le style, la langue n'auront plus d'importance au siècle moderne, c'est donc que l'art se passera de métier. Autrement dit, il n'y aura plus d'art? — C'est possible. — Plus de technicité? — Ah! voilà un mot plus dur à renier, car c'est un mot moderne. — Mais la technicité de l'art littéraire, c'est la science du langage !... A quoi M. Mac Orlan répondrait que ce langage ne sera plus le français. Donc, toute la littérature qui précède notre époque bénie devient bonne à mettre au musée, la langue de naguère n'est plus que figée, archaïque. — Morte? — C'est

cela... Ah ! monsieur Mac Orlan, sans y penser, quel « langue-mortiste » vous faites !

Un plus grand nombre de gens, sans tomber dans un tel modernisme, se bornent au fatalisme scientifique. Ils y puisent au moins une résignation satisfaite qu'ils opposent à tout esprit réactionnaire. Cette résignation, ce fatalisme, notons comme ils sont dans l'air, incorporés, si l'on peut dire, à l'atmosphère de notre époque. Une querelle comme celle que nous retraçons vaut, à ce sujet, une enquête bien menée.

Si jamais — ce qu'on peut tout de même prévoir — le scientisme inconscient qui marque notre siècle fait place à des dispositions plus humaines et plus philosophiques, nos descendants seront bien étonnés qu'une telle crise ait pu atteindre l'espoir des mortels. Sous mille formes diverses, optimistes ou pessimistes, confiantes ou mélancoliques, c'est toujours le même fatalisme qui règne. J'appelle de son nom la confiance ou la conviction que l'industrie, la volonté, la conscience peuvent infiniment moins que les forces obscures dont nous ne sommes pas maîtres ; et cela dans le domaine humain. Le livre du *français langue morte* prétendait surtout à marquer combien l'artifice dans les faits de langage l'emporte sur l'instinct dont le culte est cher au philologue. L'artifice préside aux déformations ; il peut présider à la conservation, à la fixation même de la langue... Hélas ! toutes les preuves possibles, de fait ni de raisonnement, n'arrivent pourtant à faire lutter cette théorie contre le curieux déterminisme qui nous est devenu naturel. On l'a bien fait voir à l'auteur. A tout ce qu'il suggérait, c'est un dogme qui répond. Et le seul dogme tout-puissant sur la foule, le seul en effet qui n'ait pas l'air dogmatique : le dogme de la constatation, au fond le plus doctrinaire, le plus a prioriste de tous. « Il faudra bien s'habituer, écrivit M. Jean de Gourmont dans le *Mercure de France*, à cette idée que nous allons vers une sorte de cosmopolitisme social et, par répercussion, linguistique. Il n'y a pas de remède. En tout cas, tuer la langue française en pleine vie serait un crime. » D'accord sur le dernier point. Qui voudrait d'une telle métaphore? Mais sur le premier : il faut s'habituer? Et pourquoi? Et si l'on ne s'habitue pas, si l'on renie le fait, le fait disparaît, car c'est un fait humain. « Au fond de toute cette idéologie, dit M. Emmanuel Berl dans *l'Eu-*

rope nouvelle, nous démêlons sans peine une préférence du passé et une méfiance de l'avenir, injuste, nous l'espérons. Le « français langue morte » suppose que nos écrivains futurs ne vaudront pas ceux qui les auront précédés. Heureusement cette résistance à la vie demeure tout à fait vaine. » Nous retrouverons tout à l'heure la question de la valeur respective des époques littéraires ; M. Berl ne semble pas soupçonner qu'on puisse discuter si l'esprit — car il ne s'agit point du talent — est en progrès ou en régression. Visiblement il trouve inouï et monstrueux qu'on puisse préférer une phase du temps à une autre... et que cette phase ne soit pas la plus récente. Le contenu de la pensée humaine offusque certes à ses yeux les modes de la pensée ; comme s'il y avait fatalement à travers les siècles assouplissement, affinement, enrichissement de l'âme intelligente. Car je n'aurai garde de parler de l'âme sensible, laquelle me paraît en effet assouplie, affinée, et, si l'on veut, enrichie.

Avec plus ou moins d'assurance, c'est toujours la même objection qui fut faite. M. Lucien Maury dans la *Revue bleue*, M. René Dumesnil dans *le Gaulois*, exprimèrent également la crainte que, si on proclame *artificielle* une langue littéraire, la réaction contre elle, dans l'usage, n'en sera que plus forte. Mais l'on ne proclame point, on constate ; et l'on nie d'autre part que la réaction dite populaire soit plus instinctive que l'artifice dit littéraire. Dès lors, s'il s'agit de choisir entre divers artifices, il faudra comparer, et rendre un jugement de valeur, où l'apparente expressivité, le pittoresque artistique, la fallacieuse et instable « modernité » n'auront pas seuls à se faire valoir. Rien n'était plus loin de notre propos que d'opposer un purisme de cuistres gourmés à la jouvence éternelle et féconde de l'Artiste libre et du Peuple souverain. C'est pourtant ce qu'ont pensé, sans doute sur une information peu minutieuse, M. Frédéric Lefebvre et M. J.-J. Brousson *(Nouvelles littéraires)*. Ce dernier même engloba dans le même dédain les puristes actuels *(quorum pars...)* et les ignobles Ménage, Bouhours, Vaugelas. Cela a dû faire, rétrospectivement, bien de la peine à M. France, qui sait si ces derniers sont ou non responsables de la grande prose française. D'autres enfin, comme J.-H. Rosny aîné *(Comœdia)*, ont marqué envers cet esprit « réactionnaire » autant de scepticisme que de sympathie. A leurs yeux, il faut des traditionalistes, comme

il faut des révolutionnaires ; ni les uns ni les autres ne font grand mal, ni grand bien... Cela suppose que l'action consciente de l'homme agit peu profondément sur le cours inéluctable de l'histoire. Fatalisme encore, sans optimisme cette fois.

Il serait pourtant curieux de voir sur quoi ce fatalisme se fonde. Je ne parle pas de l'idée d'évolution qui flotte autour de tous les esprits, aussi tyrannique que celle de progrès, mais bien plus nocive que celle de changement. Il y a peu de gens qui ne considèrent la marche de cette sainte évolution comme aussi régulière que majestueuse. Ils la croient telle dans l'avenir qu'ils l'imaginent dans le passé. Et l'argument qu'ils tirent du passé, à l'égard de la langue française, c'est toujours le même en dépit de nos précautions : le latin a évolué, s'est transformé en français. Le français se transformera donc évolutivement, et donnera naissance au baragouin. Les uns en ont le sourire aux lèvres, les autres, pour être juste, la larme à l'œil ; mais tous haussent l'épaule en soupirant : « Que voulez-vous? »

Nous croyions pourtant avoir assez marqué combien la nature fait de sauts, dans l'histoire du langage ; combien les changements peuvent tour à tour se précipiter ou se ralentir jusqu'à une quasi-stabilité. L'argument tiré de la transformation du latin vulgaire en langues romanes est doublement, triplement fantaisiste. Nous ne parlions pas du français vulgaire, mais du français littéraire, lequel a fort peu de raisons naturelles de changer. Il a au contraire toutes les raisons du monde pour servir à la vraie communication des esprits, tandis que l'argot ne sert qu'à des entretiens fugaces et enfantins. Et puis, chose capitale, le français littéraire est connu, approximativement, de tous, ce que n'était point le latin littéraire, au cinquième siècle. Il est maintenu par cent forces de conservation, l'école, la presse, pour ne citer que celles-là. Ce sont les forces matérielles. Ajoutons une nécessité spirituelle : celle qui fait de lui un langage second pour tout homme qui veut penser et parler en homme civilisé. Je dis parler, et je suis trop heureux de corriger ma thèse, imprudemment simplifiée sur ce point : *le français littéraire est encore une langue parlable*, Dieu merci. Ce n'est pas à dire une langue instinctive. On la parle avec apprêt ; si l'on veut, dans un état second. Mais elle a les qualités indispensables de naturel et de vie qu'on

peut réclamer d'une langue commune. Précisément ce que n'a point l'argot, qui a presque entièrement absorbé le parler vulgaire, et qui est l'artifice, l'instabilité, le caprice mêmes. Forçant un peu l'expression, on peut donc redire que nous sommes tous bilingues ; mais en spécifiant qu'aucune de nos deux langues ne pourrait nous être enlevée sans dommage pratique.

Les provinciaux du cinquième siècle en étaient-ils là à l'époque des Invasions? J'entends dans leur masse, et sur toute l'étendue de l'Empire. On ne peut soutenir ce paradoxe. Ajoutons enfin que pour qu'il y eût, linguistiquement, un nouveau Moyen-âge, il faudrait que la France fût entièrement conquise, changeât de mœurs et d'esprit, ce qui ne la ferait même pas si aisément changer de langage. De telles conditions sont difficiles à remplir, dont bien nous prend. Elles sont, avouons-le, presque inconcevables. Et si le français doit jamais disparaître, ce sera au profit d'un sabir international dont la constitution aura été aussi artificielle que celle du volapük. Encore, dans ce cas par avance déplorable, le langage de France ne périrait pas seul, mais avec ses rivaux ; et cette société confuse des idiomes retournerait vite à une nouvelle confusion de Babel. Quittons ces hypothèses sans force et sans gaîté ; et rappelons que ceux qui nous obligent à la construire, ce sont les fatalistes qui comparent notre temps au siècle de Clovis.

Il faut avouer du reste que la prévention politique est intervenue fort discrètement dans la querelle. Sans doute l'intérêt qu'on prend pour sa langue maternelle dépend-il bien plutôt de la culture et du goût littéraire que de l'esprit de système. Le départ est précisément facile à faire entre les gens de goût et les barbares, inconscients ou volontaires. Vous soupçonnez déjà qui s'est rangé parmi ces derniers. Pour les premiers, ils avaient des répondants de tout genre, propres à rassurer même la défense laïque. M. Léon Treich, le plus spirituel des courriéristes, a cité un discours de Renan, daté du 2 février 88, et qui montre avec évidence comment l'enfer se pave de bonnes intentions : « Pour moi, je tiens essentiellement à ce que vous décrétiez l'éternité de la langue française... Prolongez la vie du français jusqu'au jugement dernier. Je vous assure que, si on parle allemand ce jour-là, il y aura des confusions, des erreurs sans nombre. Je composerai alors des placets à l'Éternel,

mais il est clair qu'ils perdront tout leur sel si je suis obligé de les traduire. » On voit que l'auteur de *Caliban* ne blasphémait que contre Dieu, mais point contre sa langue maternelle. La postérité se réservait ce crime-là.

Semblablement, il est frappant que la question du latin, qui pourtant est soumise en ce moment aux querelles politiques, n'ait soulevé à l'égard de la langue française et chez les écrivains que des passions fort apaisées. *Le français, langue morte* n'avait pas eu grand mérite à insister, après M. Meillet et selon le bon sens même, sur l'utilité de la philologie latine et romane pour la connaissance intime de notre parler. Personne ne doute de bonne foi et après expérience que l'étude du latin n'offre le moyen le plus court pour apprendre notre langue : celle-ci, née du latin, n'a cessé encore de s'enrichir de latin, à travers tous les siècles de son histoire. C'est ce que M. Brunot et ses tenants appellent de curieuse façon son émancipation progressive ! ils la conçoivent bien entendu comme parallèle à cette émancipation de la pensée qui arrache les hommes au passé et à l'obscurantisme. Mais la vraie question n'était pas là : vaut-il mieux, oui ou non, connaître notre langue, vocabulaire, syntaxe, sémantique même, de l'intérieur, à l'aide du latin, et en remontant sans cesse à ce passé ténébreux? J'avais osé affirmer que Racine et Montaigne sont assurément inintelligibles à qui ne les considère pas comme ce qu'au fait ils furent : *des auteurs néo-latins*. M. Brunot m'a fait l'honneur de protester qu'il ne reconnaîtrait mon droit à parler ainsi, que si j'avais suivi depuis vingt ans ses explications françaises avec les jeunes filles de Sèvres. Si réactionnaire qu'il fût, l'auteur du *français langue morte* ne pouvait à cet effet revenir à l'an 1903 ni encore moins, hélas ! changer de sexe. Il a été obligé de garder sa conviction.

Conviction qui, par malheur, porte avec elle une des clés du débat. Car, si l'on veut bien y prendre garde, il s'agit avant tout de savoir si les auteurs d'il y a deux ou trois cents ans, nourris et farcis de latin, pourraient sans latin nous rester à fond accessibles. Dans le cas contraire, toute la langue classique et les œuvres qui l'incarnent passent dans le royaume des tombeaux : la clé même de cette nécropole sera perdue, ou laissée à quelques érudits qui n'en feront pas grand'chose. Tôt ou tard, c'est au dix-neuvième

siècle que se bornera notre littérature. Et encore suis-je modeste : elle se limiterait alors à l'époque où les écrivains ont commencé d'écrire n'importe comment, sans tradition de langage, ni propriété, ni fermeté logique : bref à un temps tout moderne, et peut-être au nôtre, sans nous vanter. La langue classique, que j'ose appeler le français commun et constant, resterait donc vraiment morte et figée. Comment assurer la liaison avec elle?

La question finit donc par être la suivante : Y a-t-il en usage, mais en usage commode et vivant, deux langues différentes, qu'on peut imaginer superposées? Sommes-nous vraiment bilingues à cet égard? Et si cela est, l'avons-nous toujours été?

Là-dessus je suis tout prêt à faire des concessions à certains critiques qui me reprirent sans pitié pour les excès où ma thèse avait paru me porter. M. Pierre Bonardi par exemple, dans *l'Ère nouvelle*, fit remarquer que le bilinguisme n'est pas artificiel, mais qu'il traduit des états divers de la conscience. « Pour moi, dit-il à peu près, je pense tour à tour en français savant, en argot, en dialecte corse, et même en sénégalais. » (M. Bonardi est un ci-devant colonial.) Mais il tient que, à l'intérieur de sa conscience « française », laquelle ne contient pas la conscience argotique, il n'est pas bilingue : son usage écrit et son usage parlé se rapprochent à se confondre. De son côté, M. Jacques Boulenger, dans une suite d'articles brillants que publia *l'Opinion*, soutint que les honnêtes gens, à une époque donnée, parlent et écrivent à peu près semblablement. Il entendait les bons esprits, et les hommes de goût. En quoi il est orfèvre. Je lui rends les armes, il le faut bien. Je crois du reste avoir noté que la bonne langue écrite doit être absolument *parlable;* ce qui suppose aussi qu'on parle à peu près comme on pourrait écrire. A toute époque, il y a eu évidemment une légère différence entre le style familier et le châtié ; mais ils ne s'opposent point comme font deux langues étrangères dans le Moi d'un polyglotte. A peine chacun d'eux correspond-il à une attention plus stricte, à une surveillance plus sévère de l'invention verbale et du débit... Tout cela est banal, étant juste... Et pourtant...

Et pourtant, je ne laisse pas de réfléchir à certains faits que je connais, et que j'ai éprouvés moi-même. Jamais plus qu'à cette époque-ci, on n'a subi une plus grande obses-

sion de l'argot et de la langue appelée populaire. Jamais un petit bourgeois n'a eu autant de difficulté à revêtir, en certaines circonstances, cette conscience seconde qui l'oblige à penser et à parler savamment. Je n'en accuse pas seulement la répugnance croissante à ce qui n'est point industries mécaniques, ni le manque de dignité qui atteint les mœurs et les entretiens dans des milieux préservés jusqu'ici, ni le snobisme même, ni la paresse d'esprit, qu'on dit en grand progrès dans les jeunes générations. Pour une génération dont M. Jacques Boulenger pourrait être le témoin, et dont en tout cas je le prétends être, c'est la guerre, ou plutôt la vie militaire qui lui a révélé un usage populacier qui lui serait resté normalement étranger et dont certains esprits ont du mal à se défaire. Il ne s'agit pas seulement, comme bien on pense, de la grossièreté faubourienne, mais bien d'une démarche de l'esprit toute différente de la pensée cultivée : interjections, ellipses, onomatopées, voilà ce qui traduit cette démarche sans parler de l'abus des clichés sans signification précise, mais doués d'expressivité apparente et qui suffisent à la conversation dite populaire. Pour que des bourgeois aient pris de telles habitudes de parole, pour qu'ils aient même formellement à lutter contre elles quand ils se surveillent ou qu'ils ont la plume à la main, il a fallu un phénomène singulier. La guerre n'en rendrait pas seule compte ; il faut y adjoindre un fléchissement certain dans la tenue des esprits, une veulerie générale. Au fait c'est ce que nos grands-pères nous reprochaient déjà dans notre enfance quand nous risquions des mots peu académiques. Que diraient ces vieillards s'ils nous entendaient aujourd'hui? Que dirait M. Sylvestre Bonnard s'il écoutait encore les entretiens privés sur la terrasse du Luxembourg?

Il est un autre point sur lequel M. Jacques Boulenger l'emporte ; le scepticisme le mène à la vérité quand il soupçonne très fort que, si nous parlons mal, c'est qu'on a toujours mal parlé. Il n'admet point cette légende qui nous fait admirer dans les siècles passés un parfait accord entre l'usage familier et les habitudes écrites. Il demande du reste des preuves. Et force est d'avouer qu'il n'y en a pas. Savons-nous au juste ce que fut jadis le langage populaire? et plus tard, saura-t-on mieux ce qu'il fut à notre époque, en dépit des phonographes et de la patience de M. Max

Jacob? Tous les textes que nous pouvons lire portent la trace évidente d'une légère transposition littéraire, et je n'ai au fond guère plus de confiance à Tabarin et à Bruscambille qu'aux personnages de la *Vie de Marianne*. Inversement, il y a, malgré l'opinion commune, un grand nombre de textes « littéraires » qui démontrent assez bien que jamais au fond le bon style ne fut commun ni naturel. Gui Patin, Charles Sorel, pour ne citer que la première moitié du grand siècle, écrivent évidemment très mal, et assez naturellement mal. Je vois bien qu'au siècle suivant, par un entraînement admirable, presque tous les livres, toutes les correspondances sont écrites avec une clarté, une aisance d'abstraction qui donnent en quelque sorte la marque de cet heureux temps. Mais, avouons-le, c'était là une réussite fragile : on le vit assez bien dès que le vulgaire reprit, si j'ose dire, ses droits. Restif de la Bretonne écrit presque aussi mal qu'un chroniqueur de ce temps-ci. Et que dire des demi-lettrés que la Révolution éleva à la dignité de nouvellistes ou d'écrivains politiques? Ainsi donc nous devons nous estimer satisfaits que le style naturel de 1923 soit, somme toute, si proche d'un assez bon usage littéraire. Cette langue *parlable* qu'écrivent, si l'on veut, M. Tristan Bernard et M. Pierre Mille, ne mérite évidemment pas le nom de langue morte, sinon par la métaphore que je me suis permise. Et à ce sujet, il est convenable de faire l'éloge du journalisme. Non pas seulement pour satisfaire à M. Marcel Boulenger et à J.-J. Brousson, car je n'ai eu garde de médire des gazettes en général ; mais pour reconnaître que le journalisme bien compris est, en soi, un conservateur naturel de la clarté, de la rapidité et de toutes les qualités juvéniles d'un langage écrit.

Par malheur ces qualités-là sont gâtées sans cesse par deux manies que M. Jacques Boulenger appelle Pédanterie et Prétention. Ces démons-là n'ont rien à voir avec le culte légitime de l'expressivité ou du pathétique. On pourrait même dire au contraire qu'ils ont pour rôle d'assembler autour des choses un nuage de clichés qui les voilent, et d'engendrer une espèce de nominalisme ridicule, ou pour mieux dire, d'algèbre conventionnelle où les signes ont perdu tout rapport avec le concret. Quel meilleur exemple en serait donné, que le style politique, sinon le style philosophard? *Solutionner des tractations au moyen d'agissements conformes*

aux directives ou tels autres exemples fameux (1), ce ne sont pas des expressions, mais bien des hypocrisies, des ambages pour ne point étreindre le contour du réel ; bref c'est le contraire d'un langage digne de ce nom ; c'est un jargon tout fictif, c'est du « javanais », comme on dit à Belleville. Il y a certes de ces jargons dans les meilleurs styles : nos vieilles métaphores usées en relèvent ; nous les avons héritées de la préciosité. Racine n'en est pas exempt ; le comice agricole d'Yonville en retentit. Parfois elles ont du charme, surtout quand on les réalise à demi ; mais dans l'ensemble, elles sont la gale du langage. Gale incurable, dirons-nous pour faire plaisir à M. Giraudoux, qui ne révère rien tant dans l'histoire de nos lettres que la préciosité. Mais ledit jargon se propose en général de jouer la distinction ou la couleur. Or le malheur veut qu'il se vulgarise et se ternisse extrêmement vite. En sorte que nous commençons à apercevoir la vérité sur le bon langage ; qui est qu'il n'y a qu'un bon langage, et point de modes, ni même de styles spéciaux.

Cette dernière assertion peut susciter des étonnements. Car enfin les styles spéciaux se multiplient sans cesse. Mais nous n'avons pas en vue le langage concret des divers artisans ; il brille par une précision admirable, il ne prétend point à la noblesse : autant de qualités. Nous parlons donc des jargons abstraits qui procèdent à la fois du nominalisme naïf, déjà signalé, et du désir de simplicité : ainsi arrive-t-il à une complication fatale ! J'ai rappelé dans une enquête *(Monde nouveau)* ce professeur de philosophie, aujourd'hui inspecteur général, qui disait au mois d'octobre, *l'universalisation* des concepts, — au mois de janvier, leur *universalisabilité*, — au mois de mai, leur *universalisabilisation*. Il s'imaginait avoir rendu sa pensée plus fine : au fond il courait après l'expressivité, comme un loustic de faubourg qui changerait *cherrer dans les bégonias* en *se ventrouiller sur les tulipes*. Pour la philosophie, qui cherche

(1) *Apud* J. Boulenger : *Maintenir la taxe de luxe* se dira *prendre en considération les desiderata formulés qui tendent au maintien de l'état de choses actuel en ce qui concerne la durée de la taxe de luxe.*

Il est, dans l'autre genre, une phrase prodigieuse de Maine de Biran que Taine s'est amusé à traduire en style net, et qui tend, chose plus singulière encore, à rendre compte en huit lignes d'une intuition : l'aperception directe du Moi.

sans cesse à définir, à analyser, mais qui ne se contente jamais d'une même délinéation des contours, cela semble être un péril fatal. Pour la politique, où l'usage est de voiler, d'ouater le plus possible la dureté compromettante des choses, le risque ne semble pas moins permanent. Je n'attends pas de plus amples preuves pour distinguer à nouveau ces jargons, condamnés à être jargons, du bon usage littéraire, qui est le plus clair et le plus probe possible.

Mais, dira-t-on, les modes l'atteignent bien lui aussi, votre bon usage : il y a en lui renouvellement perpétuel des mots et des tours, comme des cellules dans un organisme. Il y a eu des engoûments, aujourd'hui flétris, des phobies à présent ruinées : toutes les œuvres satiriques de jadis nous montrent des ridicules de langage qui n'en sont plus. Je renvoie à *Francion*, à *Fœneste;* je vous rappelle que Voltaire n'admettait point *vis-à-vis*, que Racine considérait *tentative* et *recruter* comme des barbarismes (1) et qu'un *début* au théâtre paraissait de l'argot, voici cent ans. Je ne vois donc pas de trop gros inconvénients à ces caprices du langage. Ex. : *déclencher* pour *déterminer*, *point de vue* pour *égard*, et même *prévenir* pour *avertir* (condamné dans un dictionnaire d'antonymes de 1840). Mais c'est là peu de chose. Plus grave est l'intrusion des mots abstraits dans le domaine qui leur est étranger, la confusion formelle des termes, la préférence enfin du succédané vague et pédant à toutes les nuances précises. Un bel exemple est donné par *mentalité*, un autre par *psychologie* qui sert maintenant pour cœur, mœurs, caractère, indistinctement, et enfin par *impressionner* qui dispense justement de la « psychologie » de l'impression. S'il n'y avait là-dessous que des modes, et (qu'on nous entende) le remplacement d'un vocable par un autre, comme l'histoire nous en montre précisément, ce ne serait que vétilles. Le fâcheux est qu'un vocable général remplace presque toujours un registre subtil d'autres mots ; son succès engendre l'approximation perpétuelle du sens, jamais sa compréhension absolue. Ainsi se fonde, soit par confusion de demi-lettrés, soit par caprices d'écrivains, un style sans intérêt logique, où toutes les nuances sont prises l'une pour l'autre. Or la première qualité expressive qu'on

(1) Voir Mary Duclaux, *Times*, Literary Supplement, 5 avril 1923.

puisse demander à un langage, ce n'est point le pittoresque, mais la précision absolue.

Ici j'ai presque l'air de quitter de vue l'intérêt de la littérature. On m'objectera en effet qu'il existe un style universitaire d'une clarté et d'une pureté, si l'on veut, absolues, mais qui peut n'avoir aucun intérêt artistique. Il y a des gens qui, comme feu Gaston Boissier, écrivaient parfaitement, et pourtant n'étaient pas des écrivains dignes de ce nom. Mais je considère justement que *la vie et la santé d'une nation ne résident pas seulement dans sa littérature, ni la littérature dans certains genres agréables.* Ne vous déplaise, le plus grave symptôme pour le pays, ce n'est pas qu'il y ait des romans incohérents ou des poèmes absurdes, c'est que des ingénieurs ne sachent pas rédiger leurs rapports, c'est que le traité de paix soit exprimé sans rigueur de termes ni de pensée. Qu'on ne dise pas que ceci encore, c'est une apparence frivole, et que la pensée peut rester nette et robuste même lorsque les termes ne le sont point : il y a très probablement une seule bonne façon d'écrire et de penser. J'entends qui soit conforme à la logique la plus nue, la plus loyale, aux catégories traditionnelles de l'esprit, bref à l'économie intellectuelle. Économie, dirais-je, aux deux sens de ce mot. Il s'agit d'organiser, et de composer, il s'agit aussi d'épargner le temps et la peine à qui vous lit. La communication entre les hommes est soumise à cette loi, qui, je l'avoue, n'a rien à voir avec les besoins du lyrisme, ni avec l'investigation, comme dit l'autre, du gouffre intérieur.

Par suite il y a — soyons enfin dogmatiques — une hiérarchie certaine des écrivains, fondée sur leur degré de dépouillement et de clarté. On a quelque mérite à reprendre ce lieu commun puisqu'il a l'air aujourd'hui d'un paradoxe. Je ne puis m'empêcher de trouver qu'en définitive ce qui prime, c'est l'ordonnance de la pensée, fût-elle injurieuse à la bonne nature, à l'instinct sacré d'exprimer la prétendue complexité des êtres. Rien de plus touchant que de voir par exemple le miraculeux travail qu'Anatole France fait subir à ses versions successives, et le progrès vers la simplicité, vers la nudité divine, qui marque son langage, dans ses écrits les plus récents. Il n'est certes plus à la mode de reconnaître des canons de beauté, ni de les justifier en soi, ni de les fonder sur la tradition : et pourtant avouons que

si la France a donné dans l'art littéraire quelque chose de spécifique et de supérieur, un atticisme dont les Attiques n'offrent que des exemples imparfaits, c'est bien cette règle de la pureté absolue dans l'expression, de la transparence, de la *filtration*. Tant d'efforts, pendant tant de siècles ont été accomplis dans ce sens qu'on ne peut appeler la ruine de cette tradition autrement que sacrilège. Ce qui disparaît depuis cent cinquante ans, et surtout depuis le romantisme, c'est cette logique que suppose la rhétorique absolue. On a supprimé l'une et l'autre ; j'avoue que ce fut avec succès, singulièrement en poésie. Mais quoi d'humain les a remplacées? J'appelle humain ce qui sert aux hommes, et aussi ce qui est le plus particulier à l'homme véritable, bref ce qui lui est le plus difficile... On m'accordera que, tout plaisir mis à part, le style des *Illuminations* ne présente pas cet intérêt-là que peut offrir une page de Saint-Evremond ou de Montesquieu. Intérêt en quelque sorte technique, et que je supplie qu'on distingue de l'intérêt esthétique. L'imagination, la sensibilité réserveront toujours leurs droits dans leur domaine. « Il y a une logique française, écrit M. André Beaunier dans la *Revue des Deux Mondes*, dont témoigne notre syntaxe. Et la logique française, conforme à l'esprit de chez nous, lentement élaborée par l'intelligent effort d'une méditation qui a duré de longs siècles, voilà ce qu'on détruit. » Pour en être plus certain, il serait utile de lire et de citer les nombreux auteurs contemporains, surtout théoriciens (!) ou critiques (!!) à qui cette logique fait défaut, et aussi, parbleu, cette ordonnance du langage. Une incapacité presque absolue d'abstraire, une inhabileté constante à borner sa pensée, sa phrase, tels sont leurs caractères. Je fais le pari de citer chaque semaine dix passages aussi ridicules que la célèbre « phrase du chapeau » du professeur Patin, et signés des noms les plus réputés. Si l'on y tient, les fiches sont prêtes. Et rien ne justifierait mieux M. Léon Bérard, non certes au nom de la littérature, mais de l'esprit en général, de rétablir des disciplines hors desquelles la gymnastique mentale n'a pu être exercée.

Il s'agit donc du style abstrait, excellente pierre de touche pour les écrivains qui s'y risquent. A-t-on remarqué comme M. Cocteau, par exemple, qui est voué à écrire des théories, en est comiquement dépourvu, et comme tous ses pairs tombent dès qu'ils veulent le tenter, dans un galimatias

d'images indéchiffrables? Il y a là le sûr indice d'un fléchissement de la culture. Par suite, je ne saurais suivre M. Abel Bonnard *(Revue de Paris)* qui voit la corruption du français dans l'abstraction progressive que confère la science à ce langage. S'il entend par là le pédantisme croissant du vocabulaire, on en tombe d'accord ; mais le vice général est précisément de ne plus manier les idées, de ne penser que par images et métaphores, mal reliées sauf par des associations fugitives. Comment soutenir que notre langue, notre génie se dessèche et perd les grâces de la jeunesse, alors que l'impressionisme brut n'a jamais tant sévi chez nous. Au contraire c'est la maturité que, par une régression incroyable, il semble que nous ayons perdue !

Ainsi donc, je m'alarme moins que ne fait M. Pierre Lasserre dans les *Nouvelles littéraires* du 21 avril. Philosophe, et par suite justement attaché au fond des choses bien plus qu'à leur apparence, il tient que la langue vivante renouvelle sans cesse sa sève et sa vie : imagination et sensibilité croissent et s'enrichissent ; la pensée même gagne parfois en finesse elliptique ce qu'elle perd en apparente rigueur. Et ainsi il serait vain de vouloir que la langue moderne entrât dans les cadres de la langue passée. Cela est fort juste ; mais si les trois idiomes de Bossuet, de Voltaire, de Renan sont au fond le même idiome, varié par trois styles et trois génies divers, c'est que l'armature en était restée la même. Cette charpente, la logique de la syntaxe et l'acception loyale des mots, voilà pourtant ce que nous avons perdu à moitié. Cela sauvé, la langue française est en effet gaillarde, et peut évoluer, comme elle a fait et fera encore. Car, dit M. Lasserre, « elle a reçu, si j'ose dire, une telle généralité et une telle fermeté de constitution, une telle ampleur et une telle netteté de structure, une telle précision... qu'elle se prête à l'expression de tous les tempéraments humains. »

Mais dans cette évolution, on peut douter que l'action personnelle des écrivains soit aussi prépondérante que certains le disent. Peu importe qu'un grand auteur autorise et sanctionne tel vocable jusque-là populaire et trivial. Ce n'est qu'un médiocre aspect de la question. Il est sûr en revanche qu'un grand auteur ne sera grand que parce qu'il aura repris complètement la démarche traditionnelle des grands esprits, épousé entièrement leur logique et leur

économie, consenti à être avant tout un maillon dans la chaîne des intelligences civilisées. Le grand écrivain n'a jamais tant rénové ou subverti le langage qu'il ne l'a épuré. Révolutionnaire? c'est trop facile ! Dites continuateur et mainteneur. Et en ce sens-là je répète que le bon langage n'a pas d'histoire, et que pour lui, en quelque sorte, comme pour la raison ou la beauté, le temps ne passe pas. « Revenons à cette vieille idée, écrit M. André Billy, qu'un bon écrivain est tout simplement un monsieur qui écrit bien et à cette autre vieille idée qu'écrire bien c'est bien penser, c'est penser juste, c'est penser clair. »

Je m'en voudrais de commenter ces formules, justement simplifiées et clarifiées au point d'être éclatantes comme des lieux communs. De ce point de vue où nous en sommes arrivés, et où vous voyez que se tiennent un fort grand nombre de bons esprits, de ce point de vue, il n'est pas de querelle de styles, ni de purisme pédantesque. Ce qui est vivant, c'est ce qui change peu. C'est cette langue presque stable que l'on osait appeler morte par une plaisante catachrèse, qui recouvrait une tautologie. On nous a reproché tantôt de prêcher l'archaïsme, tantôt, comme a fait M. Beaunier, d'imposer ce terme dangereux et péjoratif au langage traditionnel, qui semble, volontiers, réactionnaire. Si nous sommes tombé dans ce défaut, c'était par respect humain bien plutôt que par insolence : il est vrai qu'il faut se conformer le plus possible au passé ; mais il ne le faut pas avouer, car l'opinion publique est méfiante, et elle ne conçoit guère que le passé soit mieux vivant que le présent ou le prétendu avenir.

Mais après tout cet esprit réactionnaire ou plutôt conservateur qu'il est juste et élégant de nous reconnaître, il ne va pas jusqu'à préférer par système l'action de l'artifice à une affection instinctive pour le naturel : l'artifice est fort bon, et en un sens tout ce qui est humain est artificiel ; mais l'idéal serait de rendre naturel ce qui paraît à la plupart contrainte et réflexion. N'en doutons pas : il y a eu des temps où il était plus naturel qu'aujourd'hui de penser discursivement, *latinement* si vous voulez. Et c'est en tremblant que je risque ce dernier mot. Aucune évolution, aucune fatalité ne peut faire préjuger que ce soit impossible à rétablir. Mieux que des ligues et des sociétés, où les maniaques et les ambitieux s'entre-dévoreront toujours, c'est un esprit

public, une mode même, qui rétablira cette *latinité* puisque voilà lâché ce terme métaphorique. Mais une mode aussi peu consciente que possible, voilà ce qu'il faut créer. Toute autre soulèverait des querelles de principe, engendrerait des réactions. Aussi quand on en revient à prêcher dans le langage, comme dans le goût, le classicisme, faut-il se garder de déployer le drapeau.

Le vrai classicisme, en dehors de quelques théoriciens indispensables pourrait bien être celui qui s'ignore ; comme l'équilibre d'un acrobate ou d'un aviateur doit être irréfléchi. Feu Marcellin Berthelot a écrit, ce pontife de la démocratie, une belle justification du conservatisme : il disait que l'engin appelé bicyclette a passé par différentes formes, son principe une fois trouvé, avant de se simplifier et de rester à peu près invariable. J'aime cette comparaison-là à l'égard de la langue française ; parce qu'elle est de goût moderne, elle aussi, et qu'elle envisage un outil d'équilibre et de célérité. Si un moderniste plus avancé que d'autres trouvait la bicyclette trop simple et trop vieille, comme il trouverait la langue figée et morte, il lui ajouterait sans doute des ornements de carrosserie fort encombrants et ridicules. Il referait le lourd « vélocipède ».

Avez-vous lu de Jules Verne *la Maison à vapeur* : c'est, vers 1875, l'histoire anticipée d'une automobile ; elle a la forme d'un éléphant caparaçonné ! Osez-vous croire que ce soit la forme rationnelle d'une voiture? Or, pourquoi l'avait-on choisie? parce qu'un éléphant de zinc, cela imitait l'animal, le vivant... De même aux yeux des niais, il ne faut pas avoir l'air d'utiliser les règles, qui, trop simples et trop durables, passent pour mortes ! Appelons-les donc vivantes, et tout est dit.

ANDRÉ THÉRIVE.

La Mort d'Artus[1]

XXV

Au bout de ce temps, l'apostole de Rome apprit que le roi Artus se proposait de faire mourir sa femme, bien qu'il ne l'eût pas prise sur le fait. Aussi manda-t-il aux évêques et archevêques d'interdire et excommunier la terre de Logres jusqu'à temps que le roi eût repris la reine Guenièvre et se fût résolu à la traiter comme un mari doit faire sa prude femme et épouse. Et quand il apprit ce mandement, le roi fut d'autant plus dolent qu'il aimait encore la reine : c'est pourquoi il déclara devant tous ses barons qu'il ferait très volontiers sa paix avec elle pour obéir au pape. Et sur-le-champ l'évêque de Rochester monta sur son palefroi et s'en fut parlementer.

— Dame, dame, dit-il à la reine Guenièvre lorsqu'on l'eut conduit devant elle, il faut que vous retourniez à votre seigneur : notre père le pape le commande. Le roi jurera devant sa cour de vous traiter comme sa prude femme.

Mais la reine lui demanda un délai pour répondre ; et, ayant appelé Lancelot, Hector et Lionel, elle leur répéta ce que l'évêque avait dit. C'est alors que vous auriez pu voir monseigneur Lancelot baisser la tête !

— Dame, dit-il enfin, si je faisais ce que mon cœur

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet et 1er août 1923.

désire, je vous supplierais de rester céans. Mais, pour ce que je préfère votre honneur à mon amour, je vous conseille de mander au roi que vous retournerez auprès de lui demain. Hélas ! si vous n'acceptiez l'offre qu'il vous a faite, tout le monde parlerait de votre honte et de ma déloyauté !

Là-dessus, il se mit à pleurer, et sa dame de même, et aussi Hector et Lionel. Enfin la reine s'essuya les yeux et vint dire à l'évêque qu'elle consentirait à revenir auprès du roi son seigneur, pourvu qu'il promît de laisser Lancelot gagner la Gaule sans lui faire tort d'un denier. Ce que le roi octroya de bonne grâce, dès que l'évêque le lui eut demandé.

— Par Dieu, songeait-il, si Lancelot aimait la reine de fol amour comme on a voulu me le faire accroire, il ne la laisserait point partir de la sorte, car je vois bien qu'il pourrait continuer la guerre pendant des mois encore et que son château ne craint guère l'assaut !

Cette nuit-là, à la Joyeuse Garde, il n'y eut cœur si dur qui ne se fût ému de voir le merveilleux deuil que menèrent Lancelot du Lac et sa parenté. Et quand l'aube parut par la volonté de Dieu, Lancelot rendit à la reine l'anneau qu'elle lui avait donné lorsqu'il s'était pour la première fois accordé avec elle, et il la pria de le porter pour l'amour de lui. Après quoi, suivi des siens, tous aussi richement vêtus qu'ils avaient pu et montés sur des chevaux couverts de soie, il la reconduisit au roi.

XXVI

Or, dit le conte, le roi Artus l'attendait hors de sa tente. En voyant son seigneur, Lancelot mit pied à terre, prit le palefroi de sa dame par le frein et dit :

— Sire, voici madame la reine. Ne l'eussé-je pas secourue, elle serait morte, à cette heure. Et sachez que, si je l'aimais de fol amour comme certains déloyaux vous l'ont fait entendre, je ne vous la rendrais point, car ce château est si fort qu'il ne redoute rien, et nous y avons des vivres pour deux ans.

— De ce que vous avez fait pour moi, je vous sais gré, répondit le roi tout pensif.

Mais messire Gauvain avança d'un pas.

— Lancelot, le roi vous sait gré de ce que vous avez

fait pour lui. Mais il vous requiert de vider la terre de Logres et de n'y plus rentrer de son vivant.

— Sire roi, est-ce là votre commandement?

— Allez-vous-en dans votre terre, Lancelot ; quand vous avez occis Agravain, Guerrehès et Gaheriet, qui étaient mes charnels amis, vous m'avez fait payer vos services à trop haut prix.

— Et quand je serai outre mer, beau sire, que me faudra-t-il attendre de vous : paix ou guerre?

— Assurez-vous, dit encore messire Gauvain, que le roi vous fera la guerre, et de tout son pouvoir, jusqu'à temps que mon frère Gaheriet soit vengé par votre mort. Et sachez que je gagerais le monde que vous perdrez sous peu la tête et la vie.

— Messire Gauvain, s'écria Hector, laissez là les menaces : Lancelot du Lac ne vous craint guère ! Si vous mettez les pieds dans la Petite Bretagne, vous serez plus en danger que lui de perdre la tête. Prétendez-vous que vos frères ont été occis déloyalement? Je suis prêt à prouver que ce n'est pas la vérité : qu'on nous mette en champ clos corps à corps ! Ainsi la guerre sera évitée et beaucoup de chevaliers garderont la vie, qui l'auraient perdue.

Messire Gauvain de tendre son gage aussitôt, et Hector d'offrir le sien ; mais le roi ne voulut point les recevoir, disant qu'on aurait bientôt l'occasion de connaître quel était le plus preux, lorsqu'il ferait la guerre à Lancelot. Ce qu'entendant celui-ci s'écria :

— Certes, vous ne seriez pas en état de me la faire, cette guerre, si je vous avais nui autant que je vous ai aidé le jour que Galehaut, sire des Iles lointaines, devint votre homme lige ! Et sachez que je ne dis pas cela par crainte que j'aie de vous, car, lorsque nous aurons mandé nos hommes et nos amis et garni nos forts châteaux, vous ne gagnerez contre nous ni peu ni prou. Quant à vous, messire Gauvain, vous devriez vous souvenir du jour où je vous délivrai de la Tour douloureuse : vous y étiez en grand péril de mort, prisonnier de Karadoc le grand !

— Lancelot, repartit messire Gauvain, ce que vous fîtes jadis pour le roi et pour moi, vous nous l'avez vendu trop cher quand vous nous avez privés de ceux que nous aimions le plus. Et sachez qu'à cause de cela, il n'y aura pas de paix entre vous et moi, tant que je vivrai.

A ces mots, Lancelot remonta sur son cheval et, suivi des siens, il regagna son château.

Dès qu'il y fut de retour, il appela un sien écuyer.

— Beau doux ami, lui dit-il tristement, prends mon écu et va-t'en à Camaaloth ; tu le suspendras dans l'église de monseigneur Saint Étienne le martyr, afin que ceux qui le verront se souviennent de moi. Car c'est dans cette cité que j'ai reçu l'ordre de chevalerie et je ne sais pourtant si j'y reviendrai jamais.

Toute la nuit, il mena grand deuil. Mais le lendemain il partit avec sa maison, et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent au rivage de la mer. Et quand la nef qui les emportait s'éloigna, vous l'eussiez vu changer de couleur et pousser de grands et merveilleux soupirs, tandis que l'eau du cœur lui montait aux yeux.

— Ha ! murmura-t-il, douce terre, délectable, débonnaire, joyeuse, plantureuse, bénie sois-tu de la bouche de Jésus-Christ, car mon âme et ma vie demeurent sur toi !

Poussée par le vent, la nef parvint heureusement dans la Petite Bretagne. Et là, le jour de la Toussaint, Lionel fut couronné roi de Gannes et Hector, le même jour, roi de Benoïc par le commandement de Lancelot qui lui céda son héritage. Tous trois employèrent l'hiver à mettre en état les forts châteaux et à les garnir de vivres. Mais le conte retourne au roi Artus.

XXVII

Chaque jour, messire Gauvain l'excitait contre Lancelot, si bien qu'il jura de détruire les forteresses de Benoïc et de Gannes de manière qu'il n'en restât pierre sur pierre. Après Pâques, lorsque la froidure fut passée, il remit à Mordret le royaume de Logres en baillie : ah ! quelle folie il fit là ! Sachez qu'il fit jurer à tous ses hommes d'obéir à Mordret comme à lui-même et de faire ce qu'il leur commanderait ; puis il chargea son neveu de lui envoyer l'or et l'argent dont il aurait besoin quand il serait en Gaule, et il lui remit les clés de son trésor, à ce déloyal ! Enfin il lui confia sa femme épousée en lui recommandant de la garder comme son propre corps. Et certes la reine Guenièvre fut bien dolente de cela.

— Sire, dit-elle à son seigneur quand elle le vit au point de monter dans sa nef, Dieu vous conduise et vous ramène ! Mais mon cœur me dit que nous ne nous reverrons plus.

— Dame, répliqua le roi, il en sera ce qu'il plaira à Notre-Seigneur. A vous tourmenter, vous ne pourriez rien gagner.

Là-dessus, les maîtres mariniers firent tendre les voiles, que la brise frappa, et les nefs gaillardes gagnèrent la haute mer. Or, les vents furent si bons, si forts et si favorables qu'elles atteignirent saines et sauves le rivage de la Gaule, où les chevaliers débarquèrent après avoir remercié Dieu. Puis, tandis que les valets mettaient à terre les harnais et les chevaux et dressaient les tentes, le roi tint conseil avec ses barons.

— Sire, dit messire Gauvain, allons droit à la cité de Gannes où le roi Hector et le roi Lionel demeurent avec Lancelot.

— Par Dieu, messire Gauvain, c'est folie ! fit le roi Carados Biébras. Il nous faut auparavant détruire les forts châteaux de ce pays, que Lancelot a fait nouvellement réparer et qui sont très bien garnis.

— Ne vous inquiétez pas ! reprit messire Gauvain. Ils n'oseront pas sortir de leurs forteresses.

— Allons donc assiéger Gannes, puisque vous le voulez, dit le roi.

XXVIII

Or, quand Lancelot et ses gens apprirent que le roi Artus approchait de la cité avec son armée, ils résolurent de l'attaquer avant qu'il se fût retranché. Et le lendemain, à l'heure de prime, les chevaliers s'assemblèrent devant le palais, dans la rue, où les deux rois cousins ordonnèrent les batailles. Cela fait, ceux de la ville sortirent, et l'armée du roi Artus fondit sur eux ; et ainsi la mêlée commença, dure et plénière.

Lorsqu'il aperçut Lancelot, messire Gauvain s'assura en selle, et sachez qu'il appuya de telle sorte sur ses étriers qu'il en pensa rompre les étrivières ; tous deux se heurtèrent avec le fracas du tonnerre de Dieu et ils se portèrent l'un l'autre à terre ; mais messire Gauvain tomba si lourdement qu'il manqua de se briser le bras. Quant à Lancelot, remonté sur son destrier, il se mit à frapper à grands coups,

si vivement que son épée battait comme une aile d'oiseau, et il occit d'abord Hélian d'Irlande qui avait pris sa place à la Table ronde. Lionel, Hector et lui semblaient être partout, et leurs gens s'en trouvaient aussi réconfortés que leurs ennemis en étaient confondus ; bref, ceux du dehors eussent beaucoup perdu ce jour-là, n'eût été le roi Artus qui faisait merveille à défendre sa gent et pourfendait ceux qui voulaient l'arrêter comme s'ils n'eussent eu d'autre armure que leur faible peau. Et, la nuit venue, les chevaliers de Gannes, qui étaient moins nombreux, rompirent la bataille et se retirèrent dans la cité.

Toutefois, la grande et merveilleuse mêlée recommença le lendemain, et, durant deux mois et plus, les deux armées combattirent quatre fois par semaine : ainsi périrent maints prud'hommes et bons chevaliers. Mais, au bout de ce temps, le roi demanda une trêve de huit jours, car il commençait à penser qu'il ne tirerait pas de ce siège grand honneur.

— Gauvain, Gauvain, dit-il à son neveu, je crains que vous ne m'ayez fait entreprendre une chose où nous avons plus à perdre qu'à gagner, tant Lancelot et ses parents sont preux aux armes !

Messire Gauvain s'agenouilla et répondit seulement :

— Sire, pour Dieu, octroyez-moi un don !

Le roi le lui accorda volontiers et le fit lever en le prenant par la main.

— Sire, vous m'avez donné que j'appellerai Lancelot de trahison : s'il ose soutenir qu'il n'a pas occis mes frères par traîtrise, je prouverai contre son corps qu'il l'a fait ; et si je le puis outrer, je n'en demanderai pas davantage, ni vous ; mais, si je suis vaincu, vous lui ferez une bonne paix à toujours, ainsi qu'à son lignage.

A ces mots, le roi sentit ses larmes couler : il eût donné de grand cœur ses meilleures cités pour que son neveu n'entreprît pas une telle bataille ! Mais déjà messire Gauvain avait mandé l'un de ses écuyers et le chargeait du message pour Lancelot.

— Sire, dit le valet en pleurant à son tour, je ne ferai point ce message, s'il plaît à Dieu ! Désirez-vous si fort d'aller à la mort? Ayez pitié de vous-même : vous n'êtes pas jeune et vous avez fait assez d'armes durant votre vie !

Mais messire Gauvain lui répondit que de telles paroles ne servaient de rien et le valet dut obéir à son seigneur. Au

matin, il se présenta devant la muraille et il fut conduit à Lancelot qui, l'ayant écouté, se mit lui aussi à mener grand deuil.

— Ha ! bel ami, dit-il au valet, pour rien au monde je n'aurais voulu combattre monseigneur Gauvain que je tiens pour très prud'homme et qui m'a toujours fait si bonne compagnie depuis que je suis chevalier ! Mais comment ne pas répondre quand il m'appelle de trahison, qui est la plus vile chose du monde? Certes, plutôt que lui, je préférerais rencontrer les deux plus preux compagnons de la Table ronde !... Allez et dites à monseigneur le roi que je voudrais lui parler.

Le valet fit diligence, et, dès que le roi connut la réponse de Lancelot, il manda monseigneur Gauvain, le roi Carados et le roi Yon ; tous quatre s'avancèrent désarmés vers la porte de la cité. Lancelot s'empressa de sortir à leur rencontre avec les deux cousins rois, et il mit pied à terre le premier et salua le roi Artus ; mais celui-ci ne lui rendit pas son salut, pensant que, s'il le faisait, son neveu s'en chagrinerait. Et en effet messire Gauvain se hâta de parler pour lui.

— Lancelot, messire le roi, mon oncle, est venu vous garantir que, si vous m'outrez dans notre combat, il laissera le siège et regagnera le royaume de Logres.

— Messire Gauvain, dit Lancelot, si vous vouliez, nous renoncerions à cette bataille, quoique, après votre appel de trahison, je ne puisse la laisser sans honte. Et sachez bien que je ne parle point par couardise, car, armé et monté sur mon destrier, je saurais, s'il plaisait à Dieu, défendre mon corps contre le vôtre. Mais je souhaite si fort d'avoir la paix avec vous que, pour cela, je vous ferais volontiers hommage avec toute ma parenté, hormis seulement mon frère et mon cousin, qui sont rois ; je partirais demain de Gannes, nu-pieds, en chemise, et je resterais en exil dix ans au besoin, tout seul ; et je vous pardonnerais ma mort, si elle advenait durant ce temps, pourvu seulement qu'à mon retour j'eusse votre compagnie et celle de monseigneur le roi comme je l'avais naguère. Et je vous jure par tous les saints que je n'ai pas occis de sang-froid Gaheriet, votre frère, et que sa mort m'a fait grand'peine.

Lorsqu'ils entendirent Lancelot parler ainsi, tous ceux qui étaient là sentirent l'eau du cœur leur monter aux yeux.

— Gauvain, dit le roi, beau neveu, faites ce dont Lancelot vous prie, car jamais un prud'homme n'en offrit autant à un autre pour se racheter !

— Les prières n'ont ici que faire, répondit messire Gauvain : j'aimerais mieux d'avoir le cœur arraché de la poitrine que de renoncer à ma bataille. Soit ma mort, soit ma vie ! J'ai si grande douleur du trépas de Gaheriet, que j'aime autant mourir que de vivre sans l'avoir vengé.

Et il tendit son gage. Mais le conte laisse maintenant ce propos pour deviser de Mordret.

XXIX

Aussitôt que le roi Artus fut parti et qu'il se vit sire de la terre de Logres, il commença de tenir de grandes cours et de faire de riches dons, si bien qu'il conquit en peu de temps les cœurs de tous les hauts hommes. Alors il fit écrire de fausses lettres, scellées d'un sceau semblable à celui du roi Artus, qui furent portées par son ordre à la reine ; et celle-ci les bailla à un évêque d'Écosse qui était assis auprès d'elle pour qu'il en donnât lecture devant toute la cour. Or, les lettres contenaient ce qui suit :

Je, Artus, roi de la Grande-Bretagne, à tous mes hommes, salut!

Comme j'ai été blessé à mort par Lancelot du Lac et mes gens occis et défaits, il me prend pitié de vous à cause de l'amour et de la loyauté que vous m'avez toujours montrés. C'est pourquoi je vous prie, pour votre bien et pour la paix de mes royaumes et terres, d'élire roi de Logres Mordret que je tenais pour mon neveu, mais qui ne l'était pas. Et je vous requiers aussi, par les serments que vous m'avez faits, de lui donner la reine pour femme; sinon un grand dommage vous arrivera, car, si elle n'est pas mariée, Lancelot viendra vous la prendre de force, et c'est la chose sur toutes dont mon âme serait dolente.

Quand l'évêque eut achevé, Mordret fit semblant de pâmer de douleur et se laissa tomber dans les bras d'un chevalier. Mais la reine, qui croyait que la lettre était vraie, se mit à pleurer et à pousser des plaintes si hautes qu'il ne fut personne qui n'en eût pitié. Et lorsque la nou-

velle courut par le palais et la cité, tous, pauvres et riches, commencèrent de mener grand deuil ; durant une semaine, jour et nuit, il n'y eut si pauvre homme qui ne pleurât : car le roi Artus avait toujours été doux et débonnaire, et c'était le prince du monde le plus aimé.

Cependant, les barons tinrent conseil et ils trouvèrent que le mieux était de faire Mordret roi et de lui donner la reine Guenièvre pour femme. Aussi les envoyèrent-ils quérir tous deux ; et sachez que, quand elle entra dans la salle, ils se levèrent devant elle et la reçurent à grand amour ; puis celui qui était le mieux emparlé lui dit :

— Dame, notre sire le roi, qui était si prud'homme, est mort et trépassé du siècle et, comme ce royaume ne peut demeurer sans gouverneur, il nous faut élire un bon chevalier qui soit digne de le tenir et qui vous ait pour femme. Mais nous voulons savoir ce que vous pensez de cela.

La reine protesta qu'elle ne se souciait pas de prendre un baron, et qu'elle quitterait plutôt le pays. A quoi ils répondirent que le royaume ne pouvait demeurer sans un seigneur qui fût capable de le défendre et qu'elle devait à toute force faire leur volonté et épouser Mordret qu'ils avaient choisi. Ah ! quand elle entendit ce nom, elle crut que son cœur allait la quitter ! Mais elle n'osa en faire semblant.

— Beaux seigneurs, dit-elle, accordez-moi quelque répit : dans huit jours, je vous donnerai réponse.

Et elle se retira dans ses chambres.

XXX

Là, elle commença par pleurer, s'égratigner le visage, se tordre les mains et gémir de tout son cœur. Puis elle réfléchit et envoya une de ses pucelles chercher Tarquin : c'était un valet que jadis le roi Claudas avait chargé de l'épier, comme le conte l'a rapporté en temps et lieu ; mais il était devenu son écuyer, puis le roi l'avait armé chevalier, et c'était maintenant l'un des hommes à qui elle se fiait le plus, avec raison. Lorsqu'il fut entré, elle fit sortir la pucelle et ferma elle-même la porte ; puis elle dit :

— Beau doux ami, les barons de ce royaume veulent me marier à Mordret, qui est, je vous le dis en vérité, le fils du

roi Artus, mon seigneur ; et, ne le fût-il pas, j'aimerais mieux d'être brûlée que d'épouser ce traître déloyal ! Aussi veux-je faire garnir la tour de Logres de chevaliers, de sergents, d'arbalétriers et de toutes sortes de vivres et d'armes ; et, si l'on me demande pourquoi, je dirai que c'est pour la fête prochaine. Puis je m'y enfermerai. Que pensez-vous de cela?

— Dame, je vous trouverai la garnison. Toutefois, si vous m'en croyez, vous enverrez un messager en Gaule pour savoir si le roi est mort, car le cœur me dit qu'il ne l'est pas. Et si messire est trépassé, vous manderez à Lancelot qu'il vous vienne secourir : jamais Mordret n'osera l'attendre en bataille rangée.

Ainsi fut fait ; la tour très bien garnie de vivres et d'hommes, tous preux et dévoués, la reine s'y retira ; et quand Mordret vint avec les barons, au jour dit, chercher sa réponse, elle fit lever le pont et lui cria par un créneau :

— Mordret, Mordret, c'est pour votre malheur que vous avez voulu m'avoir pour femme de bon gré ou non. Cette déloyauté vous mènera à la mort !

Aussitôt Mordret courroucé fit assaillir la tour de toutes parts par échelles et engins ; mais ceux du dedans se défendirent si bien qu'il y eut tôt plus de vingt morts dans les fossés, de façon que l'assaut cessa. Et ainsi en fut-il souvent durant deux mois. Mais le conte laisse maintenant ce propos pour dire ce qui advint du combat de Lancelot du Lac et de monseigneur Gauvain.

XXXI

Au matin, Lancelot ne manqua pas de hauts hommes pour l'armer, et, quand il fut prêt, il monta sur un destrier fort et vif, couvert de fer jusqu'aux sabots. Tous les autres se mirent à cheval pour l'accompagner au pré, sous les murs, où devait avoir lieu la bataille ; après quoi ils se retirèrent dans les barbacanes de la cité, car il avait été convenu entre le roi Artus et le roi Lionel que nul n'approcherait, quoi qu'il advînt.

A son tour, messire Gauvain arriva, convoyé par une foule de comtes et de barons ; mais autant la compagnie de Lancelot semblait joyeuse, autant la sienne paraissait

morne. Le roi Artus, tout dolent, le prit par la main et le mena dans le champ ; Bohor de même conduisit Lancelot. Puis les deux rois s'en furent et, après s'être signés, les champions brochèrent des éperons et s'élancèrent de toute la vitesse de leurs destriers.

Le jour était beau et clair, et le soleil luisait sur leurs armes ; mais, quand ils se rencontrèrent, on crut ouïr un coup de tonnerre : leurs lances éclatèrent au ras des poings, sautèrent en morceaux jusques au ciel, et ils se heurtèrent si rudement de leurs corps qu'ils manquèrent de se crever : vous les eussiez vus voler en l'air ! Alors les chevaux, déchargés de leurs seigneurs, s'enfuirent chacun de son côté, sans que personne songeât seulement à les arrêter.

Le premier relevé fut Lancelot, qui mit aussitôt l'épée à la main ; mais il était encore étourdi de sa chute, et il ne savait où il était. Et messire Gauvain, après avoir ramassé son écu qui lui avait sauté du cou, lui assena d'abord, de sa bonne épée Escalibor, un coup sur le chef dont le heaume fut bossué. Mais sachez que le choc remit Lancelot dans son droit sens : il riposta sans s'étonner et les lames claires et tranchantes commencèrent de voler plus vite que le vent, allant, venant, montant, descendant. Ainsi, durant longtemps, l'acier mordit l'acier ; les écus tombèrent par pièces, les heaumes perdirent leurs pierreries qui étaient de grande vertu, les mailles des hauberts sautèrent et souvent les épées touchèrent la chair nue, faisant ruisseler le sang : de sorte qu'à tierce, si les deux champions eussent été d'aussi grande force qu'au début, ils ne fussent pas demeurés longtemps en vie, tant leurs armures étaient dépecées ; mais ils étaient las au point que leurs épées leur tournaient dans la main quand ils se frappaient ; et messire Gauvain, le premier, recula et s'appuya sur les restes de son écu pour reprendre haleine. Lancelot l'imita. Ce que voyant, Lionel dit tout bas à Hector :

— Beau cousin, voici que j'ai peur et doutance pour Lancelot ! Car c'est la première fois que je le vois se reposer durant une bataille.

— Sire, répondit Hector, c'est pour l'amour de monseigneur Gauvain qu'il le fait ; je sais bien qu'il n'en a pas besoin !

Cependant, les deux chevaliers demeuraient immobiles, appuyés sur leurs écus. Et messire Gauvain, certes, avait raison d'attendre de la sorte, car il était ainsi fait qu'à

mesure que l'heure de midi approchait, ses forces augmentaient, pour décroître ensuite peu à peu, jusqu'à ce qu'il revînt à sa vigueur ordinaire. Mais, parce que d'aucuns pourraient tenir cela pour une fable, je dirai comment il avait reçu ce don : ce conte-ci, en effet, ne laisse rien qu'il n'explique, tant il est bien renseigné.

Quand il naquit, le roi Loth d'Orcanie, son père, le fit porter chez un ermite qui menait une vie si sainte, que Notre Sire faisait souvent des miracles par lui. Le prud'homme le baptisa volontiers et l'appela Gauvain.

— Beau sire, dit un des chevaliers qui avaient apporté l'enfançon, faites que le royaume d'Orcanie se loue de vous et que cet enfant, lorsqu'il sera en âge de porter les armes, y soit plus habile que nul autre.

— Sire, ce n'est pas de moi que viennent de telles grâces, mais de Notre-Seigneur. Je prierai Dieu pour lui. Demeurez céans jusqu'à demain matin.

Et le lendemain, sitôt qu'il eut chanté sa messe, le prud'homme vint dire au chevalier :

— Sachez, beau sire, que cet enfant sera plus preux que tous ses compagnons, et qu'à midi, qui est l'heure même où il a reçu le saint baptême, sa vigueur et vertu se trouveront si grandes que, pour peine et travail qu'il ait soufferts depuis le matin, il se sentira aussi frais, aussi léger que s'il n'avait rien fait.

C'est pourquoi, quand messire Gauvain combattait quelque chevalier de grande prouesse, il le pressait et harcelait autant qu'il pouvait jusqu'à midi : à ce moment, il devenait lui-même plus puissant et dispos qu'il n'était au début de la bataille et n'avait pas de peine à outrer son ennemi.

Or, il parut assez qu'il avait ce don le jour qu'il combattit le fils du roi Ban de Benoïc, car à midi il lui courut sus tout soudain et se mit à frapper sur son écu, son haubert et son heaume comme sur une enclume, tant qu'il le blessa en plus de dix endroits. Lancelot se couvrait de son mieux, mais il souffrait beaucoup, et le roi Hector ne put s'empêcher de dire à haute voix :

— Dieu ! qu'est-ce que je vois ! Prouesse, qu'êtes-vous devenue? Ha ! beau sire, êtes-vous enchanté, pour avoir le dessous contre un seul chevalier?

Ainsi en fut-il jusqu'à l'heure de sixte. Mais, à ce moment,

Lancelot qui avait repris son haleine courut sus à son tour à monseigneur Gauvain et commença de le frapper à si grands coups, qu'il le fit tôt chanceler et lui reprit beaucoup de terrain. Ainsi l'autre se vit en grand péril de mort : telle était sa détresse que le sang lui coulait de la bouche et du nez.

A vêpre, les deux chevaliers étaient navrés en tant de lieux, que la plupart à leur place fussent déjà morts. Lancelot frappait encore, mais c'est à peine s'il restait à monseigneur Gauvain, pour durs qu'il eût les os et solides les nerfs, la force de soulever son écu. Voyant cela, le fils du roi Ban recula de quelques pas.

— Sire, dit-il, il serait bien juste que vous me tinssiez quitte, car celui qui appelle de trahison, s'il n'a vaincu avant vêpre, il a perdu sa querelle. Ayez pitié de vous-même !

— Soyez assuré, répondit messire Gauvain, que l'un de nous doit mourir en ce champ.

Ce disant, il saisit Lancelot à bras le corps, mais celui-ci, qui savait très bien lutter, lui fit un tour de genou et l'abattit rudement sur le ventre ; puis il alla devant le roi.

— Sire, je vous prie de mander à monseigneur Gauvain qu'il cesse cette bataille, car, si nous continuons, il lui arrivera malheur.

— Lancelot, répondit le roi ému de cette débonnaireté, Gauvain fera comme il voudra ; mais vous pouvez bien laisser le combat, car l'heure de vêpre est passée.

— Sire, si je ne craignais que vous me le reprochassiez, je quitterais ce champ.

— Vous ne sauriez rien faire dont je vous susse aussi bon gré.

— Je m'en vais donc avec votre congé.

— Soyez recommandé à Dieu comme le meilleur des chevaliers et le plus courtois.

Là-dessus, Lancelot sortit du champ et revint vers les siens.

— Que faites-vous, beau sire? lui cria Hector quand il approcha. Laisserez-vous échapper votre ennemi mortel qui vous appela de trahison? Il vous eût bien fait mourir, s'il l'avait pu ! Retournez, beau sire, et coupez-lui le cou : ainsi notre guerre sera finie.

— Dieu m'aide ! j'aimerais mieux d'avoir reçu un coup de lance par la poitrine que d'occire un si prud'homme !

— Tant pis ! dit le roi Lionel. Je crois que vous vous repentirez de votre débonnaireté.

XXXII

Quand Lancelot fut revenu au palais de Gannes, les médecins regardèrent ses plaies et s'émerveillèrent qu'il ne fût pas mort. Cependant ceux de l'armée couraient relever monseigneur Gauvain qui ne pouvait plus se soutenir et ils le ramenaient dans la tente du roi, qui lui dit en pleurant de pitié :

— Beau neveu, votre folie vous a tué, et c'est grand dommage, car il ne sortira jamais de notre lignage un aussi bon chevalier que vous.

Messire Gauvain était si mal en point qu'il ne put répondre mot, et, à le voir, chacun se prit à pleurer et admirer qu'il eût fait, navré de la sorte, une si belle défense contre le meilleur chevalier du monde et qui était dans toute la vigueur de l'âge : car Lancelot n'avait guère plus de cinquante ans en ce temps-là, tandis que messire Gauvain en avait près de soixante-dix.

Toute la nuit, le blessé se plaignit ; on craignait qu'il n'allât pas jusqu'au lendemain. Les mires disaient que les plaies qu'il avait sur le corps étaient si horribles qu'ils en étaient tout troublés, qu'ils les soigneraient bien toutefois en y mettant ce qui serait bon pour cela, mais qu'ils craignaient de ne pouvoir guérir la blessure profonde qu'il avait à la tête. En sorte qu'à les entendre, les larmes du roi et de tous ceux qui étaient là coulaient à grosses gouttes jusqu'à terre.

Au matin, un valet entra dans le pavillon : c'était le messager de la reine Guenièvre. Après avoir salué le roi et les prud'hommes, il conta tout ce qui était advenu dans la Grande-Bretagne : comment Mordret s'était fait couronner roi par ruse et avait reçu les hommages de tous, et comme il tenait la reine assiégée dans la tour de Logres.

— Ha ! Mordret, dit alors le roi, jamais nul père ne traita son fils comme je ferai, car je t'occirai de mes propres mains !

Plusieurs hauts hommes entendirent ces paroles : ainsi connurent-ils que Mordret était le fils du roi Artus. Cepen-

dant le roi faisait crier par toute l'armée qu'on se préparât à partir dès le lendemain, et aussitôt l'on commença de détendre et démonter les tentes et pavillons. Puis il fit accommoder une très bonne litière pour monseigneur Gauvain, car il ne voulait l'abandonner en aucune manière, disant que, si son neveu mourait, il souhaitait d'être auprès de lui, et que, s'il vivait, il en serait d'autant plus heureux et joyeux. Et, dès que le jour devint clair, l'armée se mit en marche.

Elle chevaucha tant qu'elle parvint au bord de la mer. Le roi fit coucher monseigneur Gauvain dans sa propre nef ; puis les barons embarquèrent, avec leurs chevaux et leurs hommes, et, comme le vent était bon, fort et portait bien, les mariniers mirent à la voile.

Peu après messire Gauvain, qui était tout faible, ouvrit les yeux et murmura :

— Dieu ! où suis-je?

— Sire, nous sommes sur la mer, répondit un chevalier ; nous regagnons le royaume de Logres.

— Béni soit Notre Sire, puisqu'il lui plaît que je meure en Bretagne la bleue !

— Ha ! sire, pensez-vous donc si tôt mourir?

— Oui ; sachez que je ne vivrai pas deux jours. Et je suis moins dolent de ma mort que d'expirer sans revoir Lancelot : si j'avais pu lui crier merci de m'être si vilainement conduit envers lui, il m'est avis que mon âme eût été plus aise après mon trépas.

— Beau neveu, dit le roi qui était survenu, votre folie m'a fait grand dommage, car elle vous enlève à moi, vous que j'aimais sur tous les hommes, et en même temps Lancelot. Ha ! jamais Mordret n'eût été si hardi que de commettre une telle félonie si le meilleur chevalier du monde fût resté auprès de moi !

— Quoi ! mon frère Mordret a-t-il donc été déloyal envers vous?

Le roi conta ce qui était advenu. Dont messire Gauvain fut plus ébahi et plus dolent qu'on ne saurait dire.

— Hélas ! j'ai donc trop vécu ! murmura-t-il. Si je pouvais encore combattre, je serais le plus mortel ennemi de mon frère, mais personne ne me verra plus jamais porter les armes.

A ces mots, il pâma et le roi commença de mener si grand deuil que nul homme n'aurait pu le voir sans avoir pitié

de lui. Toutefois messire Gauvain reprit ses sens et, faisant signe au roi de s'approcher, il lui murmura tout bas :

— Bel oncle, je me meurs. Je vous prie en nom Dieu de ne pas vous battre de votre corps contre Mordret, car, si vous êtes tué par la main d'un homme, ce sera la sienne. Saluez de par moi madame la reine et vos beaux chevaliers, dont aucun ne reverra Lancelot. Que Dieu le garde : avec lui le pilier de la chevalerie s'écroulerait ! Mandez-lui que je le salue et que je le prie de venir voir ma tombe quand je serai trépassé, car il n'a point le cœur si dur qu'il ne prenne pitié de moi. Sire, je vous requiers de me faire enterrer en l'église Saint-Étienne de Camaaloth, auprès de mes frères et dans le même tombeau que Gaheriet ; et vous ferez écrire sur la lame :

Ci-gisent Gaheriet et Gauvain que Lancelot du Lac occit par leur faute.

Car je veux être blâmé de ma mort comme je l'ai mérité. Ha ! Jésus-Christ, Père, ne me juge pas selon mes méfaits !

Telles furent les dernières paroles de monseigneur Gauvain ; jamais plus il ne souffla mot par la suite. Ayant reçu le *Corpus Domini*, il trépassa du siècle les mains croisées sur la poitrine.

Le roi, de douleur, pâma plusieurs fois sur son corps coup sur coup, puis il commença d'arracher ses cheveux et sa barbe qui étaient blancs comme neige neigée, criant :

— Ha ! roi chétif et malheureux ! Ha ! Artus, tu peux bien dire que te voilà aussi dépouillé d'amis charnels que l'arbre l'est de ses feuilles quand la gelée est venue ! Ha ! Fortune, chose contraire et diverse, tu fus jadis ma mère et maintenant te voilà ma marâtre ; toi qui m'avais placé au haut de ta roue, comme en peu d'heures tu la fais tourner et me mets au plus bas ! Ha ! mort cruelle et félone, tu n'aurais pas dû assaillir mon neveu ; si je savais que tu eusses quelque champion, je t'appellerais de trahison !

Ce disant, il se frappait la poitrine et s'égratignait le visage de façon que son sang coulait à flots, et tant que les barons, craignant de le voir mourir, le portèrent dans sa chambre afin qu'il ne vît plus le corps. Cependant, il n'était personne sur les nefs qui ne pleurât et lamentât comme si messire Gauvain eût été son cousin germain, car il était

le chevalier le plus aimé de toutes gens. En vérité, si grande était la plainte dans les nefs, qu'on eût cru que Notre Sire faisait tonner sa foudre sur la mer. Mais le conte laisse à présent ce propos et retourne à parler de la reine Guenièvre et de Mordret.

XXXIII

Certes, les assiégés n'eussent point résisté longtemps, tant à cause des perrières et des mangonneaux qui battaient la tour que des assauts de Mordret et de ses gens, s'ils n'eussent point été si preux et vaillants. Cependant Mordret mandait à lui les hauts hommes d'Écosse, d'Irlande, de Galles et de beaucoup de pays étrangers qui tenaient leurs terres de la couronne de Logres ; et, d'abord qu'il les voyait, il leur faisait de si riches dons et de si grands honneurs qu'ils en restaient tout ébahis : grâce à quoi il se les attachait très bien et ils disaient qu'ils ne l'abandonneraient pour rien au monde et le défendraient contre tous, voire contre le roi Artus en personne, s'il revenait au monde. C'est ainsi que Mordret dépensait les trésors que le roi lui avait donnés à garder.

Un jour qu'il revenait d'assaillir la tour, on lui vint dire que le roi Artus s'était embarqué pour reconquérir le royaume de Logres, et il en fut tout éperdu, car il craignait que sa déloyauté ne lui nuisît s'il y avait une bataille. Il requit ceux à qui il se fiait davantage de le conseiller.

— Sire, lui dirent-ils, nous n'avons d'autre avis à vous donner que celui de rassembler vos forces et de marcher contre Artus en lui mandant de vider cette terre dont les prud'hommes vous ont saisi. Ses gens sont las et blessés ; ils ne sauront durer contre les vôtres qui sont beaucoup plus nombreux et très dispos, car il y a longtemps qu'ils n'ont porté les armes.

De ces mots, Mordret eut grand réconfort. Il manda tous ses barons et ses hauts hommes, et, quand ils furent à Londres, il leur promit de les récompenser selon son pouvoir si Dieu lui donnait l'honneur de la bataille : de manière que tous résolurent de se mettre en marche le lendemain pour aller au-devant du roi Artus. Mais le conte parle à présent de la reine Guenièvre et de ceux de la tour.

XXXIV

Au matin, ils s'étonnèrent de voir le siège levé ; mais ils connurent vite les nouvelles. Et la reine, quand elle les apprit, fut ensemble joyeuse et dolente, joyeuse de se voir délivrée, dolente parce qu'elle craignait pour sa vie. « Si Mordret est vainqueur, songeait-elle, il reviendra et me tuera ; mais si messire a le dessus, jamais il ne pourra croire que Mordret ne m'a pas possédée charnellement, et il m'occira sitôt qu'il me verra. Je prierai néanmoins Notre-Seigneur de lui donner la victoire et l'honneur de cette bataille, et de faire qu'il m'épargne s'il est courroucé contre moi. » Elle passa la nuit à prier de tout son cœur, et le Sauveur l'écouta.

Le lendemain, dès que l'aube eut crevé et que le jour fut né, elle partit de la tour avec ses deux pucelles les plus dévouées et deux écuyers très sûrs qui menaient chacun un sommier chargé d'or et d'argent. Et elle chevaucha tant en leur compagnie, qu'elle atteignit une abbaye de nonnains que ses ancêtres avaient fondée. On lui fit là l'accueil qu'on devait à une si haute dame qu'elle était ; mais, après avoir fait décharger ses sommiers, elle manda ses pucelles et leur dit :

— Demoiselles, vous partirez si vous voulez ; si vous voulez, vous resterez. Quant à moi, je demeure, car je me veux rendre à Dieu comme les nonnains qui sont céans. Ainsi fit ma mère, qu'on tint pour bonne dame et qui usa dans cette abbaye la fin de sa vie.

Les deux pucelles dirent en pleurant qu'elles ne voulaient point la quitter, et, ensemble, elles furent trouver l'abbesse à qui la reine demanda l'habit pour elles trois.

— Ha ! dame, répondit l'abbesse, si messire le roi était trépassé du siècle, nous vous recevrions bien volontiers et vous ferions dame de nous toutes ! Mais il est en vie, et nous n'osons vous garder, car sans faute il nous tuerait et détruirait. D'ailleurs vous ne pourriez sans doute souffrir notre ordre, vous qui avez eu toutes les aises du monde : il est de trop grande peine.

Mais la reine la tira à part et lui remontra que, si l'on refusait de la recevoir et qu'il lui arrivât malheur hors de

l'abbaye, le roi ne manquerait pas de s'en prendre aux nonnes ; puis elle lui avoua l'angoisse et la peur qu'elle avait et pourquoi elle désirait se rendre à Dieu ; tant qu'à la fin l'abbesse consentit à la garder, disant qu'elle lui donnerait l'habit si le roi était tué par Mordret. Mais le conte laisse ce propos maintenant, voulant deviser du roi Artus qui vogue sur la mer avec son armée.

XXXV

Ils eurent si bon vent, qu'ils parvinrent en peu de temps devant le château de Douvres, où le roi manda à ceux de la ville de lui ouvrir la porte. Ils répondirent d'abord qu'ils le croyaient mort, mais quand ils le virent, ils le reconnurent très bien et l'accueillirent comme leur seigneur lige.

Alors le roi fit ensevelir monseigneur Gauvain dans des draps de soie tout ouvrés d'or et de pierreries, puis mettre dans un cercueil très riche ; après quoi il commanda à dix de ses chevaliers de mener le corps à Saint-Étienne de Camaaloth et de le placer dans la tombe de Gaheriet. Et ainsi s'en fut le bon chevalier, convoyé par le roi et une multitude de seigneurs, de bourgeois et de menu peuple, qui tous pleuraient et criaient :

— Prud'homme, chevalier sûr, courtois, débonnaire, maudite soit la mort qui nous prive de vous ! Que ferons-nous maintenant que nous avons perdu celui qui était notre écu?

Ainsi allèrent-ils jusqu'à trois lieues de la ville ; puis le roi s'en revint avec ses hommes, tandis que les dix chevaliers continuaient leur chemin.

Ils chevauchèrent tout le jour, et le soir leur aventure les mena dans un château qui avait nom Beloc. Comme ils entraient avec le cercueil dans la salle du palais, la dame du château leur demanda quel était ce corps, et, quand elle le sut, elle courut se jeter sur la bière, criant :

— Ha ! messire Gauvain, quel dommage fait votre mort à toutes les dames et demoiselles que vous aidiez et protégiez mieux que tout autre ! Et moi j'ai perdu le chevalier du siècle que j'aimais davantage, le seul que j'aie jamais aimé !

A ces mots, le sire de Beloc, son mari, fut si irrité qu'il

courut prendre une épée et, revenant à sa femme, il la frappa de telle sorte qu'il lui trancha l'épaule et fit entrer la lame d'un demi-pied pour le moins dans le cercueil.

— Messire Gauvain, mon doux ami, me voilà morte pour vous ! dit-elle avant d'expirer. En nom Dieu, mettez mon corps en terre auprès du sien !

Cependant, les chevaliers qui convoyaient la bière, avaient désarmé le brutal et l'un d'eux lui criait en colère :

— C'est grande honte que vous nous faites, sire chevalier, d'occire devant nous cette dame ! Dieu m'aide ! vous vous en souviendrez !

Ce disant, il haussa l'épée et abattit mort le seigneur du château. Et le lendemain, il repartit avec ses compagnons, emportant le corps de la dame avec celui de monseigneur Gauvain. Et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent enfin à Camaaloth, où les deux morts furent enterrés comme ils l'avaient souhaité. Mais le conte à présent retourne au roi Artus.

XXXVI

Le soir, à Douvres, comme il dormait dans son lit, il crut voir son neveu Gauvain venir à lui, plus beau qu'il ne l'avait jamais connu et suivi d'une foule de pauvres gens qui tous criaient :

— Roi Artus, nous avons conquis l'entrée de la maison de Dieu pour ton neveu, à cause du bien qu'il nous a fait de son vivant ! Agis comme lui et tu feras que sage !

Cependant messire Gauvain approchait du roi et lui disait, après l'avoir accolé :

— Sire, gardez-vous de combattre Mordret de votre corps, car vous seriez par lui blessé à mort !

— Dussé-je en périr, beau neveu, je le combattrai, répondait le roi ; je serais mécréant si je ne défendais ma terre contre un traître ! Par l'âme de mon père Uter Pendragon, je jure que je ne reculerai pas !

A ces mots, messire Gauvain s'éloignait en faisant le plus grand deuil du monde.

Et, peu après, le roi sommeillant toujours crut voir une très belle dame qui le prenait par les flancs et l'asseyait sur un siège au sommet d'une roue immense.

— Artus, lui disait la dame, sache que tu es présentement sur la roue de Fortune. Que vois-tu?

— Dame, il me semble que je découvre le monde entier.

— Tu le vois. Et tu as été l'un des plus puissants de ce monde. Mais il n'est nul, pour haut placé qu'il soit, qui ne doive un jour tomber.

Là-dessus, la belle dame faisait tourner sa roue et choir le roi si traîtreusement qu'il lui semblait être tout brisé.

Au matin, quand il se fut éveillé, il fit le signe de la croix sur son visage et s'écria :

— Beau Père Jésus-Christ qui avez permis que j'eusse tant d'honneurs en ce siècle, ne souffrez pas, doux Sire, que je perde cette bataille, mais donnez-moi la victoire sur mes parjures et déloyaux ennemis !

Puis il alla ouïr la messe et se confesser à un archevêque de tous ses péchés. Après quoi, il se mit en marche avec ses gens.

Deux jours plus tard, il parvint dans la plaine de Salisbury ; c'était la plus belle place et la plus grande qu'on pût trouver pour une bataille et il voulait attendre là Mordret. Après souper, tandis que ses hommes dressaient les tentes, il fut se promener dans la prairie et, en passant près d'un grand et dur rocher, il vit que des lettres, qui semblaient vieilles, y étaient gravées ; et elles disaient :

En cette plaine aura lieu la mortelle bataille qui laissera le royaume de Logres orphelin.

C'était Merlin qui jadis avait écrit ces lettres, et, quand le roi les eut lues, il baissa la tête, car il connut bien qu'elles prédisaient ouvertement sa mort ; pourtant il se jura qu'il ne retournerait pas en arrière.

XXXVII

Or, dit le conte, les Saines, qui haïssaient mortellement le roi Artus étaient venus aider à Mordret ; et il avait aussi avec lui une foule de chevaliers d'Écosse, d'Irlande et de Galles : de façon que son armée était deux fois plus nombreuse que celle du roi.

Lorsque ses gens débuchèrent dans la plaine de Salis-

bury, ils y trouvèrent leurs ennemis qui les attendaient, rangés en dix échelles dont les pennons flottaient au vent. Aussitôt vous eussiez vu toutes les lances s'abaisser ensemble et les deux avant-gardes s'élancer l'une contre l'autre, et maints prud'hommes mourir, qui ne l'avaient pas mérité, car en peu d'instants la terre fut couverte de chevaliers tués, blessés ou abattus, et beaucoup de bons chevaux galopèrent en liberté. Ah ! la dure rencontre ! Et quand ils eurent rompu leurs lances, ils firent briller leurs épées, et ils commencèrent de se couper épaules, jambes et bras, et de baigner leurs lames dans les cervelles, à travers les heaumes. Et ce fut le début de la grande bataille où le royaume de Logres fut détruit, car il n'y restait plus autant de prud'hommes qu'il s'y en était trouvé jadis, et presque tous ceux qui demeuraient périrent ce jour-là.

En tête des Saines galopait Arcaut, leur roi, qui voulait avoir la première joute. Sagremor le desréé vola contre lui de toute la vitesse qu'il put tirer de son destrier et le heurta si rudement qu'il lui troua l'écu et le haubert et lui mit son fer aigu dans la poitrine, si bien qu'Arcaut tomba mort. Ce que voyant, les chevaliers du roi Artus se jetèrent sur les Saines d'un tel cœur qu'ils les déconfirent en peu de temps.

Mais ceux d'Irlande ne purent souffrir de voir leurs compagnons si vilainement traités : ils brochèrent leurs chevaux et fondirent comme une tempête sur les gens de Sagremor. Leur roi s'adressa au desréé et le blessa au côté ; mais, au moment que le roi le croisait, Sagremor d'un seul coup lui fit voler la tête avec le heaume. Néanmoins ceux d'Irlande étaient tout frais et dispos, comme ceux qui n'ont pas encore donné, en sorte qu'ils tuèrent une grande partie des Bretons, et dans la mêlée Sagremor fut occis de deux coups de lance par le corps.

Dodinel le sauvage vit cela : ah ! grand fut son deuil !

— Francs chevaliers, crie-t-il aux siens, ores paraîtra qui preux sera !

Et il s'élance droit comme carreau d'arbalète, suivi de ses gens, écrasant les blessés et les morts, et la terre commence de rougir de sang. Il fendait la presse, tranchant à droite et à gauche si rapidement que trois hommes n'auraient pu mieux faire, lorsqu'il aperçut le corps de Sagremor qu'emportaient des chevaliers ; aussitôt il fond sur eux et

les éparpille à grands coups ; et, ce faisant, il pleurait de douleur, disant :

— Hélas ! je les tue, mais Sagremor ne retrouve pas la vie pour autant !

Et, tandis qu'il gémissait ainsi, un chevalier irois, qu'il n'avait pas vu, lui vint par le travers, la lance basse, et le frappa si durement que le fer parut de l'autre côté et qu'il ne fut pas besoin de médecin : Dodinel tomba mort sur le corps de son compagnon très ancien.

Alors ses hommes, qui donnaient la chasse à ceux d'Irlande, abandonnèrent la poursuite et, l'un après l'autre, ils vinrent s'assembler autour de leur seigneur trépassé, tout pleurants et gémissants : de façon que leurs ennemis se remirent et, revenant à eux, les tuèrent pour la plupart. Et sans doute les auraient-ils tous occis, si le vieux roi Carados Biébras, qui conduisait la troisième échelle, n'était accouru à la rescousse avec toute sa gent.

Tel fut le choc que ceux d'Irlande ne le purent soutenir : ils tournèrent bride à nouveau, et souvent vous eussiez vu l'un d'eux, atteint, verser et choir. Mais les barons d'Écosse brochèrent des éperons pour les secourir, et leur sire s'adressa au vieux roi, qu'il reconnaissait à ses armes pour un haut homme. Or, sachez que le roi Carados avait plus de quatre-vingt-dix ans ; mais personne ne le tint jamais pour couard et ses coups d'épée faisaient plier les reins : il ne refusa pas Héliade ; tous deux se heurtèrent si rudement de leurs lances aux fers tranchants, qu'ils tombèrent navrés à mort ; et ainsi ni l'un ni l'autre n'eut l'occasion de railler son ennemi. Des deux parts, leurs gens s'empressèrent à leur secours, mais ceux de Carados firent tant qu'ils restèrent maîtres du terrain.

— Beaux seigneurs, leur dit le vieux roi lorsqu'ils l'eurent relevé, je suis mort : pensez seulement à me venger, et ne faites pas semblant de me plaindre et regretter, car les nôtres en pourraient être déconfortés et les ennemis enhardis. Couchez-moi sur mon écu et portez-moi sur ce tertre ; je mourrai plus à l'aise en regardant la bataille.

Ainsi firent-ils en pleurant ; puis ils prirent congé de lui et retournèrent au combat où ils se mirent à frapper comme charpentiers sur poutres et tuèrent tous les Écossais.

Mais, voyant cela, les Gallois laissèrent courre, puis ceux de Northumberland, puis, l'une après l'autre, toutes les

échelles de Mordret, criant leurs enseignes en divers langages ; et le roi Artus lança tour à tour les siennes à la rescousse. Or, des deux parts, les prud'hommes appuyaient tant leurs coups qu'à chaque rencontre plus de la moitié étaient occis ; puis ceux qui demeuraient en selle dégainaient leurs épées et s'entre-tuaient, foulant aux pieds de leurs chevaux les blessés comme les morts : certes, il n'y avait pas dans tout le reste du monde autant de bons chevaliers qu'on en vit là gisants comme brebis après la venue du loup ! Et le froissis des lances, le heurt des écus, le tintement des heaumes, le cliquetis des hauberts, le choc des épées, les cris, les plaintes, tel était le bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonnant. Ah ! bien des dames perdirent leurs barons, ce jour-là ! La poussière montait jusques au ciel : le soleil en était obscurci. Chacun se hâtait de venger la mort de son compagnon ; ils se haïssaient si fort qu'il n'en était pas un qui ne souhaitât d'arracher à son ennemi le cœur sous la mamelle. Non, depuis que la chrétienté était venue au royaume de Logres, jamais il n'y avait eu une si mortelle bataille, comme la vraie histoire le témoigne !

A tierce, il ne restait plus guère de vivants et la plaine était couverte de corps. Toutes les échelles étaient détruites, hors celle du roi Artus et celle de Mordret qui n'avaient pas encore donné. Le roi fit monter un garçon sur un arbre, et quand il sut que la compagnie de Mordret était deux fois plus nombreuse que la sienne :

— Ha ! beau neveu, Gauvain, s'écria-t-il, plût à Dieu qu'à cette heure vous fussiez à mon côté, avec Lancelot !

Il vint aux compagnons de la Table ronde dont il restait bien une vingtaine, et les pria de ne pas se séparer, mais de combattre ensemble et de garantir l'honneur du royaume du mieux qu'ils pourraient.

— Sire, répondirent-ils, il n'y a personne parmi nous qui ne vous aide jusqu'à la mort.

Alors le roi fit lever son étendard par Keu le sénéchal ; puis, voyant que Mordret approchait à grand bruit de ses cors, tambours et buccines, il fit le signe de la croix, prit son écu et sa lance, et commanda d'avancer.

XXXVIII

Les deux échelles s'entre-choquèrent à si grand fracas que vous eussiez cru ouïr toute la terre crouler. Et le roi s'adressa à Mordret, son fils, dès qu'il le vit. L'autre ne le refusa pas : même, il frappa le premier et perça l'écu. Heureusement le haubert était bon et le roi si solide qu'il ne fut pas ébranlé ; au contraire, il heurta le traître d'une telle force qu'il culbuta ensemble l'homme et le cheval. Mais ses gens ne purent empêcher que Mordret ne fût remonté par les siens.

Les lances brisées, les épées brillèrent, et bientôt vous eussiez vu les chevaliers verser comme épis mûrs, si bien que, des dix mille hommes qui, tant d'une part que de l'autre, s'étaient rencontrés à midi dans la plaine, il n'en restait pas plus de quarante vers l'heure de none. Tous les compagnons de la Table ronde étaient occis, hormis le roi Artus, Lucan le bouteiller, Keu le sénéchal, Giflet fils de Do et le roi Ydier, et tous ceux-là avaient quelque plaie grande ou petite ; le roi Ydier surtout était blessé au point qu'il pouvait à peine se tenir en selle. Mais chacun aimait mieux de mourir que de laisser à l'autre la victoire, et une fois encore, des deux parts, les prud'hommes rendirent la main et brochèrent des éperons.

Lucan, quoiqu'il fût durement navré et très affaibli, s'adressa à Mordret ; mais l'autre jeta son écu à la rencontre et lui fit voler la tête à plus d'une longueur de lance ; certes, ce fut grand dommage ! Et dans le même temps un chevalier de Northumberland prenait le roi Artus à la traverse et le frappait à découvert au côté gauche ; il l'eût grièvement navré, mais Notre Sire voulut qu'aucune maille du haubert ne rompît et le roi roula à terre sans mal. Tandis que ses hommes le remontaient, le roi Ydier, malgré ses plaies, s'élança à la poursuite du chevalier et lui fendit d'un entre-deux le visage jusqu'aux oreilles. Mais Mordret irrité courut sus au roi Ydier et, haussant son épée à deux mains, il lui fit boire l'acier par la cervelle.

— Ha ! glorieux Dieu, dit le roi voyant cela, pourquoi souffres-tu que l'un des plus prud'hommes du monde soit occis par le plus traître?

Il prit une lance grosse et roide, et à nouveau, de toute

la vitesse de son cheval, il s'adressa à Mordret. Or, sachez que, cette fois, il perça d'outre en outre le déloyal : tout le fer de sa lance et un bon pied du bois sortit par l'échine. Mais l'autre, dans le même temps, lui mettait son froid acier dans le côté, en sorte qu'ils tombèrent tous deux, navrés à mort. Et quelques minutes après, Mordret expira.

XXXIX

Quand les hommes du roi Artus le virent choir et son sang jaillir, ils le crurent tué et ils sentirent alors la plus grande douleur qu'un cœur mortel puisse éprouver. De nouveau, ils se ruèrent sur les gens de Mordret et la mêlée cruelle et félonne dura jusqu'à temps qu'il ne restât plus, outre le roi Artus, que deux hommes vivants dans la plaine : Keu le sénéchal et Giflet le fils Do.

Ils revinrent à l'endroit où ils avaient vu tomber leur seigneur. Et ils le trouvèrent assis sur son séant !

— Sire, dirent-ils tout ébahis, comment vous sentez-vous?

— Las ! je ne veux pas mourir au milieu de mes ennemis ! Allons vers la mer prochaine.

Ils le hissèrent sur un cheval, et, le soutenant du mieux possible, ils parvinrent sur l'heure de vêpre à une chapelle qui avait nom la chapelle de Verre. Là, le roi se prosterna devant l'autel où il récita les oraisons qu'il savait ; et sachez que toute la nuit, de la sorte, il pria Notre-Seigneur d'avoir pitié de ses hommes qui avaient été tués.

Au matin, Keu le sénéchal et Giflet entrèrent, désarmés, et voyant son seigneur étendu sans mouvement, les bras en croix, Keu le crut trépassé du siècle. Ausstôt il se jeta à genoux, criant :

— Ha ! roi Artus, c'est grand dommage que tu sois mort !

Mais, à ces mots, le roi se souleva et embrassa son sénéchal ; et non point par courroux, mais par angoisse et amour, il le serra si fort sur sa poitrine qu'il le froissa tout et lui creva le cœur : ainsi l'âme de Keu lui partit du corps ; quand le roi le laissa, il tomba mort.

— Sire, s'écria Giflet, vous avez mal fait !

Alors, le roi regarda alentour de lui et, lorsqu'il vit son sénéchal gisant, il se mit à pleurer.

— Hélas ! soupira-t-il, la Fortune, qui m'avait été bonne mère et amie jusqu'ici, veut que je passe dans la douleur les dernières heures de ma vie ! Giflet, sellez les chevaux, et partons d'ici.

A midi enfin, ils atteignirent le rivage de la mer. Et là le roi Artus descendit, puis il déceignit son épée, la tira du fourreau et, après l'avoir longtemps regardée, il dit tristement :

— Marmiadoise, bonne épée, la meilleure qui ait jamais été, hormise celle aux étranges renges, tu vas perdre ton maître et droit seigneur ! Seul, Lancelot serait digne de te porter. Ha ! plût à Jésus-Christ, qu'il pût t'avoir : mon âme en serait plus aise !... Giflet, ajouta le roi, derrière cette colline vous trouverez un lac : allez-y jeter mon épée.

— Sire, je ferai votre commandement. Mais il vaudrait mieux, si tel était votre plaisir, que vous m'en fissiez don.

— Non, répondit le roi.

Giflet prit l'épée ; mais, quand il fut au bord du lac, il tira la lame pour la regarder, et, à la voir si claire et si belle, il pensa que ce serait trop grand dommage que de la perdre. « Mieux vaut que je jette la mienne et garde celle-ci, » se dit-il ; et posant Marmiadoise sur l'herbe, il lança sa propre épée dans l'eau ; puis il revint auprès du roi.

— Sire, j'ai fait ce que vous m'aviez commandé.

— Et qu'as-tu vu?

— Rien que de bon.

— Giflet, tu me peines et chagrines sans raison. Retourne au lac et jettes-y mon épée.

Giflet revint sur ses pas, pensant qu'il noierait le fourreau, mais non la lame. Et ainsi fit-il ; mais, quand il fut à nouveau devant son seigneur :

— Qu'as-tu vu? lui demanda le roi.

— Sire, rien que de naturel.

— C'est donc que tu ne l'as pas encore jetée. Va-t'en, et fais ce que je t'ai commandé : c'est péché que de me tourmenter de la sorte !

Alors le fils Do, tout honteux, s'en fut au bord du lac pour la troisième fois et, quand il tint la bonne lame dans sa main, les larmes lui montèrent aux yeux ; pourtant il la jeta aussi loin qu'il put. Et, au moment qu'elle allait toucher l'eau, il vit surgir une main qui la saisit par le pommeau et

qui la brandit par trois fois, puis tout disparut sous l'onde. Longtemps il attendit, mais il n'aperçut plus rien que l'eau frissonnante.

— C'est bien, dit le roi quand il connut ce qui s'était passé. Maintenant, beau doux ami, il vous faut partir et me laisser. Et sachez que jamais plus vous ne me verrez.

A ces mots, Giflet se mit à pleurer.

— Ah ! sire, comment serait-il possible que je vous abandonnasse de la sorte et ne vous visse plus? Mon cœur ne le pourrait souffrir ! Il me faut vivre ou mourir avec vous.

— Je vous en prie, dit le roi, de par l'amour qui a toujours été entre nous !

Les larmes aux yeux, Giflet le fils Do s'en fut sur son destrier. Or, lorsqu'il fut à un quart de lieue, il commença de pleuvoir si merveilleusement qu'il dut s'abriter sous un arbre. Mais, l'orage passé, regardant vers la mer, il vit approcher une belle nef, toute pleine de dames avenantes, qui aborda non loin du lieu où il avait laissé le roi, son seigneur ; et, dès que l'une d'elles, qui était Morgane la fée, eut appelé, le roi Artus se leva ; puis, tout armé, suivi de son cheval, il monta dans la nef qui tendit ses voiles au vent et s'enfuit comme un oiseau. Elle s'en fut droit à l'île d'Avalon où l'on conte que le roi Artus vit toujours, couché sur un lit d'or. Ainsi s'accomplit la parole de Merlin, le prophète, aux Anglais, qui avait dit que sa fin serait douteuse.

Alors Giflet débrida son destrier afin que l'animal pût paître à sa guise, et, durant deux jours et deux nuits, il pleura sans boire ni manger. Puis, le troisième jour, au matin, sitôt que les oiseaux chantèrent, il retourna à la chapelle de Verre. Et, d'abord qu'il y entra, il aperçut une riche tombe devant l'autel, dessus laquelle étaient des lettres qui disaient :

Ci-gît Keu le sénéchal que le roi Artus étreignit à mort contre sa poitrine.

D'abord qu'il lut cela, Giflet tomba pâmé ; puis il alla trouver les moines qui desservaient la chapelle, disant qu'il ne voulait plus demeurer dans le siècle puisque le roi n'y était plus, et les requit de le vêtir des draps de religion. Mais il ne les garda guère, car il ne vécut pas plus de dix-sept jours après la mort de son seigneur. Et le conte laisse

ici ce propos pour deviser de monseigneur Lancelot du Lac, du roi Hector des Mares et du roi Lionel qui étaient restés dans la Petite-Bretagne et dont il n'a dit mot depuis très longtemps.

XL

Sitôt qu'ils apprirent la mort du roi et ce qui était advenu au royaume de Logres, ils se hâtèrent de mander leurs hommes et se mirent en chemin pour gagner la mer et passer en Grande-Bretagne. Mais, le jour même qu'il débarqua, Lancelot apprit que la reine était morte et trépassée depuis trois jours dans son abbaye. Ah ! sachez, seigneurs, que jamais si haute dame ne fit une plus belle fin, ni ne cria plus doucement et tendrement merci à Jésus-Christ ! Mais Lancelot fut tellement dolent que nulle langue ne saurait dire son chagrin : c'est qu'il avait plus aimé sa dame qu'aucun homme mortel n'aima jamais la sienne.

Il marcha avec son armée sur Winchester où les deux fils de Mordret s'étaient réfugiés. Et, quand ils surent qu'il approchait, ils se dirent qu'il valait mieux risquer contre lui une bataille dont Dieu leur donnerait l'honneur s'il lui plaisait, que d'aller fuyant par le pays. C'est pourquoi ils sortirent avec leurs gens et attendirent Lancelot et les siens dans la plaine.

La mêlée dura de tierce jusqu'à none, car il y avait beaucoup de fer-vêtus de part et d'autre. Mais à ce moment Melehan, le fils aîné de Mordret, prit une lance courte et grosse, à fer tranchant et aiguisé, et s'adressa au roi Lionel ; il le heurta par le travers, poussant de toute sa force, et tant qu'il lui mit son froid acier dans le cœur et l'abattit mort. Aussitôt Hector fondit sur Melehan et lui trancha d'un coup le heaume, la coiffe de fer et la tête jusqu'aux dents. Puis il se jeta au milieu de la presse, tel un loup dans la bergerie, tuant, blessant tous ceux qu'il atteignait, si bien qu'autour de lui la terre était couverte de corps gisants. A voir cela, ceux de Winchester commencèrent de penser à sauver leur vie et bientôt ils s'enfuirent, rudement pourchassés, vers une forêt qui s'étendait près de là, à moins de deux lieues anglaises.

Cependant il advint que Lancelot reconnut le plus jeune fils de Mordret à ses armes, qui étaient semblables à celles

que le père accoutumait de porter. Il lui courut sus, l'épée haute, et vainement l'autre jeta son écu à la rencontre : la lame trancha le bouclier avec le poing qui le tenait. Aussitôt le fils de Mordret, piquant des deux, s'enfuit vers la forêt, et la longue chasse commença.

Car ils galopèrent tout le reste du jour, l'un brochant si rudement que le sang coulait des flancs de son destrier, l'autre appelant et menaçant, et tant qu'ils parvinrent au cœur de la forêt. Enfin, le cheval du fils de Mordret broncha et tomba, et Lancelot, au passage, d'un seul coup, fendit jusqu'au menton la tête de son ennemi. Puis, sans même regarder le corps, il tourna bride et se mit en devoir de rejoindre ses gens.

Mais il perdit bientôt son chemin ; et, tandis qu'il croyait se rapprocher de Winchester, il s'en éloignait toujours davantage. Après avoir chevauché toute la nuit, il se vit, au matin, en face d'une montagne déserte et rocailleuse, et, gravissant un sentier, il parvint à un pauvre ermitage au pied d'une chapelle petite et ancienne. Deux prud'hommes en robes blanches sortirent pour lui faire accueil, dont l'un, l'ayant avisé, courut à lui les bras tendus et l'accola tendrement : c'était l'évêque de Rochester, qui avait jadis fait la paix de la reine Guenièvre et du roi Artus.

— Beau sire, lui dit Lancelot, depuis quand êtes-vous ici? J'ai grande joie de vous avoir retrouvé !

L'évêque conta qu'après la douloureuse journée de Salisbury, dont il n'était resté que le roi Artus, Keu le sénéchal et Giflet fils de Do, il s'était réfugié dans cet ermitage, où il voulait user au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ les restes de sa vie en compagnie du prud'homme qui y logeait.

— Et vous, beau sire, ajouta l'évêque, que ferez-vous désormais? Ne penserez-vous pas à amender votre vie dont vous avez passé la plus grande partie en péché mortel? Sachez qu'il en serait grand temps et que Dieu se réjouit moins de cent justes que d'un pécheur qui vient à repentance.

— Sire, répondit Lancelot, vous avez été mon compagnon dans le siècle ; s'il vous plaît, je serai le vôtre ici.

A ces mots, l'évêque et son compagnon tendirent les mains au ciel et remercièrent Dieu de bon cœur. Et Lan-

celot demeura auprès d'eux à servir son Créateur de tout son pouvoir ; et l'évêque lui en apprit tant qu'il devint prêtre chantant messe. Mais le conte le laisse pour un instant et retourne à parler de son frère et de son cousin.

XLI

Après la mort et la fuite des fils de Mordret et de leurs gens, Hector entra dans la ville de Winchester, et il y fit enterrer Lionel aussi richement qu'il convenait à un roi. Mais vainement il fit chercher Lancelot ; il n'en put avoir de nouvelles. Alors il recommanda ses hommes à Dieu, en leur disant de faire roi à sa place qui ils voudraient ; puis il se mit en quête de son frère.

Un jour, son aventure le conduisit justement à l'ermitage où vivait Lancelot. Tous deux eurent grande joie à se retrouver et, sachez qu'Hector ne voulut plus partir ; il s'offrit à son tour au service de Notre-Seigneur.

Ainsi les deux frères vécurent ensemble durant quatre ans, menant si bonne vie et priant, jeûnant, veillant tant et tant, qu'il n'était pas d'autre homme qui eût pu souffrir une si grande peine. Au bout de ce temps, Hector mourut et fut enterré dans l'ermitage même. Et peu après, quinze jours avant mai, Lancelot pria l'évêque et l'ermite, ses compagnons, de transporter son corps à la Joyeuse Garde et de le mettre dans la même tombe où était Galehaut, sire des Iles lointaines. Puis il expira.

Alors, les deux prud'hommes firent une bière où ils couchèrent le mort, et, la portant à grand'peine sur leurs épaules, ils s'efforcèrent si bien qu'ils arrivèrent au château. Là, ils firent lever la tombe de Galehaut, et Lancelot y fut couché auprès de son compagnon ancien ; puis des lettres furent gravées sur la lame, qui disaient :

Ci-gît le corps de Galehaut, seigneur des Iles lointaines, et auprès de lui repose Lancelot du Lac qui fut le meilleur chevalier qu'on ait jamais connu au royaume de Logres, hormis seulement son fils Galaad.

Après l'enterrement, vous auriez pu voir les gens du château baiser la tombe comme si c'eût été celle d'un saint.

Quant à l'évêque il retourna à l'ermitage avec son compagnon, où tous deux usèrent le reste de leur vie à glorifier Dieu.

XLII

Et, le conte se tait à présent, car ici finit l'histoire de Lancelot du Lac et du Saint-Graal et du bon roi Artus telle qu'elle se trouve dans les anciens écrits ; nul n'en pourrait dire davantage qui ne mentît du tout au tout. Je rends grâces à Notre-Seigneur, comme doit faire un pécheur adonné au siècle, de ce qu'il m'a octroyé pouvoir et loisir de terminer le riche ouvrage que j'ai entrepris. Car je me suis travaillé beaucoup et appliqué curieusement pour le mener à fin, et j'ai achevé une longue œuvre. Maintenant qu'elle est faite, je me reposerai un peu, s'il plaît à Dieu, et prendrai quelque divertissement.

DEO GRATIAS

Jacques Boulenger.

Le Silène de Neapolis[1]

VIII

Une bataille navale.

La guerre !

C'était une chose nouvelle pour les hommes de la génération de Naxiadès. Il y avait plus de vingt ans qu'avaient cessé les grandes luttes soutenues par Athènes à la fois contre le Péloponnèse et contre la Perse. Depuis, on avait vu une campagne à Cypre, quelques semaines de guerre au moment de la révolte de l'Eubée, la guerre de Samos. Toujours le conflit avait été strictement localisé. Jamais on n'avait eu la sensation du grand bouleversement, de l'arrêt des occupations normales, de l'obstruction successive de tous les conduits de la vie sociale. Aussi la jeunesse voyait surgir le nouveau conflit avec curiosité, et non sans plaisir. Mais les vieillards hochaient la tête. Ils se rappelaient, comparaient. L'enjeu, le fruit d'une longue et féconde paix, était bien plus considérable qu'un quart de siècle auparavant. Les moyens d'action étaient bien plus puissants. Des oracles n'annonçaient-ils pas que la guerre, cette fois, allait durer trois fois neuf ans?... A peine débarqué au Pirée, Naxiadès fut pris dans la mêlée des discussions, en attendant celle des armes.

Déjà l'évacuation des campagnes, l'entassement dans la ville avait commencé : on abandonnait le plat pays aux Péloponnésiens et aux Béotiens. Des réfugiés arrivaient jusqu'au Pirée. Mais, dans les

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet et 1er août 1923.

milieux commerçants, on n'était pas habitué à attacher beaucoup d'importance à la terre. Et quand, à l'automne, cent vaisseaux d'Athènes se promenèrent sur les côtes du Péloponnèse sans rencontrer d'ennemis, l'optimisme coula à pleins bords.

Mais, l'an d'après, l'entassement anormal porta ses fruits : la peste s'ajouta à la guerre, une peste comme on n'en avait jamais vu. Képhalion y succomba. Il avait eu le temps de passer la direction de la maison à Naxiadès, lui léguant une part de ses biens. Naxiadès avait songé parfois au moment où il resterait seul, chargé de toutes les initiatives qu'un autre avait prises jusque-là. Mais la peste brusquait l'événement, le mettait subitement en face des responsabilités...

Le commerce d'Occident était, naturellement, le plus immédiatement compromis par la guerre avec le Péloponnèse. Du côté de l'est, le courant restait le même, grâce à la suprématie incontestée d'Athènes sur mer. Même, de ce côté, la guerre avait fait surgir, par les nécessités du ravitaillement, des occasions nouvelles. Durant les trois premières années, les affaires avec le Pont-Euxin, avec Cypre, passèrent au premier plan.

Une ou deux fois, pourtant, Naxiadès eut l'occasion de recevoir des lettres d'Occident. Silénion allait bien, il avait revu Naples et Cumes. Son père guettait les passages où il était question de ces fugues. Mais le ton du garçon était si naturel, si exempt d'arrière-pensées, qu'il calmait l'esprit le plus soupçonneux. Visiblement, il n'y avait rien à craindre.....

Vint la quatrième année, et avec elle un événement qui, plus que tous les précédents, remua le monde du Pirée : la révolte de Lesbos. Pour la première fois, un défi était jeté à la thalassocratie d'Athènes. Pour la première fois, une menace se dessinait à l'est. Naxiadès, qui avait été ménagé jusqu'à présent par les besognes d'État, fut réquisitionné à fond cette fois : pendant des mois, il servit comme triérarque devant Mitylène.....

Cinq longues années s'étaient écoulées lorsqu'une possibilité se présenta enfin de reprendre directement contact avec l'ouest. Les Athéniens avaient décidé d'envoyer une petite escadre dans les eaux siciliennes, pour soutenir leurs amis, et tenir en respect leurs adversaires. Il s'agissait d'en être. Naxiadès n'avait pas été assez lié avec l'entourage de Périclès pour avoir beaucoup souffert de la chute de cet homme d'État. Bien appuyé, il fut désigné, lui troisième, comme ambassadeur d'Athènes à Rhégion et auprès des autres alliés d'Occident.

On pense bien qu'il s'arrêta à Thourioi, et revit Silénion. C'était maintenant un jeune homme de près de vingt ans. On se louait fort

de son intelligence et de son activité. Il respirait la joie de vivre.

Dès les premiers entretiens, pourtant, il montra qu'il n'avait pas oublié certaines paroles, grosses d'espoir, prononcées devant lui :

— Père, dit-il (Naxiadès l'avait habitué à lui donner ce nom), deviendrai-je un jour citoyen d'Athènes?

Naxiadès sourit :

— Le cas n'est pas sans précédent. Il y a quelque temps, les fils de Périclès et d'Aspasie le sont devenus. Seulement, il a fallu, pour cela, la guerre, la peste, une révolution politique, un décret solennel du peuple..... Ce ne sont pas là des choses courantes. Mais on peut toujours compter sur les dieux !

Dans l'esprit naïf de Silénion, Naxiadès se plaçait à peu près sur le même plan que Périclès. Il ne fut pas trop découragé par ces propos ironiques.

A Rhégion, Naxiadès fut tout de suite pris dans le réseau des négociations engagées à droite et à gauche. La ville même était le principal point d'appui de l'escadre athénienne. Catane et Léontini, en Sicile, étaient amies. En Italie, on fondait quelques espoirs sur Térina. Mais, à l'ouest et à l'est de Rhégion, Messine et Locres étaient hostiles. Les corsaires de Lipari pêchaient dans cette eau trouble. Derrière toutes les inimitiés était la puissante Syracuse. Bref, malgré l'exiguïté des forces mises en jeu, l'agitation guerrière gagnait l'Occident. Déjà, de part et d'autre, on ne circulait plus librement dans le détroit de Messine.

Au printemps suivant, Silénion vint rejoindre son père. Il devait continuer sur Naples. Mais un incident de guerre retint le navire qui devait le porter. Cet incident allait avoir des conséquences inattendues.

Un jour, on vit arriver à Rhégion la *Salaminienne*, chargée d'un message urgent pour le stratège Lachès. Le triérarque, Diomédon, demanda à voir l'ambassadeur athénien, et se renseigna près de lui :

— Lachès, lui répondit Naxiadès, n'est pas ici. Il est à Térina avec quelques vaisseaux : on lui a signalé une alliance à conclure. C'est là qu'il faut le joindre. Tu peux faire escale près de Medma, au promontoire d'Hélios : mais la ville même n'est pas sûre, ayant partie liée avec les Locriens.

Et Naxiadès continua à renseigner le triérarque sur les divers points de la côte italienne.

Or, à la nuit close, il reçut la visite d'un homme de Rhégion, ami sûr d'Athènes :

— Naxiadès, dit celui-ci, c'est bien la *Salaminienne*, l'aviso d'Athènes, qui a passé dans notre port? Eh bien, la route n'est pas bonne pour elle. Tu n'ignores pas que vous ne comptez pas ici seulement des amis. D'une conversation que j'ai surprise, il résulte qu'avis a été donné aux corsaires de Lipari du passage du navire. A bon entendeur, salut !

La situation était grave. La galère était partie, mais on pouvait espérer la rejoindre au promontoire d'Hélios. Il fallait aviser.

Et, tandis qu'il réfléchissait, une idée surgit brusquement dans l'esprit de Naxiadès, et il vit le parti à tirer de l'aventure :

— Silénion, dit-il, tu as entendu la déclaration du Rhégien? Il faut que ce soit toi qui avertisses le triérarque de la *Salaminienne*. Prends un cheval, le meilleur que tu pourras trouver, un guide du pays, et va droit au promontoire d'Hélios. Tu diras à Diomédon d'attendre les vaisseaux de secours qu'on lui envoie...

Et il ajouta, regardant fixement le jeune homme :

— Il est inutile, tu m'entends bien, de prononcer mon nom dans tout ceci !

Une heure après, Silénion était parti. Il avait devant lui six heures de route. De ces heures, il l'avait senti tout de suite, allait dépendre sa vie. Des obstacles pouvaient se dresser devant lui, car la contrée, à quelques kilomètres de Rhégion, devenait hostile. En fait, il ne trouva, le long de la corniche, que des campagnards dont les yeux étonnés se détournaient un instant du travail pour regarder les deux cavaliers qui filaient. Mais, à chacune de ces rencontres anodines, son cœur, plus ferme d'habitude, manquait défaillir à la pensée d'un retard...

Enfin, il atteignit le promontoire d'Hélios, d'où son guide lui dit qu'on devait découvrir l'escale. Et, au dernier détour, Silénion eut une dernière angoisse, pire que toutes les autres, celle de trouver l'anse vide... Mais la galère était là.

En deux bonds, il fut près du triérarque Diomédon :

— Diomédon, dit-il, j'ai été avisé, de source sûre, que les corsaires de Lipari guettaient ton passage. Un des ambassadeurs d'Athènes, prévenu, a mobilisé deux trières pour te soutenir. Ne pars d'ici que bien accompagné.

— Ma foi, dit le triérarque, il s'en faut de peu que tu ne sois arrivé trop tard. C'est une chance que les hommes aient été retenus au bois et à l'eau. On suivra ton conseil, jeune homme. Mais, qui es-tu? D'où viens-tu? Quelle que soit ta patrie, sois sûr que ton service ne sera pas oublié de nous.

Silénion déclina son nom, indiqua sa résidence. Et il resta avec

le triérarque jusqu'à ce qu'il eût vu, de ses deux yeux, arriver les trières de secours.

A son retour à Rhégion, son père lui dit :

— Silénion, voilà un événement qui pourrait bien avancer de plusieurs années le changement de ta fortune, que nous souhaitons tous deux. Il faut maintenant que ce soit toi qui ailles témoigner au stratège l'intérêt que les ambassadeurs de la république prennent au salut de la *Salaminienne*.

Le va-et-vient était constant. Silénion trouva tout de suite un navire qui se rendait à Térina. En arrivant, il apprit que le stratège était à souper avec les triérarques.

A trente pas de la tente, on entendait la forte voix de Diomédon, racontant pour la quatrième ou cinquième fois sa victoire navale mort-née :

— Par Zeus, quelle alerte, mais quels fins bateaux que ceux de Simon et d'Euboulidès ! En quittant le promontoire d'Hélios, je mis l'un à l'aile gauche, l'autre à l'aile droite, et la *Salaminienne* au centre. Nous n'avions pas fait cent stades que la vigie signala dix navires lipariens... (Il est inutile de dire que le nombre augmentait à chaque récit de Diomédon) ! Je fis virer sur la gauche pour livrer bataille..... Mais ces lâches cœurs n'attendirent pas nos éperons. Et nous continuâmes en colonne, pour éviter d'être attaqués par derrière...

Le récit s'achevait quand Silénion entra dans la salle :

— Hé mais ! s'exclama Diomédon, voilà notre jeune sauveur. Sans lui, le triérarque de la *Salaminienne* n'avait plus d'autre ressource que de périr à son bord. La *Salaminienne* capturée ! Le fait eût été sans précédent dans les annales d'Athènes.

Le stratège ne se départissait pas de l'attitude du commandement. Il dit seulement d'un ton pompeux et froid :

— C'est bien, jeune homme !... Je te félicite.

— Et ce garçon, continuait l'excellent Diomédon, n'a pas hésité à me porter le renseignement à cheval, dans un pays infesté par les bandes locriennes.

Silénion fouilla vainement ses souvenirs pour y retrouver la trace des bandes en question. Mais il n'insista pas, et fut retenu à la table des officiers.

A son retour, Naxiadès lui demanda si l'accueil avait été convenablement marqué de gratitude. Silénion était pessimiste :

— Père, j'ai remarqué que le stratège ne disait presque rien. Sans lui, pourtant, que faire?

Naxiadès se prit à rire :

— Le stratège Lachès aime le gain, dit-il. Mais il aura la main forcée par ses triérarques. Et... sois tranquille ! je connais le moyen sûr de corser les considérants du décret qui te fera citoyen d'Athènes.

IX

La Sibylle.

Silénion, depuis qu'il était à Thourioi, était régulièrement retourné à Naples et à Cumes. Il était fidèle à la foi jurée, et de cœur ouvert à la gratitude. L'accueil avait toujours été bon. Chez Aristodèmos, la blessure, que sa vivacité encore enfantine avait faite d'abord si cruelle, s'était pansée vite : il était à un âge où les nouvelles impressions se succèdent rapidement, il avait trouvé d'autres compagnons. Quant à Parthénopè, le temps venait où, pour une mère grecque, les fils, quels qu'ils fussent, devenaient des êtres extrêmement lointains. Silénion avait toujours été le bienvenu.

Cette fois, il arriva à Cumes tout chaud de son aventure militaire, de son succès, de ses espoirs. Il apparaissait déjà en citoyen d'Athènes, en fils reconnu de Naxiadès :

— Allons, fit Aristodèmos, je crains bien que, cette fois, tu ne sois décidément perdu pour nous.

— Ami, s'écria Silénion, comment peux-tu parler ainsi? Même à Athènes, même aux extrémités de la terre, jamais je ne t'oublierai !

Parthénopè songeait. Ses regrets, nous l'avons dit, s'effaçaient lentement. Mais sa rancune féminine était restée vivace contre l'homme qui, du fond du Levant, chaque jour éloignait d'elle, un peu plus, l'enfant.

Un jour, elle dit négligemment à Silénion :

— Silénion, tu ne devrais pas manquer la fête de demain. Il y a des années, quand Diotimos vint à Naples, il y introduisit la mode athénienne des courses de flambeaux. Cette mode a maintenant pénétré à Cumes. Tu verras demain ce spectacle. Évidemment, ajouta-t-elle en souriant, ce ne sont pas les lampadophories d'Athènes ! Mais le spectacle est agréable.

Elle n'oubliait pas que sa fille Nausithoè devait paraître en tête de la procession. Et, dans son esprit influencé par la coutume générale, l'idée de l'inceste, pour une sœur utérine, ne se présentait pas.

Silénion alla à la fête, et il vit Nausithoè. La jeune fille était encore toute jeune, à peine nubile. Mais nulle, parmi les filles de Cumes, ne la surpassait en beauté. Trait pour trait, c'était le portrait

de sa mère à l'âge où, dans les rues de Naples, elle avait fasciné les regards de Naxiadès. Les yeux de tous les jeunes gens la suivaient, et ceux de Silénion firent comme les autres.

Il ne tarda pas à s'épancher dans le sein d'Aristodèmos :

— Aristodèmos, dit-il, j'ai vu ta sœur. Par Aphrodite, jamais jeune fille, je te l'avoue, ne m'avait saisi d'une telle admiration.

Aristodèmos parut surpris. Malgré tout, Silénion était toujours un peu l'esclave. Mais il surmonta l'impression :

— Tu me parais en train de nourrir des projets audacieux, fit-il. Oseras-tu en parler à mon père?

— Pourquoi non? répondit l'autre, un peu piqué. Je dois être citoyen d'Athènes, et Naxiadès me laissera du bien.

— En tous cas, dit simplement Aristodèmos, je ne te desservirai point.

Silénion hésita encore longtemps. Mais le souvenir de Naxiadès, d'Athènes, renforçait sa hardiesse juvénile. Il aborda enfin le redoutable Hyperochos :

— Seigneur, dit-il, j'ai rencontré l'autre jour, à la fête, ta fille Nausithoè. Tu sais combien elle est accomplie. Si cette image devait à jamais s'effacer de mon esprit, seigneur, il faudrait que je repartisse tout de suite d'ici.

Hyperochos secoua la tête. Quoique son attention eût été mise en éveil par quelques paroles de son fils, il était surpris, lui aussi, visiblement surpris, et un peu choqué. Mais il était extrêmement soucieux de ses relations athéniennes. Et il dit :

— Silénion, la chose que tu médites n'est pas facile. Bien des citoyens de cette ville s'étonneraient de me voir prendre pour gendre un homme qu'ils se rappellent avoir vu servir chez moi. Mais, après tout, je leur ai fait accepter parfois des choses plus ardues.

Il était tenté par l'idée de la partie à jouer. Il savait que la constitution de Cumes était très archaïque, d'esprit encore oligarchique et gentilice. Le difficile y était, non d'être reçu dans la cité, mais d'être reçu dans la famille, et la sienne était une des plus vieilles de Cumes.

Hyperochos méditait, raisonnait tout haut, et Silénion se gardait d'interrompre par des propos inutiles les paroles de l'ancien maître :

— Par exemple, il faudrait que tu restasses à Cumes. J'avais toujours pensé donner ma fille à quelqu'un qui siégerait dans le conseil de la cité. La coutume ne permet pas que le fils y siège avec le père, mais elle n'a rien dit du gendre. Ma fille aînée a épousé Nypsios le jeune, de Naples, qui remplace maintenant le vieux Nypsios dans le conseil de cette ville. Il me plairait, ajouta-t-il sur

un ton de satisfaction complaisante, d'avoir prise à la fois sur l'une et l'autre cités.

Et, en parlant, Hyperochos agitait les mains comme les plateaux d'une balance, en homme habitué à peser, dans l'une les sacs d'écus, dans l'autre les degrés d'influence.

Quant à Silénion, la chose lui apparaissait maintenant hérissée de difficultés. Il n'avait jamais sondé les législations des villes : malgré son esprit ingénieux et ses qualités d'initiative, il avait gardé de sa condition première l'habitude de se sentir toujours guidé et soutenu. Mais, maintenant qu'il était homme libre, il se sentait pour la première fois pris par le dur organisme de la cité, mis en présence d'un choix scabreux :

— Mais, Hyperochos, dit-il, je t'ai dit que j'espérais être un jour citoyen d'Athènes, fils de Naxiadès.

— Silénion, reprit l'autre, j'ignore absolument quelles sont les coutumes et les exigences des Athéniens au sujet de ceux qu'ils font citoyens. Tu iras à Athènes, et tu verras Naxiadès, tout autant qu'il te plaira. Je ne vois à cela que des avantages... Mais, je te le répète, j'ai toujours rêvé mon gendre dans le conseil de Cumes.

Silénion sortit de l'entretien perplexe, et sa pensée se reportait naturellement vers Naxiadès. Que dirait-il? L'homme qui avait toujours veillé sur lui d'un cœur paternel, qui l'avait élevé d'étape en étape, trouverait-il quelque combinaison ingénieuse pour satisfaire tous ses désirs? Pour Silénion, encore une fois, Athènes apparaissait vaguement comme une autre Cumes, un peu plus grande, où Naxiadès était un autre Hyperochos.

Et un grand combat se livrait dans l'âme du jeune homme.

Nous n'avons pas rappelé au lecteur, jusqu'ici, que nos héros, en bons Grecs qu'ils étaient, consultaient souvent les oracles. Nous avons pensé qu'il restituerait de lui-même, à l'occasion, l'emploi de ces pratiques dévotes. Mais, cette fois, la consultation de Silénion eut assez d'importance pour mériter d'être signalée.

L'autorité principale de la mantique à Cumes était la sibylle. Silénion alla la trouver avec une demande dûment rédigée :

— Silénion, affranchi de Naxiadès l'Athénien, a l'espoir de devenir citoyen d'Athènes. Il voudrait se marier à Cumes. Est-il bon, est-il préférable qu'il agisse dans une intention ou dans l'autre?

Il attendit non sans anxiété que l'inspiration prophétique portât effet. Et voici ce que la sibylle, les yeux hagards, fit entendre à ses oreilles :

— Hélas ! hélas ! quel deuil pour les villes grecques ! Je vois une cité prise par l'ennemi. La fleur de la jeunesse est moissonnée. Des

vieillards égorgés, de tendres vierges traînées en esclavage. Partout du sang, des mères en larmes... Je vois le jeune faon qui quitte son asile pour se jeter dans l'incendie...

Silénion sortit de l'entretien sacré un peu plus perplexe qu'il n'y était venu :

— Aux corbeaux la vieille avec son jargon ! se disait-il. Je n'ai pas compris grand'chose. Mais il m'est apparu clairement que tout cela n'est pas encourageant.

Comme si les corbeaux invoqués eussent répondu à son appel, un croassement se fit entendre à sa gauche. C'était l'automne, et les oiseaux cherchaient pâture dans les champs.

— Allons, dit-il, encore un fâcheux présage ! Décidément, les dieux d'ici, quels qu'ils soient, ne favorisent guère les projets que je forme.

Il était encore sous ces impressions quand Aristodèmos, en causant avec lui, aborda de nouveau la question pendante. Il désirait connaître la réponse paternelle :

— Il n'a pas dit non, dit simplement Silénion.

Il se tut, puis reprit :

— Ami, vois-tu, je sens que je ne pourrai m'éloigner de Naxiadès... et d'Athènes.

Et, rêvant tout haut, il s'épanchait :

— Athènes ! C'est une ville merveilleuse. Si tu entendais, Aristodèmos, ce que mon père Naxiadès me raconte du Pirée, où il habite. C'est un endroit où, sans effort, l'on voit affluer ce que les autres contrées produisent d'excellent. On y trouve le froment de Sicile, les chiens de la Laconie, le silphion de Cyrène, l'ivoire de l'Égypte, les tapis de l'Asie et les esclaves scythes. Et quand on monte à la ville haute ! Tu connais peut-être, comme moi, les temples de Poseidonia, votre voisine? Ils m'avaient rempli d'admiration. Eh bien, ce n'est rien, paraît-il, auprès des monuments de l'Acropole d'Athènes ! Enfin, très cher, il se célèbre là plus de fêtes qu'en aucune ville grecque. Naples même n'approche pas d'Athènes pour les fêtes !

Il allait toujours, s'abandonnant à son imagination :

— Et puis, Naxiadès m'a assuré qu'il m'emmènerait vers le Levant. Là aussi, il y a des villes admirables. Je me souviens, étant à Thourioi, d'avoir entendu un logographe parler devant un auditoire nombreux. Il s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Hérodote. On le disait d'Halicarnasse. Jamais je n'ai ouï un homme si manifestement chéri des Muses. Il parlait des villes du Pont-Euxin, de Memphis, de Tyr et de Babylone. Dans chacune de ces villes, il y a plus de merveilles, paraît-il, que n'en offrent toutes les cités de ces parages-ci réunies. Tout cela ! Je verrai tout cela !...

Mais, depuis longtemps déjà, son juvénile enthousiasme ne paraissait trouver aucun écho dans la pensée d'Aristodèmos. A la fin, celui-ci coupa court, et, le regardant avec un sourire ironique :

— Allons, dit-il, adieu, citoyen d'Athènes !

Et, décidément froissé cette fois, le jeune Cuméen s'éloigna d'un pas rapide.

X

La piste perdue.

L'installation de Silénion à Athènes ne souffrit pas trop de difficultés. Le décret de naturalisation présenté par Lachès avait été mis en danger, le stratège ayant eu des mésaventures. Mais Naxiadès avait assez de crédit pour faire aboutir l'affaire. Et il avait adopté le jeune homme. Pour ses voisins de phratrie et de dème, il n'y avait pas eu de surprise. Il suffisait de voir à côté l'un de l'autre les deux visages pour deviner que les liens du sang avaient préparé l'acte légal. Silénion était un homme heureux. Il tombait à Athènes au moment où la paix de Nicias se signait, au moment où les souvenirs de la guerre et de la peste s'enfonçaient dans le passé, au moment où chacun croyait que les jours heureux de Périclès allaient renaître.....

Il ne vit pas Memphis ni Babylone, mais il vit Milet et Ephèse, les grandes villes grecques de l'Asie.....

Une nouvelle, qui vint un jour s'égarer de l'Occident sur les quais du Pirée, troubla sa quiétude : Cumes avait été prise par les Osques ! On n'apportait aucun détail sur l'événement, car il n'intéressait guère le public athénien. Pour Naxiadès et pour Silénion, l'impression naturellement fut autre.

Nous aurions mal réussi dans nos efforts pour rendre notre héros sympathique, si le lecteur ne devinait pas que le premier mouvement de Silénion fut d'aller chercher des nouvelles plus précises. Le navire de la maison qui partit au printemps l'emporta vers l'Occident.

Dans les ports d'Italie et de Sicile, il obtint déjà quelques détails. Cumes, livrée à ses seules forces, avait en effet succombé. Il n'y avait eu ni destruction ni extermination. Mais il y avait eu des morts, des captifs, des fugitifs. Et, maintenant, la doyenne des cités grecques d'Occident obéissait à des maîtres barbares !

Tout cela ne faisait pas encore l'affaire de Silénion. Il s'intéressait beaucoup moins à Cumes qu'à une famille particulière de la ville. Où connaîtrait-il le sort d'Hyperochos et des siens? Il songea aussitôt à Naples. Il savait que la fille aînée d'Hyperochos, Leukonoè,

avait épousé Nypsios le jeune. C'était dans cette maison qu'il pouvait espérer trouver probablement des personnes de la famille cuméenne, tout au moins des renseignements sur son sort. Au reste, Naples était son but normal : il était chargé de se rendre compte de la situation nouvelle faite à cette ville, que nombre d'Athéniens ne perdaient pas de vue.

Dès son débarquement à Naples, il trouva les esprits occupés, comme de juste, de la catastrophe de la métropole. Mais les premières personnes qu'il interrogea sur Nypsios le jeune lui dirent qu'il n'y avait pas trace, dans sa demeure, de réfugiés cuméens. Dès lors, l'instinct psychologique qui caractérisait Silénion l'avertit qu'il valait mieux commencer par aborder directement Leuconoè elle-même.

Il se renseigna sur les habitudes de la grande dame. Il sut qu'à tel jour fixe elle avait coutume de se rendre au temple d'Athéna. Il s'arrangea pour l'y rencontrer.

Il l'avait connue fillette. Quand il se trouva en présence d'une femme adulte, mûrie par la maternité, il éprouva l'hésitation que chacun éprouve en pareil cas :

— Je te salue, dit-il, car je pense que tu es vraiment Leuconoè. Tu ne me reconnais pas? Je suis Silénion, jadis ton esclave, maintenant, ajouta-t-il avec fierté, Athénien, fils de Naxiadès, du dème d'Halimuse.

Leuconoè, elle, n'eut pas de doute : la figure singulière de Silénion avait vieilli sans changer.

— Tu devines ce qui m'amène, reprit-il. J'ai su le malheur de Cumes, et je brûle d'avoir des nouvelles de la famille d'Hyperochos.

Elle secoua la tête :

— Silénion, dit-elle, ma famille a été entraînée en effet dans la catastrophe de Cumes. Mon père Hyperochos est tombé les armes à la main. Il était trop vieux et trop fier pour vivre en sujet des Barbares. Les vainqueurs l'ont enseveli avec honneur, et les poètes ont chanté sa valeur. Ma sœur Nausithoè a été emmenée captive : c'est celle (et des larmes montèrent aux yeux de Leuconoè)... c'est celle dont le sort est le plus déplorable. Aristodèmos a pu s'échapper de la ville, comme fit jadis, dit-on, le Troyen Enée : il a emmené notre mère. Mais ils ne sont pas venus ici..... Il faut te dire qu'à la mort du vieux Nypsios, des querelles, que je ne t'expliquerai pas, se sont élevées à propos de la dot de ma mère. Mon mari n'a pas l'esprit conciliant, surtout en matière d'argent. Mon père Hyperochos était habitué à voir chacun obéir à sa volonté, et Aristodèmos surtout, tu le sais peut-être, est un cœur orgueilleux. Bref, tous rapports avaient cessé.

Je n'ai même pu apprendre exactement où avait été Aristodèmos !... Dans une des villes de Sicile, m'a-t-on dit, où mon père avait des relations du temps de notre puissance.

Les craintes obscures qui hantaient Silénion étaient précisées maintenant. Au nom de Nausithoè, il avait senti au cœur comme une piqûre, car l'image de la jeune vierge n'avait pas été effacée de son esprit par le souvenir d'autres rencontres, d'ailleurs rares. Aristodèmos, du moins, était vivant et à l'abri.

— Femme, dit-il à Leuconoè, pardonne-moi d'avoir réveillé de tristes impressions. Mais tu sais que ce n'est pas en étranger que je te questionne.

— Je le sais, Silénion, et peut-être, plus heureux que moi, te sera-t-il donné de retrouver mon frère !

— J'y pense déjà, dit Silénion.

Elle lui offrait l'hospitalité. Mais il dit :

— Il est inutile que j'aille chez Nypsios. Que me sert de voir un homme qui n'est pas l'ami d'Aristodèmos?

Ils cheminèrent encore quelque temps en devisant. Elle revenait sur les détails. Mais lui s'étonnait surtout de l'aspect changé de Naples.

— Oui, dit Leuconoè, on ne reconnaît plus, n'est-ce pas? Naples « la courtisane »... Capoue est tombée, et chacun s'est pris à demander en secret : A quand notre tour?... Naguère encore, mon mari et ses amis n'élevaient les chevaux que pour les jeux, pour la course, voire même pour la danse ! Maintenant, on ne les entend plus parler que d'entraînement, de patrouilles. Naguère, on montait surtout la garde contre les ivrognes, et il avait fallu défendre aux sentinelles d'avoir plus d'un matelas en faction. Le temps des matelas est passé pour les sentinelles ! La ville devient un camp. Même de ce côté (et elle montrait du doigt le Vésuve), il y a maintenant des dangers. Dans les premières années de mon mariage, je me rappelle avoir été, presque sans escorte, jusqu'à la ville de Poseidonia. On ne le ferait plus aujourd'hui ! Il y a là des Barbares avec lesquels les relations ne sont pas toujours pacifiques. Oui, l'avenir s'annonce sévère pour nos enfants ! Mais cela vaut mieux que de vivre en métèques dans une ville jadis grecque. A Cumes, ceux qui sont restés ont le droit de parler grec et de se réunir à certains jours, pour les fêtes de leurs divinités : c'est tout !

Et Silénion, sans le dire, donnait déjà comme perdue la ville joyeuse de Naples. Il ne pouvait prévoir, reconnaissons-le, qu'elle allait porter cent ans la cuirasse qu'elle avait endossée, et entrer, le front haut, dans l'alliance romaine !

En quittant Leuconoè, Silénion pensa à l'action. Comme un éclair, l'idée de rechercher Nausithoè lui traversa l'esprit. Mais il avait entendu raconter les tribulations de son père en pays osque. Que serait-ce aujourd'hui ! Au lieu de se perdre dans une entreprise insensée, mieux valait se consacrer à la recherche, réalisable, d'Aristodèmos !

La pensée de l'ami perdu lui était cruelle. Comment Aristodèmos n'avait-il pas songé à lui dans la détresse? Comment n'avait-il pas jeté un cri d'appel vers Thourioi, vers Athènes, plutôt que de chercher fortune parmi les étrangers de Sicile? Il n'avait même pas laissé sa trace, donné signe de vie. Ah oui ! Aristodèmos était un cœur orgueilleux !

Silénion ne s'attarda plus à Naples. Au retour, il s'arrêta à Rhégion, et se renseigna auprès du proxène des Athéniens.

— Les villes de Sicile, lui fut-il répondu, n'ont plus avec nous les mêmes relations que par le passé. Dans la plupart d'entre elles, la dernière guerre a laissé de fâcheux souvenirs. Dans les conjonctures actuelles, il faudrait une intervention éclatante des dieux pour que tu pusses mener à bien tes recherches de ce côté. Vois toujours à Catane.

Silénion s'arrêta quelque temps à Catane. Il ne trouva rien.

Et il regagna tristement le Pirée, pour raconter à Naxiadès l'inanité de ses efforts.

Naxiadès manifesta un convenable intérêt pour le sort d'Hyperochos et des siens. Mais, dans le tréfonds de son cœur, il avait d'autres pensées. Il se disait qu'enfin il était sûr de son fils ! Sa vieillesse ne serait plus solitaire, et les honneurs funèbres ne manqueraient pas à sa tombe.

XI

La capitulation.

Ce matin-là, le camp athénien, devant Syracuse, présentait l'aspect d'une ruche d'abeilles mise en émoi. Les troupes, qui depuis des mois avaient pris l'aspect morne et négligé des armées défaites, semblaient ressuscitées par l'espérance. On voyait que les trières avaient fait effort pour retrouver quelque chose des pimpantes couleurs qui les paraient au départ du Pirée. Des vaisseaux envoyés en reconnaissance avaient signalé la proximité immédiate de la flotte de secours, de la flotte de Démosthène. Les matelots ne tarissaient pas sur sa force et sur son bel aspect. Et, avec l'élasticité habituelle

de leur tempérament, les Athéniens semblaient avoir oublié tant de mauvais jours écoulés.

Dans un coin causaient Naxiadès et Silénion. Ils étaient partis tous deux, deux ans auparavant, avec la grande expédition. Naxiadès, malgré ses cinquante ans passés, avait tenu à servir comme triérarque. Silénion était hoplite dans la tribu Léontide. Tous deux, malgré les exigences d'un service différent pour chacun, avaient eu la satisfaction de faire côte à côte la longue campagne. Aujourd'hui, ils devisaient, comme tout le monde, du grand événement :

— Oui, disait Silénion ragaillardi, c'est un rude homme que Démosthène ! Karystonikos, d'autres encore, ont fait avec lui la campagne de Pylos : ils m'en ont parlé. Avec lui, on va reprendre tout de suite les grandes opérations. J'espère que cette fois-ci sera la bonne...

Naxiadès, tout en mesurant ses paroles pour ne pas éteindre le juvénile enthousiasme de son fils, voyait les choses avec plus de sang-froid :

— Il est tard pour recommencer de fond en comble le siège de Syracuse ! Il faut, en tout cas, que l'opération soit tout de suite engagée et vivement enlevée, en profitant de la stupeur de l'ennemi. Mais, à tout le moins, nous sommes sûrs maintenant, avec une pareille supériorité navale, de rentrer à Athènes sans trop de dommage...

Cette perspective lui apparaissait encore, sincèrement, comme le comble du pessimisme.

Le soleil d'été était déjà dans sa course descendante quand les premiers vaisseaux apparurent. Naxiadès était retourné à bord. Silénion, qui n'était pas de service, avait cherché un poste d'observation élevé. Ce n'était plus facile à trouver. Au nord comme au sud, sur les Épipoles comme sur le Plemmyrion, on ne voyait plus que les tranchées ennemies où, de loin en loin, pointait le casque d'une sentinelle. Mais il restait, malgré tout, dans les lignes athéniennes, des points plus hauts, que n'avaient pas encore pris d'assaut les troupes au repos. Le jeune officier put voir.

Les vaisseaux de Démosthène entraient sans combat, car l'ennemi, qui, dans les derniers mois, disputait l'entrée de la passe au moindre navire de ravitaillement, s'était terré cette fois. Et l'on comptait les unités : dix, vingt, quarante, soixante, soixante-dix ! Et tous s'exclamaient et applaudissaient, avec un élan de reconnaissance pour la patrie lointaine qui avait encore tiré, de ses flancs amaigris, une telle force à envoyer au secours de ses enfants !

Puis, quand la flotte nouvelle fut dans le port, on entendit s'élever

des vaisseaux un chant rythmé, que Démosthène envoyait en défi aux ennemis. Et tout Athénien se rappelait le péan fameux qui, jadis, avait fait reculer le Mède !

Le soir, ce furent les rencontres, les reconnaissances, les nouvelles d'Athènes ; Silénion soupa avec d'anciens amis, qu'il n'avait pas vus depuis deux ans.

Dès le lendemain, Naxiadès, qui, comme triérarque, approchait d'assez près les délibérations de l'état-major, vint apporter les nouvelles :

— Silénion, dit-il, on a décidé de reprendre l'attaque de la ville, de la reprendre par le Labdalon. C'est bien. On doit attaquer de nuit, avec la fleur de l'infanterie.

Silénion ne répondit rien, et s'en alla pour recueillir des informations supplémentaires. Son père devina tout de suite quelle était sa préoccupation dominante. Le jeune homme rentra enchanté :

— J'en serai, dit-il.

Naxiadès s'enorgueillit du témoignage de confiance donné à son fils. Il ne convenait pas, en un pareil moment, de laisser place à l'anxiété, ni comme chef, ni comme homme !

Mais, dès qu'il eut réglé les affaires du bord, d'instinct il revint vers l'endroit où s'ordonnaient les colonnes d'attaque. Il trouva Silénion qui rangeait ses hommes. Il lui donna encore quelques conseils, que lui suggérait son expérience plus ancienne. Bientôt, la nuit se fit plus épaisse, les hommes tournèrent du côté de la lance, doublèrent. Et Naxiadès, le cœur serré, écouta s'évanouir dans l'ombre le pas sourd des hommes d'élite qui allaient jouer la dernière partie d'Athènes....

Une heure, deux heures passèrent. Puis, du côté des Epipoles, un bruit grandit. Le combat était engagé. Et chacun des hommes restés au camp suivit la rumeur lointaine, continue, poignante, où se mêlaient les cris de tous les peuples de la Grèce.

On ne pouvait avoir des nouvelles qu'à l'aube. Elles arrivèrent. Elles étaient mauvaises. Peu à peu, on vit rentrer les soldats par petits paquets, beaucoup sans armes. On osait à peine questionner. Naxiadès vit passer Démosthène. Le visage ferme, mais morne, du stratège, disait le désastre de la cité.

Maintenant, le vieillard ne maîtrisait plus son émotion : allait-il s'ajouter pour lui, au deuil public, un deuil privé? Et quel deuil !

Tout à coup, Silénion surgit. Il était tête nue, mais avait son bouclier :

— Quelle bataille ! dit-il. Tout a tourné contre nous ! Il faut qu'il y ait quelque trahison. La lune même combattait contre nous...

Son père écoutait distraitement le récit, tout entier au soulagement qu'il venait d'éprouver. Pour lui, il se l'avouait à présent, la désillusion n'avait pas été énorme.

Dans les jours qui suivirent, l'agitation inactive trahit le désarroi du commandement. Naxiadès fut de ceux qui insistèrent pour qu'on livrât au plus tôt la bataille navale qui devait forcer la sortie du port : on ne luttait plus pour la victoire, mais pour la vie. Le jour qui suivit l'éclipse de lune du 27 août 413, le vieillard revint à la tente atterré :

— Nicias a, comme d'habitude, écouté les devins, dit-il. Il retarde le départ, sous prétexte de mauvais présage ! Quelle faute ! L'ennemi fortifie sans cesse la passe.

Enfin, enfin, les ordres arrivèrent pour la bataille navale. Naxiadès les accueillit avec un regain d'espoir dans cette mer qui n'avait jamais, depuis un siècle, trahi la République. Il en serait, naturellement. Et c'était Silénion qui, cette fois, allait assister en témoin impuissant à la suprême tentative. Car, si l'on réussissait à forcer le passage, les meilleures unités devaient être embarquées les dernières.

Du point où il était posté, il put suivre la mêlée. Elle était confuse. Sur le point décisif surtout, vers la passe, on en suivait mal les péripéties, car, de si loin, on ne distinguait pas les pavillons.

Mais l'œil de Silénion, exercé aux choses de la mer, se fixa vite sur une particularité qui échappait à beaucoup d'hoplites. Les navires ennemis apparaissaient avec des proues d'une dimension et d'une épaisseur inaccoutumées. Dès lors, il suivit mieux la manœuvre. Il vit les éperons athéniens s'enfoncer, sans effet, dans les lourdes charpentes, puis, comme épuisées par l'effort, les galères s'abandonner aux coups de l'ennemi ! Et il prédit la défaite...

Le soir, elle était certaine pour tous. Silénion revint anéanti, comme tout le monde, n'ayant même plus le courage de s'informer de Naxiadès. S'il revenait, d'ailleurs, quel serait le sort du vieillard? Quel serait leur sort à tous, maintenant?

Enfin, un homme entra sous la tente, s'assit. C'était Naxiadès :

— Tu as vu l'action, dit-il. Ma pauvre trière a coulé. Je suis resté jusqu'au bout. Deux matelots m'ont aidé à gagner le rivage. Me voilà... J'ai soif...

Ils se turent. A quoi bon se renvoyer, comme un écho lamentable, le récit des malheurs qui frappaient la cité, sur mer comme sur terre?

Moins épuisé physiquement que son père, Silénion passa le reste de la nuit à réfléchir. Au matin il dit :

— Écoute ! Il est évident qu'on va essayer de se retirer par terre.

Reste avec mon unité. J'en suis le chef à présent : Pausias et Agathon sont tombés. Je suis au moins le chef du peu qui en reste. Ne nous quitte pas ! Que notre sort soit lié ! C'est la seule consolation que nous puissions trouver dans cet abîme.

Le vieillard acquiesça, demandant seulement des armes.

La retraite, chacun le savait, avait pour objectif Catane, seule amie sûre qui restât aux Athéniens en Sicile. Mais, dès le second jour, il devint évident qu'on tournait au couchant, puis au midi. De plus, on s'égrenait. La cavalerie syracusaine harcelait les colonnes. Vingt fois par jour, il fallait s'arrêter pour repousser ses attaques ; à chaque fois on risquait d'être coupé. Enfin, après une dernière attaque, Silénion ne vit plus d'Athéniens autour de lui.

Il était isolé. Peut-être n'était-ce pas un mal, car l'ennemi allait évidemment s'acharner sur le gros des forces athéniennes.

Mais il avait maintenant la charge du petit groupe qui représentait ici la tribu Léontide. Sa première idée fut de reprendre la direction de Catane, l'asile sûr, le salut. La seconde fut, tout en se dirigeant sur le nord, d'appuyer du côté de l'intérieur, où il savait qu'Athènes possédait des sympathies parmi les Sicules...

La marche continua. Déjà l'on atteignait la vallée du Simaithos, où Silénion, qui avait été à Catane, se reppelait que les routes devenaient meilleures. Devant lui se dressait, comme un phare, la masse de l'Etna, sombre le jour, lumineuse la nuit. Pour la première fois depuis bien longtemps, le jeune chef respira....

Mais, au matin, il vit arriver des paysans sicules :

— Seigneur, dirent-ils, il paraît que vous êtes Athéniens, et notre chef Archonidès a été ami d'Athènes. Or, dans le village le plus proche, sur votre droite, est arrêtée une troupe d'infanterie grecque. Ils ont réquisitionné des vivres. On nous a dit que c'étaient des gens d'Himère, qui reviennent de Syracuse.

Himère ! Silénion savait bien que c'était une des villes qui s'étaient distinguées dans la lutte contre les Athéniens. Certainement, ils ne le laisseraient pas passer. A chaque pas, on mesurait l'étendue des inimitiés qu'avait soulevées la politique athénienne.

Il s'informa :

— Combien sont-ils?

— Nous ne savons au juste. Mais certainement de cent à deux cents.

Il hocha la tête. Il lui restait soixante-quatorze hommes. Il prescrivit le repos pour ce jour-là, espérant donner à la colonne ennemie le temps de s'écouler.

Le lendemain, la marche reprit. Silénion maintenant obliquait franchement vers le levant.

Mais on n'était encore qu'à la moitié de l'étape, quand, sur la gauche, on aperçut une troupe arrêtée. On voyait les hommes manœuvrer, prendre la formation en phalange. Manifestement, ils avaient vu les Athéniens, et se préparaient au combat.

Silénion parcourut sa colonne. Il vit sur tous les visages la résolution du désespoir. Il fit tourner du côté du bouclier, et rangea sa troupe en phalange.

Maintenant les deux phalanges s'avançaient l'une contre l'autre, en serrant chacune sur la droite. A trois cents mètres, les Athéniens prirent le pas de charge. Le choc...

Bientôt des fléchissements se produisirent dans le front des Himériens, puis le désordre gagna, ils lâchèrent pied. Encore une fois, la victoire souriait aux Athéniens.

Silénion avait interdit de poursuivre. Il avait fait encore quelques pertes. Il reprit la formation en colonne, et la marche vers l'est, la marche forcée. Le seul but était d'atteindre Catane.

Ce soir-là, au repos, il permit de consommer les derniers vivres. Il estimait qu'on ne pouvait plus être loin du territoire catanéen.

Mais, au matin, quand la marche reprit, une troupe ennemie se montra de nouveau vers la gauche. Les Himériens qu'on avait battus n'étaient que l'avant-garde du corps d'Himère, et, durant la nuit, ils avaient demandé des renforts : ils étaient plus nombreux. Et surtout, des gens de trait commencèrent à harceler la colonne athénienne.

Sous les traits, quelques hommes tombèrent encore. Les Athéniens n'étaient pas armés pour ce genre de combat...

Alors Silénion fit signe à Naxiadès de venir lui parler :

— Naxiadès, dit-il, je crois que toute nouvelle effusion de sang est inutile. Il ne reste plus qu'à tâcher de voir les chefs ennemis, et d'obtenir, si possible, que notre sort ne soit pas séparé.

Et, comme l'autre esquissait un geste de protestation et de désespoir :

— Regarde ! dit-il. Même en mettant au premier rang des soldats comme toi (et il contemplait avec un triste sourire la stature courbée du vieillard), nous ne pourrions plus nous ranger sur quatre de hauteur !

Puis, se tournant vers les hommes :

— Camarades, dit-il, c'est fini. Que chacun de vous décide pour lui-même s'il veut tomber ici les armes à la main, ou réserver les chances de l'avenir.

EUGÈNE CAVAIGNAC.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA BELGIQUE ET SON ROLE EN EUROPE OCCIDENTALE

Décidément la politique du 11 janvier a excité en Europe un principe d'action et de discernement parfaitement inconnu avant elle. Rappelez-vous plutôt l'interminable piétinement des années postérieures à l'armistice et au traité. Il semblait que toute imagination eût disparu. Nouées dans une sorte d'étreinte léthargique, Allemagne, France, Angleterre, Belgique, Italie épuisaient leurs forces dans le vide comme ces accumulateurs dont l'énergie se dissipe gratuitement et qui s'usent sans avoir agi. C'était comme une danse macabre figée dans une même et perpétuelle attitude, celle du déclin et du découronnement de toutes choses.

Le temps viendra sans doute, dans un siècle ou un siècle et demi je suppose, où les Allemands ne seront pas les derniers à vitupérer contre cette stagnation de 1919 à 1923, durant laquelle disparut sans profit la substance du *Reich*. Combien eût mieux valu un régime de redressement plus sévère ! Si la solidarité européenne a un sens, comment ne pas stigmatiser, d'abord et avant tout, les dissipations stériles qui anémient l'avoir commun, car, sur ce terrain d'hyper-économie internationale, il convient de regarder comme une soustraction au gage de tous les prodigalités de quelques-uns. A cet égard la France, pour avoir toléré, l'Allemagne pour avoir amorcé, l'Angleterre pour avoir favorisé cet affaissement de l'énergie acquisitive, qui fut le nerf de l'Europe au siècle dernier, sont à mettre sur le même plan. Non, il n'y a pas lieu d'être fiers de cette politique du renoncement qui fut pendant quatre longues années la politique

générale de l'Europe : renoncement allemand devant le travail à fournir, renoncement britannique devant le mauvais vouloir allemand, renoncement français devant la collusion britannique. Peu à peu, sans qu'on osât se l'avouer, une paresse immonde engourdissait tous les membres, la prise se relâchait en une déperdition continue. C'était une descente inutile, interminable, lâche, indigne de l'Europe.

La décision française d'en finir avec ce régime d'évanouissement, cette soudaine fixité implantée dans ce laisser-aller de décadence a eu pour effet immédiat de décomposer en plusieurs séries de mouvements originaux l'unique et mol glissement vers le non-être universel. En prenant pied dans la Ruhr, en affirmant ce *oui* que Nietzsche, dans l'intérêt même de l'Allemagne, n'eût pas désavoué, les Franco-Belges ont rendu à l'Europe sa conscience. Ne nous désintéressons pas de l'Allemagne, je parle de cet intérêt qu'une rude bienveillance peut avoir. Il ne serait pas sain pour le monde que l'Allemagne sombrât dans le bolchevisme, ou, pire éventualité, se cristallisât en un bloc de haine et de vengeance. Qu'on envisage ce double péril sous ses diverses faces et l'on conclura vite que le meilleur moyen d'y parer est d'imposer l'ordre et la paix aux différents noyaux générateurs de l'Allemagne. Avec la Ruhr, nous détenons — et nous entendons continuer à détenir — l'organe principal du productionnisme germanique. Avec le Rhin — qu'il est de notre devoir d'organiser à longue échéance — nous contrôlons tout un aspect des ressources germaniques en fait d'agressivité militaire. Le cycle sera complet, ou à peu près, le jour où nous aurons pris place, à Berlin, au-dessus des finances et du budget. Comment oser se dire « bon européen » et permettre ce gaspillage insensé d'une fortune publique gigantesque, que sont les budgets successifs de l'Allemagne?

Il est facile, il est tentant, il est presque adroit de dénoncer une pareille attitude comme cynique. Mais c'est également commode, trop commode, s'il s'agit d'éluder tout ce qu'a de tragique la situation européenne. Il en va des nations comme des individus : elles ne travaillent et ne se conduisent bien que lorsque la contrainte s'ajoute à cette vague propension pour la décence qui est déposée en chaque être, collectif ou individuel. Quoi qu'il en soit, du côté français, la décision du 11 janvier est venue amorcer une série de vouloirs au bout desquels on aperçoit une régénération de grand style, dont l'Allemagne ne serait pas la dernière à profiter.

La Belgique s'est associée à cette entreprise en vertu d'une solidarité plus vieille que César et que Charlemagne. Ce n'est pas seulement en morale qu'il y a des lois non écrites. La géographie en

promulgue un certain nombre qui souffrent difficilement désobéissance. Les Belges l'ont compris. Pouvaient-ils faire autrement? Ce n'est pas à raison d'intrigues plus ou moins byzantines que la Belgique s'est associée à la France, c'est à cause d'une certaine bataille qui s'est appelée la bataille de Charleroi, qui prouve que la Belgique n'est pas suffisamment défendue en France, qu'il faut trouver plus avant l'endroit où repousser un premier choc, qu'à défaut de l'histoire, des souvenirs, qui n'ont pas encore neuf ans de date, enjoignent de placer cet endroit sur le Rhin, sur la rive droite du Rhin. C'est à cet instinct profond de sécurité, libellé plus ou moins discursivement par les notes diplomatiques, que les Belges ont obéi en faisant le même réflexe que les Français. A défaut de politiciens avertis, l'âme de la race eût parlé trop haut pour permettre une autre réponse.

Le vocabulaire employé par les mauvais amis de l'Allemagne à cette occasion en serait une preuve nouvelle. Qui donc a démontré une fois pour toutes que la vie profonde de la Belgique est liée à la vie profonde de la France, ou plutôt que l'une et l'autre forment deux parties d'un seul tout, sinon les chefs de l'état-major berlinois, lorsqu'ils décidèrent de frapper la France à travers la Belgique? Quoi d'étonnant dès lors que cette démonstration ait porté? En réalité on pourrait supposer à Paris et à Bruxelles des politiques essentiellement divergentes sur une foule de points et qui sur celui de la défense fondamentale rendissent un son identique. Vis-à-vis de l'Allemagne, France et Belgique sont condamnées par la nature à poursuivre, *par position*, une politique identique. Il y a là une espèce de nécessité, qu'on pourrait traduire en disant que le Rhin est le lieu géométrique de la réaction franco-belge. Parler en cette occurrence d'*asservissement* et de *suiveurs*, comme le font tous les jours les publicistes de Berlin et de Manchester, trahit un dépit tellement naïf que son expression en devient incompréhensible.

Oh ! je sais bien que le traité de Versailles — répertoire des plus vastes sottises européennes, — s'est ingénié de compte à demi avec ses interprètes à séparer autant que possible ce que la nature avait joint. Non que je récrimine — juste ciel ! — contre la priorité belge. Au contraire, il fallait étendre le bénéfice de ce privilège à tout ce qui était dévastation et réparations. On sait avec quel brio M. Lloyd George s'est mis en travers de cette idée juste. Sous prétexte que la vie d'un soldat anglais valait bien une bicoque française — et même davantage, dans certains cas, qui le niait? — il a réussi à poser dans la charte de « l'Europe future », née sous le signe du dollar, le principe d'une scission que ses successeurs d'aujourd'hui, Curzon en tête, s'attachent de leur mieux à agrandir.

Il n'est pas douteux qu'un flottement se manifeste de ce chef dans la politique belge. On l'exprime en disant que la Belgique essaie de s'établir sur un terrain situé à égale distance de Londres et de Paris : intransigeant sur l'occupation de la Ruhr, sur la façon de la poursuivre ou d'y mettre fin, le cabinet Theunis-Jaspar adopte les suggestions britanniques les plus malavisées sur le contrat éventuel à signer avec l'Allemagne.

Si l'Hercule gaulois, dont nos vieilles chroniques sont pleines, réapparaissait sur la terre, je lui confierais pour ma part, comme premier travail, le soin d'étrangler tous les experts, en commençant par les experts anglais, en continuant par les experts allemands, en finissant par les experts américains. Prenez un malade. A quoi peut bien rimer, je vous le demande, l'idée de faire expertiser sa force? Ou l'on se moque de nous, ou l'on ne comprend rien à rien. La force possible du malade ne concerne pas les experts. Ce n'est pas d'évaluation qu'il s'agit, c'est de guérison. Soignez plutôt ce malheureux être, imposez-lui, s'il le faut, un régime, soumettez-le, pour cela, à une surveillance, rééduquez-le. Sa capacité de travail et de production augmentera automatiquement. Si dans un cas pareil *expertise* n'a aucun sens, *médication* en a un très fort. Il n'y a aucun inconvénient à considérer l'Allemagne comme un pays désadapté, à condition de savoir ce qu'on veut et ce qu'on dit. Le cas de l'Allemagne ressemble trait pour trait à celui d'un morphinomane, tombé au dernier degré de l'épuisement. S'agit-il — assez sottement — de disqualifier ses créanciers, sous prétexte qu'il s'est réduit (semi-volontairement) à l'impuissance, ou bien de le remettre sur pied en l'obligeant à prendre des précautions, en lui interdisant de condamnables pratiques? Toute cette discussion autour de la capacité de paiement de l'Allemagne sue la sottise quand elle ne sue pas l'hypocrisie et il n'y a qu'une façon d'y prendre part, qui est de passer outre, dussions-nous être seuls de l'autre côté du Rubicon. L'attitude de l'indépendance, après tout, nous réussit-elle si mal? Qui s'est trompé, des prophètes de malheur, qui voyaient déjà la livre à 150 ou 180 francs, qui entendaient la Rhénanie se soulever en bloc, qui jouissaient de la chute retentissante de M. Poincaré ou des ministres raisonnables qui ont conclu de l'absence de gages à la nécessité de s'en procurer? La livre a plafonné autour de 79 francs, la Rhénanie se sent de jour en jour plus différente de Berlin — témoin les journées inespérées de Coblence, où Dorten a récolté des acclamations telles qu'elles ont retenti jusqu'à Londres — et le ministère Poincaré n'a qu'à prononcer ce petit mot : la *Ruhr*, pour faire, si j'ose dire, le maximum !

Bien entendu, si disposés que nous puissions être à rester fermes, quitte à rester seuls, nous aimerions mieux voir les Belges à côté de nous autour du tapis vert, comme ils sont à côté de nous sur la carte. C'est d'ailleurs le cas de beaucoup de Belges et l'un d'eux me confiait l'autre jour certaines craintes, que, m'assurait-il, il n'était pas seul à entretenir.

Cette situation intermédiaire adoptée en effet par la Belgique ne saurait guère être que provisoire. Dans de pareilles évolutions, qui correspondent à des attitudes de théoriciens, non aux gestes de l'action, il est naturel, au bout d'un certain temps, ou de revenir sur ses pas, ou de pousser plus loin. C'est ce « plus loin » qui inquiétait mon interlocuteur. Il se demandait si la Belgique n'allait pas souffrir quelque peu d'une conjonction un peu trop serrée avec l'Angleterre. Pays industriel, plus industriel encore, proportionnellement, que l'Angleterre, pays de plus en plus industriel depuis l'accord douanier sur le Luxembourg, la Belgique n'a-t-elle donc que des livres sterling à gagner avec un partenaire comme la Grande-Bretagne, visiblement tout disposé à lâcher l'Europe pour sauver, du moins il se l'imagine, ses chères cotonnades ou ses *blessed* couteaux? Qu'on mette les choses au pis, voilà un danger — danger automatique, inhérent à la nature des relations internationales — que la France, pays plus complémentaire de la Belgique que concurrent, ne saurait, quand même elle en formerait le noir dessein, faire courir à son voisin du Nord.

Ne dramatisons rien. Ne concluons pas trop vite. Il est pourtant bien difficile de chasser certains souvenirs, le souvenir de petit pays — et la Belgique, en dépit du Congo, n'est pas un Léviathan (« petit coin de terre, si grand de bonté », chantait Déroulède) — que l'amitié anglaise, avec les meilleures intentions du monde, a perdus. Le nom du Portugal est sur toutes les lèvres. Il n'y a pas que le Portugal. Cherchez plus près, beaucoup plus près que la Belgique, et vous trouverez la Hollande. Frédéric II a prononcé sur le destin de la Hollande, rivée à la politique anglaise par le couronnement de Guillaume III, une phrase demeurée classique, quand il parle de l'État néerlandais, jadis si puissant, si glorieux de son indépendance et qui, moyennant quelques rogations, la rogation belge précisément, dans les dépouilles de la monarchie espagnole, se changea en « chaloupe à la remorque des vaisseaux anglais ».

Cette immense révolution, qui fait du dix-huitième siècle naval, militaire et diplomatique dans l'Europe occidentale une chose si différente du dix-septième siècle, rempli par l'activité débordante des Provinces-Unies, tombées très vite et pour toujours au rang de

puissances *in partibus*, s'opéra en quelques années, avec la rapidité de la foudre. C'est en 1688 que Guillaume monta sur le trône de Jacques II ; dès Ryswick (1697) l'opération qui consistait à ruiner la flotte et le commerce hollandais au profit du mercantilisme britannique était en voie de réussite. Le traité de la Barrière (1715) la paracheva.

Qu'il y ait à Londres des esprits entreprenants pour renouveler cette aventure au détriment de la Belgique, pourquoi nierai-je que je le soupçonne, quand des Belges eux-mêmes en ont l'obscur pressentiment? Que la tentative réussisse, c'est une autre affaire. Évidemment lord Curzon est merveilleusement servi par les liens d'ancienne amitié qui le rattachent au roi Albert. Ce n'est pas pour rien que, sous son égide, le prince héritier a fait, pendant la guerre, ses études à Eton. L'indication vaut ce qu'elle vaut. Il n'en faudrait pas abuser. Au surplus les hommes d'affaires belges sont de taille à défendre leur plan et ceux de leurs camarades. Ils l'ont bien montré plus d'une fois et il n'est nul besoin de rappeler quels admirables défenseurs le Congo belge a su trouver en son temps contre les prédicants trop peu désintéressés de Manchester. N'empêche qu'il y a là en vue, ne disons pas tant contre la Belgique ou contre la France, que contre la santé générale de l'Europe, un péril qui n'a pas son origine dans des machiavélismes artificiels, mais — et c'est bien plus grave — dans les tendances permanentes d'un productionnisme aveugle, rendu sauvage par apoplexie et famine combinées et qui, depuis 1920, rôde dans sa cage comme le lion de l'Écriture, *quaerens quem devoret*. Avec des fauves de cet acabit on ne saurait prendre trop de précautions.

En ce qui concerne la France, le péril n'est d'ailleurs plus de ce côté-là, — du moins si nous savons persévérer, — il se trouverait plutôt dans un envasement, même mitigé, de nos résolutions et de nos initiatives. Pour les nations comme pour les classes sociales, il n'y a qu'un péché mortel, celui qui consiste à tomber sous la coupe d'autrui. Pendant quarante-trois mortelles années la France a tenu bon contre le mirage allemand. Depuis cinq ans, elle résiste aux pressions anglo-germaniques, tantôt impudentes, tantôt candides. Il n'est pas douteux qu'on essaie de réaliser contre elle (voyez Tanger) une espèce d'encerclement par le vide.

Rira bien qui rira le dernier. Pour nous, sachons rester ce que nous sommes. Aucun danger ne nous menace tant que notre indépendance morale subsistera. C'est elle la source de toutes les autres.

René Johannet.

LES LETTRES

« LE RÉVEIL DES MORTS »

Alceste, non point l'Alceste de Molière, mais celui que nous avons inventé d'après Molière, un Alceste sensible, mélancolique et byronien, M. Roland Dorgelès, l'auteur des admirables *Croix de bois*, — et on ne rappelle point ici qu'elles sont admirables pour en écraser l'œuvre nouvelle ! — a regardé les survivants de la grande guerre. Il les a trouvés lâches, égoïstes, et oublieux. Il est allé dans les régions libérées où tout un peuple de paysans, d'ouvriers, d'entrepreneurs et de fonctionnaires, les uns avec ardeur, les autres avec nonchalance, travaillaient à rendre fertiles les champs crevés, brûlés par les obus et gorgés de cadavres, et à relever, par centaines de mille, les maisons et les fermes rasées. Il a vu des bonshommes atroces.

Il a vu l'aubergiste qui s'était enrichie du temps des Boches et leur avait souri, devenue grosse madame, et continuant de gagner et d'être amoureuse avec les Français et les ouvriers chinois, des paresseux qui achètent des parfums aux filles des villages, touchent la paye et ne font rien. Il a vu les petits industriels d'autrefois qui se font reconstruire de belles usines ; les bourgeois qui exigeaient et obtenaient une belle maison à la place d'une masure : tous les profiteurs d'après guerre. Il a vu les mercantis ronger les pays renaissants comme une vermine. Les experts, les entrepreneurs et les commissions gâcher des milliards...

Il a vu pire : les marchands de morts. Le personnage qui les syn-

thétise tous, c'est Bouzier, au nom symbolique. Les morts sont à lui, Bouzier. Ils lui rapportent soixante francs pièce. N'a-t-il pas soumissionné pour les déterrer, les mettre en boîtes et les transporter? Les parents qui viennent pleurer à l'entour, ces vieilles mamans qui cherchent le corps de leur fils de cimetière en cimetière, Bouzier les rabroue. « On ne voit que vous. »

Cupidité, paresse, insouciance, manque de respect aux morts, jalousie, — toutes les vilenies de ces vivants acharnés à leur besogne, M. Dorgelès a vu cela. Il l'a vu avec précision, parce qu'il est observateur, et qu'il a été un « reporter » tout à fait remarquable. Il l'a peint avec puissance, en traits sûrs et violents. Il a un peu exagéré les teintes sombres : c'est un lyrique, que voulez-vous, et un terrible pessimiste.

Notez bien que l'on doit préférer le pessimisme de l'auteur du *Réveil des Morts* et son indignation généreuse, à l'optimisme d'un Pangloss, qui serait niais et monstrueux, et à une indulgence... parlementaire. Celui qui aurait assisté à ces honteux commerces, et découvert dans les âmes tant de bassesses, sans en avoir horreur, celui-là, on préfère n'en rien dire. L'indignation de Roland Dorgelès est si sincère, elle s'exprime en termes si justes, si forts, si émouvants qu'on la ressent comme lui. On maudit ce grouillement de larves humaines, si laides, sur le sol où tombèrent les héros...

Mais enfin, la besogne accomplie est belle, malgré tout. Elle émerveille les étrangers. En quatre années, une tâche extraordinaire a été accomplie, qui semblait demander un quart de siècle... Roland Dorgelès le sait. Un de ses personnages, en quittant les régions reconstruites, les contemple au soleil levant : « Les toits fumaient avec un parfum de bois brûlé. Sur le seuil de sa porte, le maréchal travaillait en sifflant. On apercevait un fardier chargé de blocs de pierre sur la promenade d'En Haut. Partout des échafaudages étaient dressés. Les jardins avaient retrouvé leurs limites et sur les troncs qu'on croyait morts avaient jailli des pousses nouvelles. »

La beauté du résultat obtenu, Roland Dorgelès n'y a pas été insensible. Mais il n'a pas beaucoup travaillé à nous la faire sentir. Il y a, dans son tableau, merveilleux d'ampleur, de puissance, tout remuant de foules, fourmillant de « types » dont on se souviendra, beaucoup plus d'ombre que de lumière.

Et quelquefois, l'indignation s'égare un peu ; la colère est presque égale, — bien que l'écrivain se soit visiblement contenu, et peut-être *parce qu'il s'est contenu* quand il a évoqué les crimes ignobles, — pour les péchés véniels et les fautes irrémissibles. Mais n'est-il pas Alceste? Précisément.

En somme, *le Réveil des Morts* est, avant tout, un magnifique reportage, un voyage, un séjour d'études aux régions dévastées, dans un petit village, proche du Moulin de Laffaux et du Chemin des Dames : Crécy. Et, malgré quelques réserves, ce reportage est véridique, impressionnant et beau. *Le Réveil des Morts* est de l'histoire. Les voraces d'après-guerre savaient que l'histoire est boiteuse, et qu'elle vient à pas lents. Ils pensaient n'être flétris que longtemps après leur mort. Ils comptaient sans Dorgelès. Dorgelès, comme dit Hugo, — je pense que Dorgelès l'admire? —Dorgelès « tient le fer rouge et voit la chair fumer ».

Cela, c'est le cadre. Dans le cadre, il y a un roman, et même un roman symbolique, ou synthétique. Sur le roman on peut discuter. Je le trouve émouvant. Je trouve qu'il s'accorde merveilleusement avec les paysages sinistrés et la terre pétrie de cadavres où il se développe. Mais j'y ferai cependant quelques objections.

Jacques Le Vaudoyer, un jeune architecte, n'a pas été un « embusqué ». Non ; mais enfin, il n'est pas mort, et il n'a pas fait toute la guerre. Démobilisé, il a eu le temps de connaître une jeune femme, Hélène Delbos, dont le mari, André, était aux tranchées. Sans beaucoup plus de remords que le vilain petit protagoniste du *Diable au corps*, il a pris sa femme à un soldat. André Delbos a senti qu'Hélène ne l'aimait plus. Il a écrit des lettres désespérées. Et puis, en conduisant une attaque, il est mort... Jacques a épousé Hélène.

Or, voici que, peu à peu, l'âme de Jacques est envahie par le remords ; la pensée d'André s'insinue en lui, le pénètre, et s'empare de lui, comme dans les pratiques de sorcellerie du moyen âge, le fantôme des morts possédait lentement les vivants. Il comprend le mal qu'il a causé. Les souffrances d'André deviennent les siennes... Le mort triomphe du vivant. Cela est très beau, vous le devinez. Mais par quelle astucieuse combinaison Roland Dorgelès parvient à ce qu'il veut !... Vous devinez bien que si l'amour de Jacques pour Hélène ou d'Hélène pour Jacques étaient vraiment forts, et si Jacques et Hélène ne se quittaient point, l'ombre du mort inconnu ne se glisserait pas dans la pensée de Jacques. Si Jacques avait une préoccupation, une passion qui le détournât, parfois, de penser au mort, la hantise finirait vite. Le romancier s'est arrangé de façon à éviter cela, avec une subtile adresse.

Hélène et André possédaient une maison dans les régions envahies. C'est là que Jacques vient se fixer. Par un très noble scrupule, et pour arrêter les médisances, il reconstruira la maison d'André. Il y vivra seul, car Hélène dirige une maison de commerce à Paris et ne passe que deux jours par semaine près de son mari. De plus, c'est tout

près de là qu'André a été tué. Jacques voit la place où il est mort, entend d'anciens soldats conter la mort héroïque de Delbos. Bien plus, la mère du mort rôde dans le village et dans tous les cimetières environnants, à la recherche du cadavre d'André. Jacques la rencontre sans cesse. Si Hélène, qui ne veut plus voir son ancienne belle-mère, était là, Jacques ne parlerait pas à cette pauvre femme ; mais Hélène est loin ; il devient le confident, le guide de la maman Delbos.

Enfin, il suffirait qu'Hélène eût un peu de cœur, et accordât au mort le souvenir auquel, strictement, il a droit, pour que Jacques se sentît apaisé. Mais Hélène est un monstre. Hélas ! Je ne veux point dire qu'elle soit unique. Pourtant, s'il y en eut beaucoup d'aussi égoïstes, d'aussi sèches, il n'y en eut point de pire... Vous voyez comme tout est combiné... Jacques n'y échappera pas...

Pour l'achever, il découvre dans un tiroir les lettres du mort, si pathétiques. Il les apprend par cœur. Un soir, où Hélène est odieuse plus encore que de coutume, il les lui récite. Elle ne comprend d'abord pas. Puis elle frissonne, — enfin, — et Jacques et elle, hallucinés, délirants, croient voir le fantôme d'André dans le jardin... Jacques alors a un cauchemar. Il voit tous les morts se réveiller, briser leurs cercueils, crever la terre qui les recouvre, se grouper, et frapper d'épouvante tous ceux qui les ont oubliés, qui ont menti à leurs serments, qui négligent les veuves et les mutilés, — les vivants, les abominables vivants... Cette vision, qui fait songer à la *Légende des siècles* et aux *Châtiments*, est belle ; elle est d'un romantisme frénétique... Peut-être pour donner son plein effet exigerait-elle le rythme du vers?...

Jacques quittera Hélène. Comment vivre, après cela, l'un à côté de l'autre?

On a dit que le sujet de ce roman n'était pas arbitraire. En sa conception, c'est vrai. Mais dans l'exécution, non. A côté d'Hélène, de Jacques, des morts, je vois Dorgelès plaçant ses personnages comme les pièces d'un problème d'échecs, et préparant la « solution juste... »

Je serais désolé qu'on exagérât l'importance de ces réserves. *Le Réveil des Morts* est le pendant, très noble, très pathétique, des *Croix de bois*. Il nous prouve que la première réussite de Dorgelès n'était pas due seulement aux circonstances et à un état d'esprit momentané qui avait haussé son talent au-dessus de lui-même. Dorgelès est l'auteur du *Réveil des Morts* et des *Croix de bois*. Demain il nous donnera encore de bons et vaillants livres, — κτήματα ἐς αε — comme ces deux-ci, qu'on n'oubliera pas.

Robert Kemp.

ARMÉE ET MARINE

PLUTARQUE ET LA TACTIQUE

M. Jean de Pierrefeu a affirmé avec hardiesse la compétence des civils en matière militaire. En présentant son livre au public, l'éditeur a fait appel au jugement des anciens combattants. Il est hors de doute en effet qu'avec le système de la nation armée, les « civils » ne sont plus des ignorants en matière militaire : toute l'expérience militaire actuelle est contenue dans la dernière guerre : ils ont fait cette guerre. A égalité d'intelligence, ils en savent donc autant, dans la limite de leur expérience particulière, que les professionnels.

L'erreur de M. Jean de Pierrefeu consiste à supprimer cette limite et à conclure que le citoyen démobilisé peut juger les actes du généralissime. L'expérience de la plupart des citoyens mobilisés est en effet d'ordre tactique, et ce n'est que par un bonheur exceptionnel que l'adversaire de Plutarque a pu vivre dans l'entourage des stratèges. Ce sort digne d'envie ne fut pas celui des combattants ; ceux-ci ont commandé au plus des compagnies ou des bataillons : ils ont acquis de ce fait dans le domaine de la petite tactique une expérience égale à celle de leurs camarades de l'active. Pas plus que leurs camarades de l'active d'un grade égal, ils ne peuvent parler stratégie ou grande tactique, ou s'ils le font, ils ne sont point fondés à invoquer leur expérience de combattants qui ne vaut que dans les limites étroites où elle a été réelle et vécue. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que les citoyens démobilisés qui formaient l'immense majorité

des cadres combattants élèvent la voix dans les questions de tactique : un capitaine de réserve, qui a pendant quatre ans commandé une unité au feu, est plus qualifié pour parler du combat de la compagnie qu'un officier de l'active qui a fait pendant le même temps un métier de bureaucrate dans un état-major.

On s'étonne donc que ce soit dans le domaine de la stratégie et de la grande tactique que les « civils » se plaisent à critiquer les opérations militaires, alors que, dans la petite tactique, qui est après tout à la base de tout le reste (puisque le stratégique est une addition de possibilités tactiques), ils pourraient faire sentir une influence de combattants, précieuse, justifiée et, je crois, salutaire.

On retrouve dans ce cas particulier cet étrange état d'esprit que la forme actuelle de la vie politique a développé. Le petit commerçant très compétent dans les choses de son commerce et qui, à ce point de vue limité, pourrait rendre des services restreints mais effectifs, est, en vertu du système démocratique, institué juge en des matières qui ne sont point de sa compétence. Le vote politique dédaigne sa compétence commerciale qui est réelle, et lui en suppose une, qui est fictive, en matière de politique étrangère. Cet invraisemblable système, qui favorise une idéologie paresseuse et creuse, conduit de même le citoyen démobilisé à mépriser sa compétence tactique et à s'improviser stratège. Les réflexions qui suivent, et qui s'efforcent de déterminer l'esprit et la méthode de la tactique, sont donc à notre avis bien plus accessibles au « civil » que les généralisations faciles sur la stratégie où l'on se complaît. La plupart des citoyens ont fait de la tactique, sans le savoir, comme M. Jourdain, ou en le sachant, avant la guerre ou pendant la guerre. Les conditions de l'institution d'une tactique réaliste les intéressent donc. Aucun, en dépit du critique de Plutarque, ne commandera des armées. Beaucoup ont été ou seront capitaines ; ou leurs fils le seront.

Ainsi s'explique et se justifie dans une revue « civile » un essai sur les conditions de la tactique, art soumis d'ailleurs aux mêmes méthodes que les autres formes d'activité de l'esprit, et où l'esprit *a priori* et le manque de réalisme causent, comme nous allons essayer de le montrer, les mêmes dégâts que dans la vie politique ou économique.

Quand je songe à la guerre et à la tactique, ce n'est pas aux règlements que je pense : je crois que ces règlements ne préparent pas la guerre ; ils y préparent, ce qui est autre chose. Ces règlements tactiques sont utiles parce qu'en temps de paix il est bon d'appliquer des activités parallèles à des thèmes analogues, dans des cadres à peu près

semblables. Mais ces exercices pédagogiques ne sont qu'un entraînement : ils sont aussi loin de la guerre que le sont de l'art du combat les exercices du boxeur qui combat contre son ombre. Par paradoxe, je dirais qu'il serait bon qu'ils ne fussent pas trop vraisemblables, parce qu'on est tenté alors de les croire vrais.

Il est ridicule de discuter à perte de vue sur un règlement et sur le plus ou moins de fidélité avec laquelle il traduit « les leçons de l'expérience ». Ce n'est qu'un moyen commode de s'entraîner tous ensemble à peu près de la même façon, de la façon évidemment la moins invraisemblable possible : c'est une convention, on ne discute pas une convention, sauf quand on a vingt ans et qu'on met l'absolu partout.

On admet une convention pour ce qu'elle vaut, parce qu'elle est commode, provisoirement. Ce qui est grave, c'est le dogmatisme qui risque de se cacher derrière les règlements, dogmatisme qui prétend tirer de la dernière guerre une doctrine valable pour la prochaine ; parce que, cette guerre venue, on aura affaire à Notre-Seigneur le Réel et à Sa Majesté l'Expérience, et que l'interrègne de la convention aura pris fin. Je dis que tout de même il faut que cette convention soit le moins invraisemblable possible ; car elle continue pendant les premiers temps, avec son redoutable pouvoir d'inertie, à régir le combat. Il faut donc éviter un démenti trop brutal des faits. Mais avant tout, il faut tenir cette convention pour une convention, de façon à la rejeter le plus vite possible. Ce qui fait du mal, ce n'est pas tant le fait qu'un règlement a mal prévu la guerre, que le fait de croire que le meilleur règlement possible puisse prévoir la guerre.

Un tacticien réaliste procédera donc de la façon suivante :

1° Il fera un règlement provisoire (on a peine à concevoir d'ailleurs un règlement qui ne le serait pas, puisqu'il s'applique à des réalités qui varient) dans le seul but, comme je l'ai dit que, de Lille à Bayonne, on s'exerce tous ensemble à peu près de la même façon ;

2° Il étudiera à loisir les réalités de tous ordres qui conditionnent la doctrine tactique, laquelle n'est que leur mode d'emploi au combat ;

3° D'après cette enquête, il redressera sa première hypothèse, puis il attendra. Il attendra, l'esprit libre, sachant que l'hypothèse n'est qu'une hypothèse, l'expérience. Attendre cette expérience avidement, l'accepter humblement, telle est la morale du tacticien ;

4° Quand elle arrivera, il oubliera tout des conventions : il s'adaptera à elle aussi rapidement, aussi docilement que possible.

Bref il appliquera à la tactique l'attitude inductive des sciences expérimentales, non l'esprit déductif des mathématiques. C'est la méthode de Claude Bernard qui est la bonne en cette matière.

Si la guerre ne cessait jamais, le tacticien aurait la partie belle,

mais la tactique est un art ou une science expérimentale à laquelle l'expérience n'est accordée que de loin en loin. D'où cette avidité que je voudrais voir à notre tacticien, celui qui doit donner à l'armée des règles, qui, à un certain degré de généralité, doivent être uniformes. Dès le premier coup de fusil, je voudrais qu'il se précipitât au point où l'expérience commence, avec une curiosité avide et humble, qu'il regardât de « tous ses yeux », de toute son intelligence et qu'après avoir tout oublié, tout vu et tout compris, il retournât rédiger une note, où il ne prendrait même pas la peine de dire que les règlements sont abrogés (cela va de soi, cela va sans dire), où il ne céderait pas à la fausse honte de défendre son œuvre du temps de paix, de peur de violenter l'expérience pour justifier son hypothèse mais où il dirait : « Voilà ce qui semble se passer. Il paraît sage jusqu'à nouvel ordre de procéder de telle façon... Naturellement « tout se passe comme si... » L'expérience commande. En mon absence, prière aux observateurs d'informer. »

C'est dire que si, en temps de guerre, la tactique doit savoir qu'elle suit difficilement l'expérience, parce que chaque jour qui se lève apporte sa part d'imprévisible, à la façon dont l'Achille de Zénon se rapprochait par bonds de la Tortue sans jamais l'atteindre, en temps de paix, privée de l'expérience réduite à la nourriture creuse du souvenir et de l'imagination, elle est dans l'attitude du chimiste dont le laboratoire serait fermé. Elle doit être anxieuse et pénétrée de cette conviction, qui est une forme d'honnêteté intellectuelle, que tout ce qu'elle a pu supposer et imaginer n'a qu'une valeur relative qui est d'empêcher les cerveaux militaires désœuvrés, tant que le laboratoire est fermé, de se rouiller.

Cette attitude paraît toute naturelle : il faut croire qu'elle est difficile, car trop souvent le tacticien a cherché pendant la guerre à démontrer qu'il avait raison. On était arrivé en 1914 à une doctrine tactique qui était ce qu'elle était. Loin de moi l'idée de la critiquer après coup ; c'est trop facile : j'ai dit les difficultés que la paix apporte à l'enquête tactique. Mais le premier jour, les exécutants au contact de l'expérience sentirent que cette doctrine ne s'adaptait pas à la réalité, qui se révélait tout d'un coup dans sa richesse et sa puissance sanglante et terrible. Ne devait-on pas changer tout aussitôt? On laissa l'empirisme souvent myope des exécutants s'adapter et la mort dans l'âme on suivit cet empirisme, mais lentement, en rechignant.

Et pendant ce temps la Tortue avait marché et Achille à l'esprit rapide s'était mis en retard sur la Tortue-Expérience, comme dirait Hugo. Pourquoi? Parce qu'à la difficulté inévitable de s'adapter à

une réalité mouvante, le tacticien ajoutait sa mauvaise humeur à recevoir l'expérience et qu'il fallait des punitions répétées et que d'autres, tels les menins du prince, recevaient à sa place, pour l'amener à se soumettre. C'est le passé ; il ne sert à rien de récriminer, mais il faut en tirer la leçon. Quand la guerre commencera, il est sûr qu'on se sera trompé en quelque manière. Faut-il en avoir honte? Non pas, « mais c'est persévérer qui est diabolique ».

Que l'éducation du tacticien tende donc principalement à lui donner cette souplesse devant l'expérience. Qu'on écarte de ses programmes le plus possible les sciences qui conduisent à penser par principe et par raison démonstrative. Qu'on le mette en garde contre l'arrogance des « géomètres ». Qu'on le préserve du péché d'orgueil qui consiste à vouloir commander à la réalité, du péché de paresse qui voit dans les idées générales un moyen commode d'esquiver la complexité du réel. Qu'il apprenne à penser inductivement : hypothèse, expérience, théorie (qui n'est qu'une hypothèse un peu moins provisoire). Beaucoup de sang sera épargné.

Le réalisme tactique repose sur une psychologie souple et fine, qui n'a rien à voir avec le savant et inutile échafaudage qu'ont construit sous ce nom les philosophes de profession. Psychologie, la science de l'âme et des ressorts qui la font agir, la science des règles pratiques pour utiliser en vue du but que l'on se propose, au maximum le jeu de ces ressorts. Connaissance des hommes, non connaissance de l'homme. J'évite de dire : « De l'Homme » car il est dangereux de parler de l'homme en général : je ne dis pas qu'il n'existe pas, mais en abuser favorise trop la paresse d'esprit. Pour le chef, il n'y a pas l'Homme, il y a des hommes, il n'y a pas la Troupe, il y a des troupes. Rien de plus nécessaire au chef militaire que cet esprit de finesse, rien que l'on favorise plus dans ses études que l'esprit de géométrie. On a vu tirer du plus réaliste des auteurs militaires, Ardant du Picq, une psychologie systématique pour mannequins, parce que rien ne profite aux géomètres ; ils ne savent pas mâcher la réalité, qu'il faut pourtant un estomac de ruminant pour assimiler.

C'est ainsi qu'il n'y a pas de « géomètres » qui n'affirment la valeur de ce qu'ils appellent « les forces morales ». Les effusions d'un sentimentalisme abstrait les dispensent d'aller plus avant. Rien pourtant de plus inutile que ce sentimentalisme qui ressemble à ces formules de politesse et de sympathie qui suivent ou précèdent une lettre d'affaires. Il ne s'agit pas d'aimer l'homme, mais de le connaître, « d'être fier de sa troupe », mais de savoir ce qu'elle vaut. On voit discuter gravement sur la part à donner aux forces matérielles et aux forces

morales. Il est sûr que tant qu'on fera la guerre avec les hommes composés suivant la formule, ou commode ou vraie, d'un corps et d'une âme, tout sera « moral » et rien ne le sera. Le chef voit la guerre non directement mais à travers le prisme des âmes. Le feu, c'est l'impression que fait le feu sur l'âme des hommes ; la sécurité, c'est l'impression de sécurité ; la longueur d'une marche, c'est l'impression qu'elle est longue. En ce sens tout est moral parce que tout passe et se réfracte à travers ce prisme déformant : tout, la balle et l'obus, la nuit et la boue, les permissions et la *Marseillaise*. Mais si tout est « moral », rien ne l'est particulièrement ; il n'y a entre ces différentes réalités psychologiques pas plus de hiérarchie que d'opportunité.

Il y a des cas où c'est la *Marseillaise* qui est réelle et d'autres fois la puissance du feu. L'homme n'est ni ange ni bête. Pas plus qu'une tactique d'ange, une tactique de bête n'est humaine. Force morale, force matérielle, c'est tout un pour le réaliste qu'est le chef. Il sait que la balle en tuant le corps rend l'âme impuissante, mais il sait que la balle part d'un fusil que porte un homme qu'une âme dirige. Il évolue donc constamment dans le plan psychologique où il rencontre des réalités psychologiques, dont les unes ont comme point de départ des phénomènes dits matériels et les autres des phénomènes dits moraux. Les uns et les autres, le chef les soupèse et, suivant le moment, les emploie. Qu'il ait de la sympathie pour les uns ou pour les autres, c'est tout à fait superflu. Parce que les uns et les autres sont des moyens. Quand il peut il choisit la solution élégante, si elle est aussi sûre, parce qu'elle est la plus économique. Si une confession générale vaut des grenades, il préfère l'arme la moins lourde à charrier.

Ce sont ces vues réalistes et fines qui manquent trop souvent aux chefs. Que je voudrais voir les chefs réserver à la conduite des hommes les débauches de psychologie qu'ils font en équitation ! Alors le bon cavalier sait qu'il n'y a pas le cheval mais des chevaux ; et que ce cheval est sensible, et qu'il n'est pas celui d'hier, et qu'il faut de la diplomatie pour le commander et le mener sur l'obstacle. Commander à des hommes, c'est plus délicat mais c'est tout pareil. Seulement, descendus de cheval, les plus fins cavaliers deviennent géomètres : ils n'ont le sens de l'individu que quand cet individu a quatre pattes.

Quelle est la nature des hommes que la tactique emploie, quelle est leur valeur réelle et présente? Les connaître pour en tirer le meilleur parti, c'est tout le problème.

Le soldat qu'emploie la tactique d'aujourd'hui, c'est le soldat d'aujourd'hui : ce n'est pas le soldat d'hier ou de demain. On dira

que c'est une vérité de Jacques de Chabannes de La Palice, bon général au demeurant. Cela veut dire que si l'on base la tactique présente sur l'expérience de la dernière guerre, on fera une tactique bonne pour cette guerre, pas pour maintenant : tout fût-il pareil, sauf l'homme, parce que cet homme a changé. Le soldat de 1918, c'était un certain soldat ; par bien des côtés, c'était un vétéran qui avait vécu et grandi pendant la guerre, qui était, s'il est permis de sourire, un « enfant de la balle ». On lui demandait, en tant que tel, ce qu'il pouvait donner : quelquefois plus. Il avait tous les âges : il était plutôt vieux ou vieilli. Maintenant ce soldat a disparu ; il reste le soldat de dix-huit mois qui fera peut-être la guerre au bout de six mois de caserne, demain le soldat d'un an. Une tactique basée sur l'expérience passée ne vaut donc plus, parce qu'il y a un fait nouveau : ce soldat qu'elle n'a pas connu. Par paradoxe, je voudrais voir sur la couverture des petits livres qui renferment tous les trésors de la sagesse : « Règlement pour le soldat de dix-huit mois », en attendant le « Règlement pour le soldat d'un an ». Une tactique n'est pas bonne, elle est la meilleure possible dans des conditions données. Qu'on examine de ce point de vue les règlements actuels ; je n'en veux point discuter le détail. A quel soldat s'appliquent-ils? Il est bien clair, je pense, que les règlements sont faits pour les soldats, non les soldats pour les règlements (on pourrait en dire autant des élèves et des programmes, mais c'est une autre histoire). Il est sûr que depuis 1918, bien des choses n'ont pas changé, mais il suffit qu'une seule chose l'ait fait pour que tout change. L'hiver c'est toujours l'hiver : il faut s'habiller chaudement et avoir les pieds au sec ; mais vais-je acheter à un enfant, sur cette seule indication, des vêtements pour un gros homme? La tactique de 1918, c'était le mode d'emploi des soldats de 1918, la tactique de 1923, c'est le mode d'emploi des soldats de 1923. Qui trouverait à redire à cette évidence? Alors, si l'on adaptait une tactique de 1918, même revue et corrigée (et augmentée) à des soldats de 1923, cela serait-il raisonnable? Il est sûr que c'est ennuyeux : mais il faut que la tactique en prenne son parti ; elle a des hommes qu'on lui donne, comme elle a le matériel qu'on lui donne. Il ne s'agit pas de ce qu'elle demande, mais de ce qu'elle obtient. Si les hommes qu'on lui donne ne valent pas grand'chose, on a beau dire au chef qu'il aura des hommes qu'il « voudra » avoir, on n'est pas dupe, je pense. Ces hommes auront tout de même leur faible. Il y a une tactique à employer avec des hommes médiocres. Annibal a gagné la Trébie et Cannes en utilisant la faiblesse de ses Gaulois désarmés. Que peuvent donner les hommes, que valent les cadres, il faut tout reconstruire là-dessus.

Que le résultat qu'on obtiendra soit au-dessous du résultat théorique, j'y compte bien. Il sera le « meilleur possible ». S'il faut abandonner l'ordre mince, revenir à une sorte d'ordre profond, il faudra tâcher d'en atténuer lès dangers. Le résultat sera, à coup, sûr meilleur que si l'on applique une tactique de grognards à des Marie-Louise.

Il en est de même des troupes de réserve et des troupes d'active, des troupes blanches et des troupes de couleur. Je crois bien qu'il n'y a qu'un règlement pour toute l'armée. A y réfléchir, c'est vraiment curieux : on applique la même tactique de combat, les mêmes formations, que le soldat soit de l'Ile-de-France ou du Chari. On compte sans doute que les exécutants en prendront et en laisseront. « Les exécutants sauront y mettre bon ordre », disait un faiseur de plan olympien. Mais c'est justement ce bon ordre que devrait viser le règlement, ordre divers, éphémère ; les règles tactiques n'ont pas le caractère auguste des lois du Décalogue, mais le caractère coutumier des règles pour la circulation dans les autobus.

Comme je le disais en commençant, il n'y a pas l'Homme mais des hommes. Il n'y a pas la Troupe mais des troupes. « Conséquemment », il n'y a pas la Tactique mais des tactiques. Croit-on que si je n'ai que trois chefs dans ma compagnie en qui je me fie, je formerai plus de trois groupes isolés pour l'attaque ou la défense, quelle que soit la théorie? Croit-on que si ma compagnie a été renforcée la veille de cent conscrits, j'adopterai la même tactique que l'avant-veille quand j'avais cent vétérans? Et que si mes hommes tirent mal, je ferai le même genre de tir que s'ils tirent bien? De même qu'il n'y a que des hommes, il n'y a que des moments et des occasions. En tactique aussi bien qu'en stratégie.

Si les Allemands nous font la guerre avec 200 000 soldats de métier et que nous leur opposions un million d'hommes à peine instruits, faut-il qu'eux et nous ayons la même tactique, parce qu'il y a l'expérience de 1918 qui nous est commune? Il faut savoir son fort et son faible. Masquer son faible, utiliser au maximum son fort, pour cela le connaître. Le nombre, si on a le nombre, la science si on l'a. Toute tactique qui ne repose pas sur cette connaissance réaliste de tout le donné qu'elle a à ordonner n'est qu'un jeu plus ou moins savant, plus ou moins bien lié de l'esprit.

Pour que le chef ait en face de la réalité humaine dont la nature doit guider son action cette finesse de discernement, cette souplesse d'adaptation, il faut qu'il ait le goût du réel. Pour cela, il faut tendre dans son éducation militaire à développer ce goût, ce sens de la recherche avide de la réalité, cette curiosité passionnée de l'expérience ;

il faut qu'un chef trouve sa volupté à palper des âmes, qu'il sache jouir de la réalité des choses, même des plus humbles, qu'il voie dans cette humilité sa vraie noblesse. Il faut rétablir à sa place, qui est la première, la noblesse du terre à terre du métier. Ces jouissances, ce sont celles du chef et du chef subalterne : s'il sait s'y prendre, jamais elles ne le lasseront. S'il ne se raidit pas, il sera comme l'élève qui sort de classe et découvre le monde, un monde nouveau où l'abstraction hivernale explose comme un printemps. Pourquoi veut-on lui en faire un « devoir », un devoir austère qu'il appellera bien vite une corvée? Ce qui « est » véritablement, ce qui « est » intensément, c'est le concret ; plus on s'y enfonce, plus on y prend de force et de véritabe dignité. L'esprit, comme Antée, n'a de forces qu'autant qu'il reprend terre et non s'il plane dans le ciel des abstractions vagues et souvent paresseuses. Après Dieu, comme dit Platon, il y a le menuisier qui fait le lit, puis le peintre qui peint cette image, et (j'ajoute) loin derrière, l'intellectuel qui le décrit. Il y a dans la Genèse, Dieu, qui pouvait faire un plan, lancer un ordre comme il avait fait pour le monde, mais qui pour créer l'homme, son chef-d'œuvre, prit de la glaise et se salit les mains. D'où vient le renversement de ces hautes et symboliques analogies? D'où vient ce préjugé de la noblesse des mains propres, à qui la seule saleté permise, ce sont les taches d'encre? Dans tous les domaines, la bourgeoisie, en devenant maîtresse, a transporté ses habitudes d'esprit et son échelle des valeurs. L'architecte fait des plans et laisse l'entrepreneur construire, le sculpteur ébauche et se fie au praticien : l'industrie est dirigée par des financiers ou des commerçants : race de robins, de fonctionnaires et de marchands, cette classe, historiquement, a pensé qu'écrire était plus noble que manier des réalités, et qu'au-dessus de ceux qui pétrissaient ces réalités, il y avait ceux qui n'agissaient que sur ces images secondes. Cette attitude d'esprit a avili tous les métiers manuels, et de même que le meilleur ouvrier n'a pas de plus haute ambition que de devenir le plus petit des bourgeois et de faire de son fils un fonctionnaire, de même l'officier de troupe n'a de cesse qu'il ne soit devenu scribe, « intellectuel » ; car il sait qu'on ne reconnaît d'intelligence que celle qui n'aperçoit le réel qu'à travers l'abstraction.

Ainsi le scribe a pris dans l'armée le pas sur l'ouvrier et l'on a vu, pendant la guerre, pour ne regarder qu'en bas, le secrétaire se pavaner devant le grenadier : et chose pire, ce dernier accepter, grognant mais tête basse, cette incroyable hiérarchie.

Le chef militaire, s'il a la juste notion de sa dignité, voudra, lui, être cet ouvrier ; car s'il est noble, il sera ouvrier d'âmes. Certes il saura qu'il ne commande pas des corps glorieux, que ces âmes ont

des pieds dont il faut passer la revue, des estomacs qui, trois jours de suite, ne supportent pas des haricots et toutes sortes de ridicules besoins dont il est le gestionnaire, mais il sait bien aussi que les idées générales n'ont pas d'existence par elles-mêmes, qu'elles n'existent que gonflées de la richesse des idées particulières, qu'avant tout il y a le concret, avant tous les autres celui qui organise le concret : loin derrière, dépendant de lui, ceux qui vivent, parasites, sur sa richesse.

Quand donc j'ai parlé de l'humilité, de l'avidité de l'expérimentateur tactique, quand j'ai dit que la tactique était la science (ou l'art) des réalités vivantes et mouvantes dont se nourrit le combat, j'ai supposé par là que le tacticien (ou l'apprenti tacticien) avait le goût de cette réalité et de cette expérience ; pour cela qu'on le lui avait donné. Quand celui qui sera un savant naturaliste sent s'éveiller en lui sa vocation, il se penche sur des fleurs vivantes avant de les classer, sèches, dans son herbier. Il se met à plat ventre dans l'herbe et regarde vivre les insectes. Après, longtemps après, s'il l'ose, il construira des théories et des lois. Nous, la matière de notre science, ce sont ces réalités humbles et toutes-puissantes sur lesquelles il faut sans cesse nous pencher, la terre et l'eau, la nuit et la boue, le métal des armes et l'huile des burettes. Il faut pour organiser un terrain savoir qu'ici l'herbe est drue, que là l'ombre est épaisse, qu'une défensive dont la force est l'invisibilité a besoin de ce mimétisme instinctif qui fait que l'homme se fond avec les couleurs et la forme de la Terre, que nos anciens disaient sa mère et qui reste sa protectrice. Qui de nous pendant la guerre n'a senti brusquement, par une révélation dont la force faisait éclater les mots, que la nuit était noire, lourde la terre mouillée, et qu'il y avait une tactique lunaire. Et penser qu'il y a des gens qui disent encore pauvrement « exercice de nuit » ! Quelle nuit? Il n'y a pas la nuit, mais des nuits. Et il n'y a pas besoin d'être poète pour distinguer celle où l'on suit le guide en tenant sa capote, de celles, propices, qui vous enveloppent sans vous étouffer.

Il y a ces réalités terrestres ; il y a les autres, humaines, le prisme changeant des âmes, les ressorts délicats qui les font agir. Toute science est vaine, si celle-là manque ; toute abstraction tactique inefficace si cette sève ne la gonfle pas ; et insipide le métier du chef militaire s'il ne sait pas vagabonder avec volupté dans le jardin merveilleux de l'expérience. Croit-on que mon lyrisme exagère? Si de temps à autre le chef subalterne ne sent pas, par bouffée, cette grandeur qui le fait noble, comment dominera-t-il le temps, que les mystiques appellent tiédeur? Il désertera ! combien déjà ont déserté !

L'évasion générale des meilleurs des jeunes générations vers les fonctions abstraites, dont nul ne conteste la nécessité et la difficulté,

n'a point d'autres causes que ce dégoût bourgeois du concret et ce renversement des valeurs qui dans l'armée met par paradoxe en haut de l'échelle les jeux abstraits de l'esprit. On dit que cette tendance a été déterminée par la forme de la guerre : qui sait si ce n'est pas elle qui a déterminé cette forme? La guerre a-t-elle rendu nécessaires des chefs savants, parce qu'elle était devenue savante, ou est-elle devenue savante parce que les chefs étaient savants?

En tout cas, il reste la tactique, la petite tactique, la condition, après tout, de tout le reste. Que deviendra-t-elle si elle ne table plus que sur des ouï-dire et sur des hypothèses historiques ou dialectiques? N'a-t-elle pas pendant la guerre manqué d'informateurs? Si elle en a manqué, n'est-ce pas parce qu'elle les a dédaignés? Après la guerre, qui a parlé d'elle, qui l'a fixée? Ceux qui ont vu de leurs yeux, senti dans leur chair, ou ceux qui ont entendu dire et raisonné là-dessus? On s'est habitué à dire « les exécutants » comme on aurait dit « les manœuvres ». Qui dès lors voudra être manœuvre, si l'intelligence pense qu'il y a mieux à faire que de rester au contact du concret? Un tel mépris de l'ouvrier a créé au dix-neuvième siècle, dans un autre domaine, un prolétariat avili et hostile. Qu'on prenne garde de ne pas créer un prolétariat militaire.

Ce ne sont point là des rêveries. Le sort de la tactique est lié à la qualité de ceux qui manieront le concret tactique. Une attitude faussée de l'esprit militaire peut créer de tels désordres que toute l'intelligence d'en haut, hypertrophiée comme le cerveau d'un enfant prodige, si elle ne trouve plus d'auxiliaires et de guides dans la réalité, se dépensera en pure perte. La tête levée, comme les aveugles, elle risquera, tel Œdipe sans Antigone, de choir quelque jour dans un puits.

H. Morel.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ALPHONSE DE CHÂTEAUBRIANT

Long, maigre et musclé, sanglé dans une culotte et un dolman de toile blanche, l'air d'un cavalier-poète, ainsi se présentait Alphonse de Châteaubriant dans l'été de 1907. Il y avait en lui du centaure, et même du cheval de race, et lorsqu'il se trouvait en confiance chez des amis, du poulain lâché en liberté.

Le visage d'une puissante ossature, extraordinairement expressif, s'éclairait d'yeux où se mélangeaient à chaque instant les nuances complexes de la mer bretonne, tantôt caressante lorsque le soleil la réchauffe, tantôt dure et glacée. Son air étonnamment jeune surprenait lorsqu'on le savait déjà père de deux beaux garçons. En lui rien de frelaté. Grandi loin des cénacles littéraires, il fleurait bon la vieille France, et la distinction de ses manières s'alliait à la plus grande simplicité. Une grande séduction se dégageait de lui et il eut le rare privilège d'inspirer des amitiés ferventes et dévouées. Éprouvait-il de la sympathie? il était tout élan et se donnait cœur et âme dans l'abandon des confidences; soudain, en présence d'un indifférent, il se rétractait, rentrait dans sa coquille. Amoureux de la solitude jusqu'à la sauvagerie, il avait aussi d'irrésistibles besoins de retrouver des êtres de son espèce, de se retremper dans une atmosphère de pensée et d'art. C'est ainsi qu'en dépit des légendes qui se sont créées autour de sa personne et qui nous le dépeignent comme un gentilhomme terré dans ses bois ou habitant un phare à l'abandon, il partageait son temps entre la Loire-Inférieure et Paris. Peu de romanciers ont su allier à un aussi haut degré une culture

étendue et une connaissance profonde de la campagne au point de transfuser à leur héros, comme Châteaubriant l'a fait pour son « Aoustin », la sève des végétaux et la puissance des éléments. Les meilleurs écrivains régionalistes sont, précisément, ceux qui possèdent une vue générale du monde parce qu'ils voient plus juste, et sur le plan de l'humanité, les habitants d'un terroir déterminé. Le romancier qui habite exclusivement aux champs, à force de vivre parmi les paysans, ne sait plus nous en rendre l'humanité essentielle; les détails abondent au détriment de l'ensemble et les sentiments profonds disparaissent sous le pittoresque touffu des habitudes. Presque toujours les romanciers dits « paysans » sont impuissants, non seulement à traduire la forte poésie de la terre, mais même à nous en donner la sensation, la matérialité. L'observation et la connaissance n'y suffisent point : il y faut de grands dons et une rare puissance de réceptivité. C'est par les sens aussi bien que par l'imagination que les véritables poètes de la nature vibrent à ses moindres pulsations.

Organisation de poète et d'artiste, d'une sensibilité frémissante et presque excessive, ainsi nous apparut tout d'abord Alphonse de Châteaubriant. En proie à un véritable délire dyonisiaque rien qu'à respirer l'odeur humide d'une châtaigneraie morbihannaise au sol feutré de mousse, lorsqu'il essayait de traduire en vers ou en prose son délire, l'intelligence entrait en jeu pour contrôler la sensibilité et lui imposer une discipline rigoureuse, une mesure qui atteste l'écrivain de race. Être complexe, plein de nuances subtiles, que l'on croit connaître, saisir et qui fuit d'entre vos doigts comme une anguille dans une « piarde », ses livres ne le révèlent pas tout entier. Leur robuste santé est loin de laisser soupçonner qu'ils furent conçus, et en partie écrits, dans une sorte d'angoisse.

Chez Alphonse de Châteaubriant l'hérédité joue un grand rôle. Non seulement son grand-père et son père furent des gentilshommes d'une rare originalité, mais de remarquables artistes. Tels dessins de son père, élève de Cabanel, sont de la lignée des dessins de maître.

...Né à Rennes, Châteaubriant a fait ses études et passé toute sa jeunesse à Nantes où son père possédait, dans un faubourg, une propriété. « Le Châtelet », d'extérieur banal, enrichi de meubles et de tableaux anciens, était entouré d'un parc admirable par ses dimensions et la splendeur de ses vieux arbres. C'est là que, chaque jour, au retour du lycée, l'enfant venait se réfugier, contant aux arbres qui vibraient au vent d'ouest comme des harpes grandioses, ses petits chagrins. Il n'était qu'un tout jeune garçon lorsque sa mère, créature délicate et profondément artiste, — elle aussi était peintre de talent, — mourut. Son père, homme excellent, mais élevé à la dure, selon la vieille tradition fran-

çaise, ne prodiguait pas les caresses à ses fils. Ne quittant guère son cher « Châtelet », il y vivait en solitaire, comme si Nantes eût été à dix lieues de là! Alphonse n'eut d'autre confident que sa sœur Louise qui fut un peu pour lui ce qu'Eugénie avait été pour Maurice de Guérin. Dans cette famille exceptionnellement douée, cette jeune fille, touchante Antigone, retirée du commerce de ses semblables, ignorant le mouvement de la peinture moderne, ne recevait d'autre leçon que de la nature qui l'entourait.

Vieillard demeuré d'une rare vigueur physique, esprit original, prime-sautier, en quelque sorte retranché du siècle, M. de Châteaubriant se rattachait très fortement au passé. Par sa famille il appartenait à une race de hobereaux bretons et poitevins, plutôt rudes, aux types balzaciens. C'est ainsi qu'Alphonse fut bercé par des histoires de grands-parents contemporains de la Chouannerie et de la Restauration où le romanesque se mêlait au comique, la dureté à la poésie. Ces histoires truffées de récits de chasse et de franches lippées lui inspirèrent Monsieur des Lourdines *et deux nouvelles où se révélaient déjà ses dons de styliste :* Le baron du Landrau *et* Madame de Buysse, *parues vers* 1908 *à la* Revue Bleue *où son ami, le poète Eugène Hollande, l'avait présenté.*

Son service militaire terminé, Alphonse de Châteaubriant se livra, avec frénésie, à ce qu'il appela « son école buissonnière ». Il flâne, il hume l'air, il s'ébroue, il lit, il écrit des vers; poèmes presque toujours inachevés, — qu'il ne voulut pas réunir en volume, se souciant moins d'avoir un petit bagage littéraire que de donner une œuvre véritablement accomplie.

Mais surtout il se cultive, étudie les maîtres de la peinture, songe à écrire une étude sur Poussin qu'il considère comme le plus grand coloriste de l'Ecole française (ce qui ne l'empêche pas d'admirer Gauguin et Van Gogh) et lit avec la curiosité d'un esprit universel. Châteaubriant, qui peut être considéré à bon droit comme un pur écrivain de race, nous ne dirions pas seulement « française » mais « vieille France », et qui semble avoir sucé de préférence à tout autre le lait des écrivains de la Renaissance, loin de confiner son esprit dans le cadre étroit d'une province et d'une culture exclusivement nationale, se nourrit des éléments divers des autres pays : Ibsen, — Lisez Brandt, et adorez, *écrit-il à un ami, — Tolstoï, surtout Dostoïevsky et Gogol qui sont, pour lui, les plus grands visionnaires du drame humain. Nietzsche, Emerson l'enthousiasment tour à tour. Lorsqu'il se sent faiblir, il puise la confiance en soi dans Emerson. Il voue une amitié ardente à Romain Rolland, amitié dont on retrouve comme un reflet dans* Monsieur des Lourdines. *Mais il aura grand soin, dans son œuvre longuement méditée et travaillée lentement, d'en écarter toute influence livresque.*

Par sa mère, il a dans les veines du sang hollandais, et c'est la Hollande qui l'attire tout d'abord et le marquera fortement. De son séjour à Alkmaar il rapporte des impressions de pur artiste qu'il publie — ce sont, nous semble-t-il, ses débuts? — dans la Revue de Paris. *Il gardera toujours la nostalgie des dunes blondes et le souvenir des polders lui donne la fièvre. C'est de Hollande qu'il rapporte le culte de Ruysdaël et pendant ses séjours à Paris, l'hiver, il viendra, presque chaque jour, contempler au Louvre* le Buisson *qu'il a placé en exergue de son premier livre. Il regrette qu'aucun document ne soit resté touchant la vie de « ce bonhomme de génie », car il aurait, avec joie, consacré plusieurs années à le faire revivre. N'est-ce pas aussi à la manière des maîtres hollandais qu'il a modelé* Aoustin?

Si la Hollande est trop lointaine, c'est elle qu'il retrouve un peu dans cette Brière qu'il vient de découvrir et dont il s'imprégnera pendant des années, avant de la décrire.

Pendant ses fréquents séjours à la Ville-Moysan, l'humble manoir que Charles Géniaux habitait près de Josselin, Châteaubriant découvre la Bretagne proprement dite et s'enthousiasme pour le Morbihan; il cherche pour passer ses étés une modeste gentilhommière entourée d'une châtaigneraie. Alors que Géniaux, saturé de brouillard, rêve souvent, dans sa maison spongieuse, du soleil d'Afrique, il se plonge avec délice dans l'atmosphère brumeuse qui ouate les bois noirs du pays gallot. Il y vient de préférence à l'automne afin de respirer l'odeur de la terre mouillée, des feuilles pourrissantes et des champignons.

« Rien que d'y songer me met des vers au bout de la plume, écrit-il, des vers où, dans la même lamentation lointaine et venue d'un horizon de brouillard, s'unirait la plainte des hommes à la plainte des arbres. Je me vois, tel qu'un nuage à tête d'homme pourrait me voir, filant, filant, sur un petit lacet de route suspendue au flanc des coteaux, petite fourmi passant les rivières et approchant toujours... Du gris, des nuages qui galopent, du vent qui hurle, des feuilles jaunes tourbillonnent dans une vallée, et au bord de ce paysage que je vois en fermant les yeux, la douce Ville-Moysan plus rose de pluie, éplorée de tous les rameaux meurtris de sa vigne vierge... Malgré le soleil, malgré les fleurs et le vert, rien ne vaut, chez vous, quelques jours d'automne un peu pluvieux. »

Il y a encore en lui du Maurice de Guérin et du romantique avec un fond de robuste santé morale qui éclate parfois dans un rire ingénu, « ce gros rire qui vous secoue, vous terrasse, vous fait voir la création à l'envers, et pour un moment, joue si divinement pour le cerveau l'effet du grain d'opium. »

Il songe, un instant, à camper dans le cadre d'une gentilhommière

près de Plumélec, un de ses « hobereaux », puis il renonce au pays gallot pour se cantonner dans la Brière et le Poitou. Il mène deux livres de front, ou plutôt il y rêve avec complaisance et délice, car chez lui, si la gestation est lente, elle est aussi un enchantement. Mais tout reste encore à l'état d'ébauche : en vain sa famille, et surtout ses amis qui redoutent de le voir laisser ses dons improductifs, le mettent en demeure de produire. Pris de scrupule, il s'y refuse. Comme il a trop le temps de s'analyser, il souffre « du puéril cauchemar qu'est l'effroi passif, irraisonné de la plume. » Il se disperse en impressions, en causeries, en ébauches, en projets aussitôt abandonnés. Il se juge avec lucidité et écrit plaisamment. « Et Château (ainsi l'appellent ses intimes) poussière, souffla dans l'espace. Voilà mon épitaphe. Il arrivera que je la ferai graver par mes amis sur ma tombe. »

Cependant, malgré l'inquiétude et le doute, il s'obstine. Parallèlement à son Chasseur, *première version de* la Brière, *très différente, et où se retrouve l'influence de Tourguenieff, il s'occupe de* Monsieur des Lourdines. *Cette lettre en témoigne :*

« J'arrive en ce moment d'un petit voyage dans le Poitou, pays de mon *des Lourdines*. J'ai été y réveiller quelques impressions d'enfance, au milieu de cette gigantesque et grandiose forêt de Mervent. Ah ! nous ne sommes plus ici dans le mélancolique Morbihan. Le lait coule à pleins bords, l'herbe pousse drue, les hommes bien nourris chantent, débordants de joie et de santé comme des Rubens. J'ai enfin fini de sculpter mon petit bonhomme. J'ai achevé mon roman, aussi moi, mon premier. Il est bête comme choux. Avec un esprit lyrique et un métier de réaliste, on n'arrive pas à faire grand' chose de propre. La tête va à hue et la plume à dia ! Et puis, cette année, je crois qu'il n'y aura pas de bons romans — l'année est trop malade — les pommes de terre pourrissent et la vigne est tarie. »

L'académie de Goncourt estimait, quelques mois plus tard, que cette mauvaise année avait tout de même donné un bon roman.

La Brière l'attire irrésistiblement, cette Brière qu'il rapproche de l'étonnante région Valencienne décrite par Blasco Ibañès dans l'admirable Boue et Roseaux.

« Je suis fou de *ma* Brière, écrit-il dès 1908. Je m'y baigne comme une cane. Je suis souvent la petite route si déserte et si claire qui traverse les solitudes silencieuses des marais. Les rayons du soleil se déploient en éventail sur les piardes toutes palpitantes de clartés crayeuses. Les surfaces d'eau sont semées d'une petite herbe sombre et courte. Partout les roseaux, couleur de blés mûrs. C'est l'époque où les blins reviennent de chercher les mottes sur les buttes et vont atterrir aux Iles. Ils glissent lentement dans les joncs par les

méandres des coûlines. De temps à autre, les hautes tiges les dissimulent et seules émergent la voile grise et la tête de l'homme. Çà et là, à bord, une tache blanche qui est un bonnet. Jusqu'à l'horizon brouillé dans une nébuleuse d'ombre, se dirigent d'autres petites voiles grises, et le tas de mottes au-dessus de l'eau donne au blin le contour d'une gondole. Tout le marais est éblouissant. Les vieux ormeaux de l'île de Fedrun se contorsionnent, à demi effacés dans l'atmosphère. Pas une voix ; les blins, qui glissent, disparaissent dans un enchantement paisible. Et sur la route, je ne rencontre que quelques chevaux paysans lourds de leurs poils d'hiver, et aux crins de chanvre poudrés de soleil. Je suis, à la chasse, Berchezé, qui soutient son fusil avec sa main de bois (le futur Aoustin dont il ne pense pas encore à faire le héros de son livre). Je vais à la pêche avec le vieux Gilles, un ivrogne, dont « le cœur n'est pas plus sale que son verre. » Je tresse des paniers avec les doux habitants de Mayun. »

Il faut un certain courage pour séjourner en novembre dans cette région humide parmi des habitants sournois et hargneux comme leurs chiens, vrais fauves qu'ils lancent sur les routes, la nuit et le jour. Mais il faut, à tout prix, qu'il écrive son livre.

Cependant, bien des années se passeront avant que ce livre, aux nombreuses métamorphoses, ne parût dans sa forme définitive, et sous son nouveau titre : La Brière.

A l'automne de 1919, Alphonse de Châteaubriant écrivait :

« J'ai eu avec ma *Brière* un mal infini et je ne suis pas encore sorti de peine. Jamais — j'ajoute au grand jamais — je ne consentirai à sortir à la lumière une œuvre qui n'ait pas encore atteint son maximum de simplification et manque ainsi, à quelque degré que ce soit, à sa fonction essentielle qui est d'exprimer le fond des choses. Toute œuvre d'où ne s'élève pas ce chœur de la voix des « Mères » n'est que de l'imprimerie. »

Et alors que son œuvre paraissait dans cette revue, Châteaubriant ne cessa de la corriger, de l'améliorer, de la reprendre. A propos des dernières pages qu'il ne pouvait se décider à envoyer, tant il les trouvait « défectueuses et incomplètes », il confiait à un ami :

« Il m'a fallu pousser le tableau de quelques degrés de plus ou moins vers les couleurs et l'intensité qu'il doit revêtir... Mes syndics, dans le livre, seront autrement rembranesques. Il me faut à cet endroit de mon tableau, se mouvant dans le clair-obscur de la vieille chambre, une double rangée d'admirables têtes grises. Elles n'y sont pas. Et je trouve cela pitoyable. »

Ainsi, jusqu'au dernier « bon à tirer », Châteaubriant, à l'exemple d'un Flaubert, n'a cessé de remanier l'œuvre qu'il portait depuis dix ans.

Alors que la plupart des écrivains, portés à décrire les beaux paysages restent, presque toujours, inférieurs à leur sujet, Châteaubriant s'est attaché à nous peindre des régions ingrates. Il faut tous ses dons de poète pour nous avoir évoqué la Brière transfigurée par l'eau, la lumière et le brouillard, et pétri dans la vase des piardes, la puissante statue du héros au visage noir, au bras de mortas : l'Aoustin « vaincu par les temps nouveaux » et qui évoque, à lui seul, « la légende de la fin d'un peuple, d'un monde, d'une façon de sentir ». On l'a dit justement : « Aoustin, sur son chaland glissant d'île en île à la recherche des documents royaux qui confirment les franchises de la Brière et la préserveront de l'expropriation capitaliste, c'est Ulysse errant sur la mer loin d'Ithaque, c'est Énée à la recherche des rivages romains. » Figure de légende qui se classe parmi les plus grandes et qui vivra éternellement.

★★★

Les leçons de Chantilly.

Par l'ancienne route pavée, c'est à travers la forêt qu'il convient d'aborder Chantilly. La solennité des avenues de Le Nôtre, le rayonnement superbe de ses étoiles, l'attrait des perspectives où s'échelonnent des coups de lumière verte, tous ces enchantements joints au mystère habituel des bois, préparent supérieurement l'âme à la communion de Chantilly. Et, dès la *Table*, où semble battre le cœur splendide de la forêt, le génie du lieu est venu à votre rencontre pour vous en faire sentir toutes les beautés.

Un palais de féerie grandit, à mesure que l'on s'avance, au bout de l'avenue, semblable à quelque palais d'Armide ou de Psyché. Est-ce le château? Plus d'un visiteur jadis s'y est trompé : ce ne sont que les *Écuries*, mais les plus belles de France après celles de Versailles. L'architecture aérienne qui se dessinait de si loin, c'est le manège circulaire, timbré des armoiries des princes de Condé, et si heureusement orienté qu'il forme ainsi l'aboutissement de pierre d'une allée de verdure.

La symétrie des communs est alors un dogme sacré. Admirons ici l'audace de l'architecte Aubert, qui rompt en visière avec les formules établies, et plante, avec une géniale hardiesse, sa construction sur une grande pelouse, — le sous-sol, véritable carrière, lui en fournit, pour une grande partie, les matériaux. — Ainsi fait-il de ses écuries, non pas un prélude, symétrique, au château, comme l'usage le veut et comme le permettrait l'arrivée, mais un motif indépendant, superbe et délicat tout ensemble.

Pour lui donner un aspect d'habitation, de hautes fenêtres habillent la façade, mais laissent un soubassement suffisant, à l'intérieur, pour

l'installation des chevaux. Et si une porte triomphale leur donne la sortie sur la *Pelouse*, leur champ d'exercices, c'est bien réellement derrière les écuries que s'étendent les multiples cours et que se logent les services fastueux des Condé.

Mais ces dépendances, si magnifiques soient-elles, ne retiennent pas longtemps le regard devant la magie du spectacle qui lui est offert, lorsque l'avenue débouche de la forêt, avant de se couder pour descendre à la grille du château. Ce n'est pas seulement pour ressentir l'envoûtement de la forêt, comme nous l'avons dit, qu'il faut choisir cette manière d'accéder à Chantilly, c'est aussi parce que la vision, de ce côté, est entière et persuasive.

Du *Carrefour des Lions*, soudain apparaît aux yeux une harmonie de pierre et d'ardoise, de verdure et d'eau, qui semble l'âme même de ce pays de Valois, dont le ciel est si délicat qu'il verse une invincible nostalgie à ceux qui l'ont une fois connu et goûté...

Et ce ciel, à Chantilly, couronne des beautés qui ne meurent pas. Les Bouteiller de Senlis y avaient établi une première défense. Le château donnera ensuite, trois fois, une floraison différente. La forteresse, construite au quatorzième siècle par les d'Orgemont sur des bases qui resteront immuables, se pare au seizième siècle des élégances nerveuses de la Renaissance, que Pierre Chambiges compose pour les Montmorency. Au dix-septième siècle, les Condé alignent de nobles façades sur les plans de Mansart. Elles semblaient définitives, lorsque la tourmente révolutionnaire renversa la maison. Mais il est des lieux qui ne peuvent, ni ne veulent périr. Et plus tard c'est un prince d'Orléans qui permet à l'arbre, une fois de plus, de repousser sur ses racines fécondes.

Que valent les architectures de Daumet? Nous laissons à MM. les architectes le soin d'en disputer. Pour nous il suffit qu'alliées au précieux joyau survivant de Jean Bullaut, elles forment un accord qui ne réveille pas l'âme de ses songes du passé. C'est le plus grand éloge que nous entendons ainsi lui décerner. L'élancement de la chapelle, la silhouette des tours et des toits s'harmonisent avec les pierres qui sont demeurées, aussi bien qu'avec le paysage qui les entoure.

Au surplus, les bâtiments secondaires, par bonheur conservés, marquent avec précision des étapes hautaines ou charmantes : le *Petit château* des Montmorency, la *Maison de Sylvie*, reconstruite par le Grand Condé, calme fleur des bois, puis, au dix-huitième siècle à son aurore, les *Écuries* célèbres, et plus tard l'élégance du *Jeu de Paume* et le déploiement du *Château d'Enghien*, qui désignent ici l'apogée de Chantilly et de la cour des Condé, — autant de portraits d'ancêtres, dirait-on, où sous des traits différents se retrouvent toujours la même fierté ou la même grâce, et qui sont bien de chez nous.

Voici encore une caractéristique de Chantilly : chacun de ces bâti-

ments vit de sa vie propre, se suffisant à lui-même et formant un tout dans son cadre de gazon ou de feuillage. Et nous n'avons cité que les principaux. Car il nous eût fallu énumérer aussi les trois petites chapelles survivantes — des sept qu'édifièrent les Montmorency — dans le parc et sur la pelouse, et cette *Caboutière* enfouie dans les arbres, qui rappelle le temps de Louis XIII, puis encore ce noble et lointain *Pavillon de Manse*, qui est la machine de Marly de Chantilly. En des temps où le « pittoresque » n'existait pas comme formule d'art, jugeons ici avec quel bonheur le caractère des lieux s'harmonise avec chacune des constructions disparues, telles que le précieux *Salon de Vénus*, décoré d'après Boucher, dans l'île d'Amour. Le *Pavillon Romain* « destiné à la collation », le *Pavillon des Eaux minérales*, la *Ménagerie* trouvaient un cadre tout aussi parfait.

Ainsi la symphonie de Chantilly s'exalte-t-elle peu à peu avec ces motifs, différents, mais qui tous convergent à une impression de grandeur, en même temps que d'élégance, et qui va se magnifiant. Elle atteint le sommet de la beauté au cœur de cette *Terrasse* qui commande à la fois le château, le parc, les parterres et la forêt. C'est d'ici qu'il faut rassembler Chantilly : les siècles se pressent autour de la terrasse, comme pour rendre hommage au grand siècle, le plus puissant, qu'elle représente. Les bases féodales du château, la construction de la Renaissance, les ordonnances mesurées et splendides de Le Nôtre, les grâces de la Régence, au loin sur la pelouse, et, tout près, les lignes tranquilles du château d'Enghien, toutes semblent des constellations autour de l'Astre-Roi. La terrasse est le véritable aboutissement, à la fois la résultante et la raison de tant de beauté. Entourée des eaux dont la forme n'a pas beaucoup varié au cours des âges, ou du moins fort lentement, elle s'est elle-même modelée, et son rôle — nous allions dire sa force — a fait d'elle la souveraine de Chantilly. Plus que le château, elle règne ici : son vassal est à ses pieds.

Il faut être sur place, de plus, pour comprendre toute l'opportunité de cette terrasse. Observatoire ou décor : elle atteint également ce double but, masquant, réservant à l'arrivée la surprise des parterres. Elle est aussi au point de perfection pour le maniement qu'on en peut faire : une pente douce permet aux voitures d'accéder au château, ou bien elle se prête souterrainement à leur entrée dans le parc. De la maison, par le *Pont du Roi*, une allée la quitte pour mener aux enchantements des bois, des perspectives de verdure ou de lumière, des salles ordonnées que créèrent les dix-septième et dix-huitième siècles, au souvenir de Sylvie...

Le chef-d'œuvre, néanmoins, est le *Grand degré* qui descend aux parterres. Il faut retenir ici le nom de Daniel Gitard, qui le construisit. Une troupe pressée choisira les marches qui, tout droit, avec un palier, mènent aux jardins. Mais nous nous plaisons, sur les terrasses latérales, à nous accouder aux balustres qui couronnent les figures

de Fleuves, dessinées par Le Nôtre, dont les eaux, aujourd'hui comme jadis, « ne se taisent ni jour ni nuit », et à rêver... C'est le détour du songe qui s'attarde, — avant de rejoindre, par l'un des degrés en retour, la descente plus hâtive et directe, — et qui contemple le *Parterre* de Le Nôtre.

A Chantilly, l'eau abondait : le grand architecte de jardins en a joué supérieurement. Au centre, l'eau du grand canal y vient former une « manche », permettant ainsi quelque embarquement... Les bassins — l'on s'étonne d'en compter autant ; ils sont dix dans le seul parterre — forment avec le gazon et les allées la plus heureuse trilogie de tons, la plus calme mosaïque aussi, très particulière dans l'œuvre de l'artiste. Substituons, par un jeu d'ailleurs que nous n'imposerons pas, aux allées des platanes libres d'aujourd'hui les berceaux des charmilles asservies d'autrefois, enroulons des guirlandes de fleurs aux cadres des miroirs, supprimons vases et statues, et nous aurons dès lors l'état ancien.

C'est là, véritablement, que nous apparaît le Grand Condé dans toute sa gloire, tel que Mme de Sévigné nous l'évoque : « Monsieur le Prince est dans son apothéose de Chantilly, il vaut mieux là que tous les héros d'Homère. »

Sur le *Grand canal*, par la pensée, voguons jusqu'à sa naissance. Nous aurons la plus fertile leçon de jardins. Au temps présent, où règne la mode exclusive de la formule régulière, qui n'admet guère de controverse, ouvrons nos yeux ici sur la plus magnifique réconciliation des deux styles qu'il nous soit donné de voir. Ce sont lignes droites, il est vrai, mais des eaux abondantes et naturelles courent entre des feuillages épanouis. Certaines parties de bois, aussi, le démontrent victorieusement. Lorsque le prince de Ligne dit dans son *Coup d'œil sur Belœil* — bien certainement la plus ravissante fantaisie que l'on ait écrite sur les jardins — qu'il aime « l'air jardin aux forêts, et l'air forêt aux jardins », l'on jurerait qu'il songe à Chantilly. Remémorons-nous la forêt, et regardons ensuite les bois, dans le parc, au delà du pont du Roi... Plus tard le même amateur écrira, de cette manière spirituelle qui lui appartient : « La nature, charmée de s'être tirée des mains de ses persécuteurs, s'est prêtée ensuite à eux, au bosquet de Sylvie, à l'isle d'amour, si illustrée par des fêtes, et aux effets de d'eau qui, tombant avec tapage, ou s'élançant avec fierté, le jour et la nuit, ne me fait point pleurer sa captivité. Tout Chantilly a l'air jardin anglais, beaucoup plus que ce qu'on a cru y faire d'anglais, depuis quelque temps... », et Ligne fait ici allusion au *jardin anglais* et au *Hameau*.

Pourtant nul, selon nous, n'a aussi bien jugé ce parfait équilibre, à Chantilly, de la main de l'homme et des forces de la nature, que Sébastien Mercier à la fin du dix-huitième siècle, dans son *Tableau de Paris* : « Je ne connais rien, écrit-il, de plus beau aux environs de

Paris, que Chantilly... C'est le plus beau mariage qu'aient jamais fait l'art et la nature. Ils sont parfaitement d'accord, et cette heureuse intelligence ajoute aux plaisirs de l'observateur. » Retenons ces paroles : « le plus beau mariage... ils sont parfaitement d'accord... cette heureuse intelligence... » : il est impossible de mieux peindre Chantilly.

Comment faire revivre les dessins que réalisa Le Nôtre en aval de la vallée — prolongeant ainsi les jardins où le seizième siècle avait autrefois, devant le petit château, installé ses parterres — : le *Grand parterre*, qu'encadraient sur deux faces l'*Orangerie* de Mansart et la *Galerie des Cerfs*, les canaux, l'*Ile d'Amour*, l'*Ile du Bois-Vert*, la *Fontaine de la Tenaille*, et, pour terminer cette fête des yeux, au loin, les *Grandes cascades?* L'énumération, la description n'en vaudraient jamais la réalité, malheureusement effacée pour toujours. Du moins les estampes de Pérelle et Israël Silvestre, les plans de l'époque, et enfin la *Promenade* de Mérigot nous permettent d'admirer à loisir leurs aspects, dont la Révolution détermina la ruine.

Et puis, allons à ces *Cascades de Beauvais* qui ont résisté au destin de ces lieux. Par elles nous mesurerons le degré de splendeur, de majesté de ces jardins défunts. Elles permettront à nos yeux le départ de leur rêve, que viendront soutenir les visions formées en nous par les images contemplées... Ainsi nos pas descendront-ils au *Grand canal*, à travers les ombrages plantés par Victor Dubois sous la Restauration : si discutables que soient ses dessins, aussi bien que les fabriques survivantes, nous aurons pour ces jardins miséricorde, et bientôt sympathie, puisqu'ils auront abrité notre songe. Et devant cette eau merveilleuse qui demeure la gloire de Chantilly, au bord de cette Nonette, simple petite rivière des champs, promue par la volonté et l'art de l'homme au rang d'un « miroir » fastueux et prolongé, théâtre autrefois de fêtes, et aujourd'hui des seules féeries du ciel ou du frémissement des feuillages, admirons cette hésitation qu'elle montre à abdiquer sa noblesse. Le mouvement de la vallée interrompt son cours rectiligne : dès lors elle se coude, et continue sa marche ordonnée un long temps encore...

*
* *

Après cette méditation dans les jardins, venons à l'architecture et à la décoration de Chantilly ; elles nous réservent aussi des enseignements.

La *Chapelle*, c'est-à-dire le trésor qu'elle a recueilli, est peut-être ici la plus touchante des résurrections. Pour former la quadruple merveille qui nous est offerte aujourd'hui, il a fallu que des épaves vinssent se réunir sous la main du duc d'Aumale à Chantilly, sauvées à Paris et à Écouen de la tourmente de 1789. Écouen, superbe châ-

teau, — on l'ignore trop de nos jours, — dressé par Jean Bullant pour les Montmorency, appartient à cette floraison magique d'architectures du seizième siècle, qui répandit à travers la France, pour les châteaux, les gloires éclatantes de Chambord, de Gaillon, d'Anet, de Verneuil, de Madrid, de Villers-Cotterets, de Fontainebleau, des Tuileries : l'on en pourrait donner une liste bien plus longue. Un autel, de pierre et de marbre, que bâtit Bullant, que cisèle Jean Goujon, d'une élégance et d'une beauté sans défaut, décore la chapelle d'Écouen. Des boiseries revêtent ses murs, d'une marqueterie délicate et sobre, où la figure des douze apôtres n'empêche point de se déployer les alérions des Montmorency, ni de s'inscrire leur belle et loyale devise : Ἁπλανῶς ὦο, sans varier. Enfin sur le ciel s'illuminent des vitraux où sont agenouillés : le connétable Anne et ses fils, Madeleine de Savoie, duchesse de Montmorency et ses filles. Écouen suit la fortune de Chantilly et passe à la maison de Condé. Ainsi le prince d'Orléans qui fut son héritier a-t-il pu, dans la demeure rebâtie, à Chantilly, abriter le décor merveilleux de la chapelle du château d'Écouen — aujourd'hui devenu l'une des maisons de la Légion d'honneur.

Mais, comme si ces richesses ne suffisaient point, la chapelle de Chantilly possède un autre joyau, et celui-là est venu du monument qui entourait jadis le cénotaphe de l'église Saint-Louis des jésuites, gardienne des cœurs des Condé. Sarazin composa au dix-septième siècle ces bas-reliefs, ces figures de bronze qui veillent ici aujourd'hui. La pieuse reconnaissance de Jean Perrault, président au Parlement, ancien secrétaire de Henri II de Bourbon — le père du Grand Condé — lui avait dicté ce témoignage superbe de ses sentiments.

C'est ainsi que règne à Chantilly une sorte d'adaptation heureuse à une vie nouvelle et définitive, et que la vertu du passé se communique à des édifices nouveaux, lorsqu'on l'y installe pieusement. Nous en avons une preuve encore dans cette série si captivante des vitraux de Psyché. D'un corps de bâtiment, abattu, d'Écouen, ils sont venus donner à une galerie de Chantilly cet enchantement des verrières du seizième siècle, où s'inscrivent lumineusement des scènes élégantes et précises.

Parlons aussi bâtiments, puisque aussi bien le passé n'y a pas entièrement péri. N'est-ce point miracle, tout d'abord, que, des architectures diverses du château, la plus délicate, la plus précieuse, nous soit demeurée : celle du petit bâtiment de la Renaissance?

S'attend-on à voir, dans les intérieurs, un reflet du même temps? La surprise en ce cas serait grande d'y voir les rinceaux dorés, dont le caprice n'est qu'apparent, mettre une note plus chantante, plus près de notre temps, et marquer le moment le plus séduisant de notre art décoratif : la Régence. Ces boiseries ne vinrent que plus tard orner l' « appartement » aménagé pour le Grand Condé. Et, dans la *Galerie*,

les toiles elles-mêmes « où sont peintes les actions de Monsieur le Prince » n'étaient pas achevées et mises en place lorsque mourut le héros. Ainsi apparaît à Chantilly cette transition, cette nuance d'art pour ainsi dire, encore hautaine et déjà souriante, qui relie le règne du Grand roi à celui du Bien-Aimé. L'on y sent naître le goût de l'intimité dans l'habitation, et la galerie, malgré sa réelle splendeur, ne nous effraie plus à l'idée de la voir peuplée d'êtres vivants : désormais l'on arrive à imaginer qu'ils puissent s'y établir.

Ce petit château, construit par un Montmorency, aménagé par un Condé et décoré par un de ses descendants — son arrière-petit-fils, le duc de Bourbon — est peut-être le meilleur signe, parmi ceux qui nous sont restés, des embellissements perpétuels que leurs maîtres apportaient à Chantilly.

Ces accroissements où la résidence des Condé trouvait toujours à se parer davantage ne s'arrêtèrent qu'à la Révolution. Voici, dans le nouveau siècle, le prince de Condé, le chef de l'émigration à peine revenu d'exil qui meurt en 1818. Son fils, le duc de Bourbon, le dernier de sa race, habite les vestiges du château. Sans doute préféra-t-il ce dernier témoin, exigu peut-être, mais qui lui rappelait sa jeunesse disparue et les fêtes à jamais évanouies... C'était toujours pour lui ce beau lieu qu'avaient envié les rois, et qu'ils avaient réservé, pour leur plaisir, lorsqu'une confiscation momentanée était venue punir un Montmorency ou un Condé rebelles.

C'est que Chantilly réunit tous les agréments : son heureuse situation lui a permis toutes les beautés que peut se donner une belle demeure, et ses alentours lui offrent des chasses incomparables.

Une heureuse situation? Oui, pour le maniement des eaux, et c'est l'avantage des fonds, des vallées, que de posséder des rivières et des sources, éléments de décoration si précieux dans un jardin, — qu'il soit à la française ou à l'anglaise. Les jeux d'eau peuvent dès lors s'y multiplier. Et si cet avantage trouve peut-être son revers dans un défaut de vue, tout relatif d'ailleurs, la compensation des beaux jardins n'est-elle point tout à fait généreuse?

Des chasses incomparables, avons-nous dit aussi : au nord comme au sud de la vallée de la Nonette, des forêts superbes font à Chantilly une ceinture aussi merveilleuse que diverse. Pendant plus d'un siècle, les Condé augmentèrent et aménagèrent ce domaine de chasse, l'un des plus beaux du royaume.

Le Grand Condé commence l'œuvre ; il ajoute, au nord, plusieurs bois au grand parc : la Basse-Pommeraye, les bois du Lieutenant et de la Vidamée ; au sud, il acquiert Gouvieux, la Morlaye, et ce domaine de Commelles, dont les étangs, patiemment nés de la Thève et de ses marais, grâce aux bras diligents des moines du treizième siècle, forment cette longue nappe d'eau calme, où se mirent les bois et que coupent des chaussées. Henri-Jules, à son tour, lui joint Chau-

montel, Luzarches et Coye dont la forêt se prolonge encore à l'ouest par le bois de Royaumont, lieu illustre, jusqu'à Baillon et l'Oise. Le Nôtre a paru à Chantilly dès 1662 : il perce les forêts de ces routes qui, à elles seules, pourraient aujourd'hui refléter la grandeur d'une époque, tellement l'empreinte d'un art aussi noble que sûr a réglé la masse de ces arbres, offert la promenade, et permis les chasses.

Pour le duc de Bourbon, c'est à la forêt d'Halatte qu'il s'attaque. Depuis l'an 1688, les Condé jouissent de la capitainerie de cette forêt royale — et il en sera ainsi jusqu'en 1790 — laquelle, au nord, va jusqu'à l'Oise, au-dessous de Pont-Sainte-Maxence, de Verberie et de Verneuil. Une clairière immense, en son centre, s'égaie du riant village de Fleurines. La forêt est alors percée de routes magnifiques, déjà entreprises par Henri-Jules. Encore, le duc de Bourbon plante, de 1718 à 1726, la belle forêt du Lys — aujourd'hui, hélas ! livrée à une dévastation méthodique. Enfin, Louis-Joseph embellit son domaine, il y améliore routes et chaussées. Parlerons-nous de l'amusant *Château de la Reine-Blanche*, aux étangs de Commelles, ancienne demeure que la Restauration rhabilla de ce style troubadour à la mode de l'époque? Ne blâmons pas cette petite note plaisante qui marque à sa manière une étape dans la solennité de ces forêts. Encore n'avons-nous pas alourdi cette nomenclature, en citant nombre de lieux, qui eussent fatigué.

Et quel contraste frappant d'une forêt à l'autre, par exemple de la forêt de Chantilly proprement dite, dont les allées semblent celles d'un parc, ordonné et facile, à celle d'Ermenonville, qui la touche presque, où semblent résonner les chasses d'âges lointains, parmi les sapinières où se tiennent les fougères immobiles, et que parcourent encore des chemins pavés, entre des buttes de sable ou des rochers, et que peuplent parfois les bruyères mélancoliques, amies de la solitude...

Après l'appel de toutes ces beautés, d'architecture et de décoration, de jardins et d'eaux, et de bâtiments secondaires qui les accompagnent, devant ce prestige de tant de contrées forestières qui les complètent, pense-t-on vraiment qu'il est beaucoup de châteaux de France dont les attraits ne seraient vaincus par ceux de Chantilly?

Enfin, comme si tant de séduction ne suffisait point, c'est un musée de richesses d'art que le duc d'Aumale a installé dans le château qu'il a rebâti. C'est là le couronnement de Chantilly, une auréole qui lui donne encore une place, un rang plus élevés qu'à d'autres. C'est un sanctuaire en Valois, où veillent les âges et les nations dans la figuration de l'art. Et si l'Institut en a aujourd'hui la garde, peut-être faut-il voir là quelque symbole digne des anciens mythes, où certains lieux sacrés ne devaient pas mourir.

Comte Ernest de Ganay.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

DANS LA RUHR. — LES CONVERSATIONS FRANCO-ANGLAISES. — *Des incidents se produisent, à Munich, devant la légation française* (14 *juillet*).

— *Le lendemain, dans cette même ville, une manifestation nationaliste réunit* 250 000 *personnes.*

— *Un saboteur allemand est tué par les Belges à Aix-la-Chapelle* (17 *juillet*).

—*Après de laborieux efforts, le projet de réponse britannique à la note allemande du* 7 *juin est adressé aux ambassades alliées* (19 *juillet*).

Le projet accepte la suggestion du Reich, d'après laquelle la capacité de paiement de l'Allemagne doit être évaluée à nouveau et cette évaluation doit être confiée à un « tribunal indépendant », en l'espèce, vraisemblablement, une commission d'experts interalliés.

Il ne fait allusion à la résistance passive qu'en termes vagues pour déplorer les conséquences fâcheuses qui résultent pour l'Europe de l'occupation de la Ruhr.

— *Au projet britannique, les gouvernements de Paris et de Bruxelles préparent des réponses concordantes quoique distinctes.*

La réponse française est communiquée le 27 *juillet à Bruxelles. Les ministres belges arrêtent la leur le* 28 *et en transmettent aussitôt le texte à M. Poincaré. Ce texte reste fidèle aux deux décisions fondamentales formulées pendant les conférences franco-belges : pas de pourparlers avec l'Allemagne tant que la résistance passive n'a pas cessé, pas d'évacuation de la Ruhr avant le paiement des réparations. Sur certains points toutefois, il exprime des considérations marquant que les suggestions britanniques peuvent faire l'objet de nouvelles discussions interalliées.*

Le texte français au contraire constitue une critique très serrée des idées émises à Londres et pose au cabinet anglais des questions sur les dettes interalliées et la résistance passive du Reich, points sur lesquels la note britannique ne parle que peu ou pas du tout.

Les deux documents sont transmis à Londres le 30 *juillet. M. Baldwin devra décider si la conversation continuera ou si une réponse indépendante sera adressée à la note allemande du* 7 *juin.*

LA PAIX DE LAUSANNE. — *L'accord entre les Alliés et les Turcs est enfin conclu sur les difficultés en suspens. Au nom de la France, le général Pellé fait des réserves sur la question du paiement des coupons* (17 *juillet*).

Le traité de paix est définitivement signé le 24 *juillet. La Turquie, quoique vaincue, obtient des avantages considérables. Elle récupère Smyrne et, en Thrace, la frontière de la Maritza. Elle est dispensée*

de payer des dommages de guerre et obtient l'abolition du régime des capitulations.

France. — *A l'occasion de la fête du 14 Juillet, le président de la République, sur la proposition du ministre de la Guerre, accorde 4 690 mesures gracieuses, remises totales ou partielles ou commutations de peines. Dans ce nombre figurent 582 mesures gracieuses entraînant l'amnistie. L'ex-officier mécanicien Marty est du nombre* (20 *juillet*).

— *Le général Gouraud est nommé gouverneur militaire de Paris* (20 *juillet*).

— *M. de Fontaines, député de la droite, est élu sénateur de la Vendée, en remplacement de M. Paul Le Roux, de la droite, décédé* (22 *juillet*).

— *Mort de M. Charles Dupuy, ancien présideut du Conseil des ministres* (23 *juillet*).

— *Au banquet de la Fédération girondine républicaine, M. Charles Chaumet, sénateur, préconise la concentration à gauche* (29 *juillet*).

Italie. — *La Chambre italienne adopte le projet de loi du gouvernement sur la réforme électorale* (21 *juillet*).

Allemagne. — *La vie chère provoque de sanglants incidents à Breslau* (20 *juillet*).

— *Des manifestations communistes étaient annoncées pour le dimanche 29 juillet. Mais la plupart des gouvernements des Etats allemands les ayant interdites, les communistes les décommandent à peu près partout. A Berlin, ils se contentent de tenir dix-sept réunions de protestation contre l'arrêté du ministre de l'Intérieur.*

— *Plus de 4 000 délégués de l'Association populaire rhénane (parti du docteur Dortén), réunis à Coblence, affirment leur volonté de secouer le joug prussien qui les oppresse depuis plus d'un siècle* (29 *juillet*).

Belgique. — *Le tribunal correctionnel de Bruxelles condamne à quatre mois de prison avec sursis le lieutenant de réserve Met den Anext qui avait commis une agression sur la personne du chargé d'affaires allemand à Bruxelles* (30 *juillet*).

Mexique. — *Assassinat du général Villa* (20 *juillet*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29716.